Nº44 - octobre 2025

Les Inrockuptibles

SPÉCIAL MODE
Yseult rock star

40 EXPOS
à voir absolument cet automne



les 100 œuvres qui ont changé le 21e siècle*

+ COMPILATION LES 100 meilleurs morceaux 2001-2025

*dont le premier quart s'achève

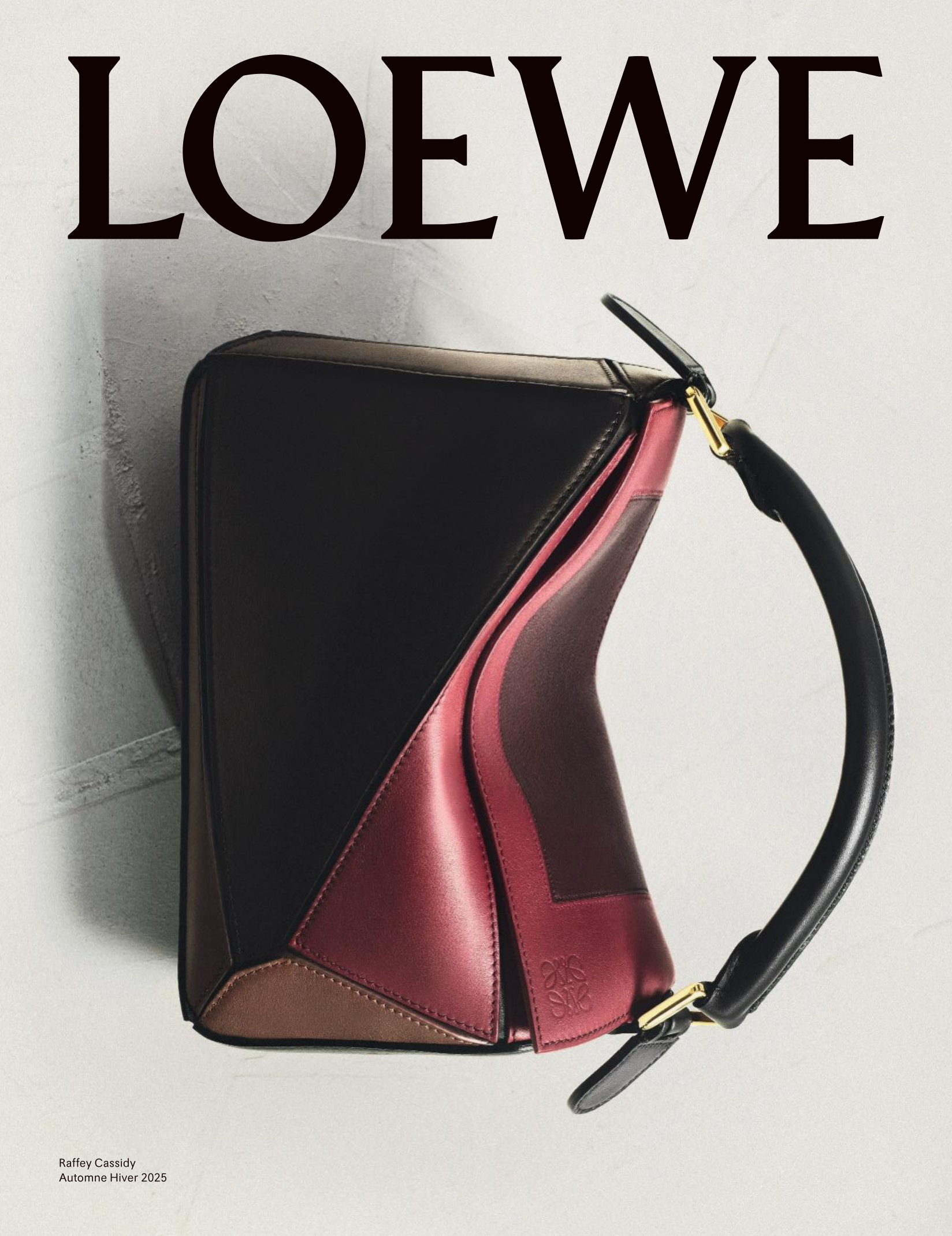
Inrockuptibles
Nº 44
DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21.99$CA - D 14,50€
L 13183 - 44 - F: 12,90 € - RD

CELINE





LOEWE



Raffey Cassidy
Automne Hiver 2025



48 avenue Montaigne, Paris
loewe.com

Les années par Carole Boinet



Nous voici (presque) parvenu·es au quart de siècle ! Quelles œuvres se sont imprimées en nous jusqu'à nous structurer ? Lesquelles ont marqué jusqu'à changer le XXIe siècle ? Nous avons fouillé dans nos archives et nos mémoires pour en sélectionner cent. Musiques, cinémas, séries, arts, livres, scènes… pas une mince affaire ! Mais quel plaisir de se replonger dans les discographies de Frank Ocean, Rosalía, The Strokes, dans *Mulholland Drive*, *Elephant*, dans les textes d'Annie Ernaux ou Virginie Despentes. Notre sélection est une belle cartographie des années 2001-2025, un voyage parmi les œuvres qui ont bousculé les normes, fait preuve d'audace, dénoncé les violences patriarcales, inventé de nouveaux narratifs, de nouveaux mondes, imposé des regards décalés et puissants. Comme une photo de groupe où se croiseraient Christine Angot et Christian Marclay, *The Wire* et Burial. Un guide pour vous replonger dans les vingt-cinq dernières années.
Et vous, quelles œuvres vous paraissent indispensables à retenir ?
Je vous propose de nous envoyer votre numéro 1 ultime en argumentant votre choix à courrierlecteurs@inrocks.com. Nous le partagerons sur nos réseaux sociaux et dans notre prochain numéro !
Ce numéro d'octobre, ce sont aussi, sûrement, les œuvres qui marqueront les vingt-cinq prochaines années. Peut-être retiendrons-nous le puissant premier film de Kristen Stewart, *The Chronology of Water*, la pensée passionnante d'Asma Mhalla sur le cyberfascisme, le premier album piquant de Miki, *Industry Plant*, ou l'une des quarante expos de l'automne que nous vous avons sélectionnées, avec un gros crush, bien entendu, sur la rétrospective Gerhard Richter à Paris dès octobre.
Ou encore le dernier album d'Yseult, *Mental*. À l'occasion de la Fashion Week parisienne, nous lui avons proposé de participer à un portfolio glam et rock. À elle, qui nous a happé·es en live au printemps dernier lors du festival Art Rock. Seule sur scène, dans une scénographie minimaliste, l'artiste française la plus écoutée à l'international en 2024 déployait une énergie hantée, une fureur maximaliste dingue. À l'image de ces photos, sublimes.

Au plaisir de vous lire par mail, et d'ici là, bonne lecture !

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles


MILLION
GOLD
PARFUM
rabanne
rabanne
photographie retouchée
LE NOUVEAU PARFUM

rabanne

Ouverture

p.6 Édito par Carole Boinet
p.10 Les contributions

p.12 En virée avec Jafar Panahi
p.16 Excitation : les événements à ne pas rater en octobre
p.18 Les visages : Jeremy Allen White, Kristen Stewart, The Sophs
p.24 Trésor caché : Drop Nineteens
p.26 Où est le cool
p.30 Hors-Champs par Laure Adler
p.32 Pourquoi Michka Assayas aime la planche à dessin de sa mère

Magazine

p.34 À la une : 100 œuvres qui ont changé le quart de siècle
p.69 La playlist 2001-2025 : les 100 meilleurs titres

p.70 **Spécial mode**
p.70 Portfolio : Yseult, rock star
p.82 Rencontre avec Seán McGirr, directeur artistique de McQueen

p.86 Entretien avec Asma Mhalla pour son livre *Cyberpunk – Le nouveau système totalitaire*
p.90 Les 40 expos les plus dingues de l'automne

Les critiques

p.104 Musiques
p.120 Cinémas
p.132 Séries
p.136 Jeux vidéo
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 L'abécédaire de Salomé Lahoche

La couverture

Illustration Julien Langendorff pour Les Inrockuptibles



“Ce régime peut encore montrer les dents, mais je ne crois pas que ce chemin vers la liberté puisse être stoppé.” → p.12



“Oser parler de l'expérience féminine à voix haute est un acte politique radical.” → p.20



“Ce que l'autorité ne peut plus censurer, l'algorithme peut l'éclipser.” → p.86



Julien Lienard pour Les Inrockuptibles · Thomas Chéné pour Les Inrockuptibles · Lucie Cipolla pour Les Inrockuptibles



PARIS
51 rue François 1er, 75008
21 rue Boissy d'Anglas, 75008
226 boulevard Saint Germain, 75007
johnlobb.com

JOHN LOBB



Colin Solal Cardo
Photographe
→ p. 70

Colin Solal Cardo est un réalisateur et photographe français qui s'impose par son regard singulier sur la musique et l'image. Révélé par ses clips pour des artistes comme Charli XCX, Christine and the Queens, Robyn ou Yseult, il a également signé des campagnes pour Dior, Mugler, Gucci et d'autres grandes maisons. Son travail, à la croisée du cinéma, de la performance et de la mode, met le corps au centre de la mise en scène et explore avec audace les zones où l'intime rencontre le spectaculaire. La preuve dans notre série mode avec Yseult.



Julien Langendorff
Illustrateur
→ p. 1, 34 et suivantes

Exposé en 2023 au Frac Franche-Comté, l'artiste visuel français de 40 ans pratique des collages qui déploient un langage symboliste nourri de romantisme noir, de sensibilité gothique et d'esthétique punk. Ce mois-ci, il a illustré notre dossier de une consacré aux 100 œuvres marquantes de ce quart de siècle.



Nikita Vlassenko
Styliste
→ p. 70

Né en Ukraine, Nikita a grandi en Allemagne, avant de s'installer à Paris à 18 ans. Styliste indépendant reconnu pour son approche audacieuse et avant-gardiste, alliant références gothiques, travail de recherche poussé et silhouettes fortes, il considère la mode comme un outil pour briser les conventions et promouvoir l'innovation. Son influence croissante dans l'industrie en fait une figure à suivre de près. Dans ce numéro, il a assuré le stylisme de notre série mode.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 3e trimestre 2025
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directrice des marques **Wassila Meddas** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau, Louise Lucas** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Alternants **Tom Ribaut** et **Carl Arnaud** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault** Rédacteur en chef digital **François Moreau** Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Anna Péan** Alternant **Jolan Maffi** Responsable vidéo **Leslye Granaud** Journaliste **Elisa Olivo** CM **Malo Ferry**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron**
Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co**
44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant**
Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATEUR·RICE **Agnès Decourchelle, Julien Langendorff**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Iris Brey, Alexandre Büyükodabas, Thomas Chéné, Lucie Cipolla, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Valentin Gény, Jacky Goldberg, Igor Hansen-Løve, Salomé Lahoche, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, Julien Lienard, Juliette Poulain, Jérôme Provençal, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Colin Solal Cardo, Patrick Sourd, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Patrick Thévenin, Nikita Vlassenko**
MERCI À **Charlotte Amrouni ♥, Jolan Maffi ♥, Mathieu Victor-Pujebet ♥**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud**
Assistantes marketing **Chloé Legris, Valentine Sorgues** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31
Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Matthieu de Jerphanion** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es de **Xavier Jaeger ♥** et **Axel Massuyeau**
Directrice grands comptes **Audrey Chastanet,** tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu,** assistées de **Lou Vacquié** et **Emma Odoutan** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic**
Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey**
Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic**
Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2025. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement jeté (kiosques), un chéquier abonnement Select Press déposé sur la 4e de couverture (abonné·es), un encart *Playlist Musique* (abonné·es et kiosques) et un cahier complémentaire *FAB* de 16 pages (abonné·es et kiosques Nouvelle-Aquitaine).

Claudio Fleitas · Ph.Lebruman

LA RAYNOLD

ELLE A TRAVERSÉ LES OCÉANS. MAINTENANT ELLE TRAVERSE LES GÉNÉRATIONS.

Héritière de la chaussure bateau
qui a fait le tour du monde en 1989,
aux pieds d'un navigateur légendaire.



TBS®

MARQUE FRANÇAISE DEPUIS 1978

tbs.fr

EN VIRÉE



Pour la première fois depuis quinze ans, le cinéaste iranien a pu sortir de son pays pour accompagner son dernier film, *Un simple accident*, Palme d'or à Cannes. Une bulle de joie dans un contexte très sombre, et la certitude que sa place est dans son pays, *"pour ne pas céder"*.

Texte Jean-Marc Lalanne
Photo Julien Lienard pour Les Inrockuptibles

avec Jafar Panahi

C'est en quelque sorte au paradis que nous avons retrouvé Jafar Panahi, un après-midi de la fin août. Cité Paradis à vrai dire, l'enclos d'immeubles dans le X^e^ arrondissement de Paris où siège Memento, le distributeur français de tous ses films depuis dix ans. Un peu le paradis quand même, tant le réalisateur se réjouit de pouvoir, pour la première fois depuis quinze ans, accompagner une de ses œuvres partout dans le monde. Depuis 2010, une interdiction de quitter le territoire *"pour participation à des rassemblements et pour propagande contre le régime"*, puis à deux reprises des condamnations à des peines de prison ne lui ont pas permis d'accompagner les films successifs tournés (sans autorisation) durant cette période. C'est donc sans lui que *Taxi Téhéran* a obtenu l'Ours d'or à Berlin en 2015 et *Trois Visages*, le prix du scénario à Cannes en 2018. *"Avant cette interdiction, je suis allé dans cinquante-quatre pays grâce à mes films. Pouvoir sortir à nouveau de mon*



→
Dans un taxi à Paris, avec la traductrice Chahla Chafiq et Jean-Marc Lalanne.

↓
Avant-première d'*Un simple accident* au Pathé Palace, dans le X[e] arrondissement.



"La stratégie du régime a toujours consisté à pourchasser la tradition de gaieté du peuple iranien."

pays pour les accompagner est un immense bonheur. Découvrir un de mes films dans une salle avec un public ne m'était pas arrivé depuis quinze ans. Quand ça s'est produit à Cannes cette année, j'ai été bouleversé."

Cette joie retrouvée n'a cessé de se renouveler depuis le dernier Festival de Cannes, où *Un simple accident* a obtenu la Palme d'or. Mais elle a été considérablement assombrie par l'éclatement mi-juin de la guerre entre Iran et Israël, tandis que le cinéaste présentait le film en Australie. *"J'étais au Sydney Film Festival lorsque la guerre a éclaté. Tout se passait formidablement bien, mais dès lors je n'ai plus pensé qu'à rentrer dans mon pays. C'était impossible car le trafic aérien était interrompu. J'ai regagné Paris et j'ai attendu. Si je devais analyser l'impact de cette guerre sur le pays, je dirais qu'elle a servi le régime. Car un tel régime ne se nourrit que de crises. Il a alors trouvé un mobile pour multiplier les exécutions et décupler la pression sur le peuple."*

Le soir, nous accompagnons Jafar Panahi à l'avant-première parisienne de son film. Mais, à sa demande, nous allons d'abord visiter à ses côtés le cinéma qui organise la projection : le luxueux Pathé Palace, un des plus anciens cinémas parisiens en activité (ouvert en 1927), récemment rénové. On quitte la Cité Paradis pour monter dans un taxi, direction le boulevard des Capucines, et nous continuons notre discussion en voiture, exactement comme dans un film de Jafar Panahi (à commencer par *Taxi Téhéran*). On l'interroge sur ce caractère un peu magique que revêt pour lui la salle de cinéma. *"Quand j'étais ado, mon seul loisir était le cinéma. Je suis issu d'un milieu très modeste, mon père était peintre en bâtiment. J'économisais tout mon argent de poche pour pouvoir voir des films. Mes parents n'aimaient pas trop que leurs enfants aillent au cinéma, surtout mes sœurs qui n'avaient carrément pas le droit d'y aller. Du coup, elles me donnaient leur argent de poche pour que je puisse aller voir encore plus de films et que je leur raconte."* On lui demande alors s'il avait conscience que le cinéma serait l'instrument qui ferait de lui un transfuge de classe. *"Pas vraiment. J'ai évidemment changé de classe sociale, mon niveau de vie n'a rien à voir avec celui de mes parents. Et pourtant, je n'ai pas le sentiment* ...





“Le mouvement Femme, Vie, Liberté a impacté tout le pays et continue comme un feu souterrain.”

→ d’avoir quitté ma classe d’origine. J’ai toujours des contacts très développés avec les gens de mon passé. Beaucoup des personnages de mon cinéma viennent de ce milieu. Il m’est impossible de m’en détacher. J’ai l’impression au contraire que je la représente, que je fais entendre sa voix.”

Le taxi s’arrête devant le Pathé Palace. De nombreux·ses spectateur·rices attendent avec ferveur l’arrivée de Jafar Panahi pour lui demander un autographe, un selfie ou simplement lui exprimer leur admiration. La directrice du cinéma, Céline Mattei, vient à sa rencontre et nous propose de nous faire visiter l’imposant bâtiment rénové par Renzo Piano. Tandis que nous rejoignons les ascenseurs, Panahi s’arrête, intrigué par un immense portrait d’Alfred Hitchcock. Il y a dans les films de Panahi un sens des architectures dramatiques, une mise sous tension de la fiction qui trahissent un peu son admiration pour le maître. Tout en montant dans l’ascenseur jusqu’au *rooftop,* il confirme : *“Étudiant de cinéma, j’étais amoureux d’Hitchcock. J’ai appris l’alphabet du cinéma par ses films. Je les décomposais plan par plan pour apprendre les possibilités expressives du montage. J’étudiais toutes ses astuces, enquêtais sur la fabrication de certains plans… Mais ensuite, son cinéma m’est apparu un peu factice. J’ai découvert le néoréalisme italien, les décors réels, les acteurs pris dans la rue. Ça a été un tel choc que je me suis détaché de la perfection de fabrication hitchcockienne.”*

Sur le toit élevé du Pathé Palace, la vue sur la capitale est folle. De façon panoramique, tous les totems de Paris (du Sacré-Cœur à la tour Eiffel, du toit de l’Opéra à la tour Montparnasse…) se dressent sous nos yeux. Panahi est sous le charme. S’il a visité cinquante-quatre pays, la France occupe une place particulière. Sa fille Solmaz (actrice, scénariste et directrice photo) s’y est installée il y a une dizaine d’années. C’est là que résident aussi des interlocuteurs de travail essentiels (le producteur Philippe Martin, le distributeur Alexandre Mallet-Guy). Pourquoi, en dépit des multiples condamnations et de la menace qui continue de peser sur lui, choisit-il de continuer à vivre en Iran ? Ne trouverait-il d’inspiration que sur son territoire natal ? *“J’ai le sentiment que ma place est dans mon pays, que je ne dois pas céder. J’ai pourtant imaginé de tourner un projet ailleurs. Ce serait un film sur la guerre Irak/Iran. Je le porte depuis plusieurs années et n’ai jamais obtenu l’autorisation de le monter. C’est un projet assez lourd, impossible à tourner clandestinement. Alors, j’envisage d’effacer les marqueurs géographiques, de raconter l’histoire de deux pays non spécifiés en guerre et de le tourner à l’étranger. On verra…”*

L’avant-première va commencer et nous regagnons la grande salle, bondée, du Pathé Palace. Dans la salle, on reconnaît différentes figures artistiques : Marina Foïs, Santiago H. Amigorena, Nicolas Philibert, Danielle Arbid, Vincent Macaigne, que Panahi prend chaleureusement dans ses bras… Après quelques mots d’introduction et en attendant le débat avec le public, il rejoint ses proches dans un restaurant adjacent. On en profite pour lui poser des questions plus précises sur le film. Pourquoi, par exemple, sur une trame aussi dramatique – à savoir la prise d’otage par d’anciens prisonniers politiques de celui qui fut leur geôlier et leur tortionnaire –,



← Vincent Macaigne à l'avant-première.

← Au Pathé Palace, devant le portrait d'Alfred Hitchcock, qui a beaucoup marqué le jeune étudiant de cinéma.

→ *Rooftop* avec vue, sur le toit du Pathé Palace, à Paris.

↓ Dans les couloirs de Memento, distributeur français de tous ses films depuis dix ans.

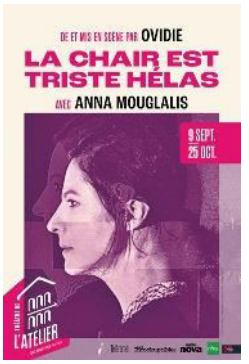
il a choisi d'initier une tonalité parfois presque burlesque ? *"Cet humour particulier existe fortement dans la culture iranienne. Dans aucun pays au monde la population fait chaque jour autant de plaisanteries. La République islamique a toujours eu du mal avec ça. Sa stratégie a toujours consisté à pourchasser la tradition de gaieté du peuple iranien pour lui substituer des cérémonies religieuses où les pleurs et la tristesse sont centraux. Le rire entre dans le film presque contre ma volonté. C'est un facteur culturel si essentiel qu'il force l'histoire."*

La tension dramatique du film tient à l'entassement dans l'espace exigu d'une camionnette d'une petite foule de personnages en désaccord. Que faire du corps assommé de celui qui fut leur bourreau ? Les points de vue sont divers, s'entrechoquent, évoluent. *"L'intérêt de cette diversité, c'est la possibilité d'un débat. Ça devient le moteur du film. Ceux qui argumentent le mieux peuvent dominer. J'ai organisé le film pour que tout le monde ait une tribune. Même le bourreau a un gros plan très long pour lui seul. Je voulais que le film ne juge pas, explore les motivations de tous les personnages. C'est pour cela que je n'aime pas qu'on qualifie mon cinéma de politique, comme s'il représentait le point de vue d'un parti ou exprimait mon opinion. Je souhaite plutôt que mes films travaillent à la compréhension de la société."* Cette hauteur de vue à l'œuvre dans son film, on lui demande si elle est le fruit d'un patient travail, si la violence qu'il a endurée ne l'a pas plongé à titre personnel dans des sentiments d'une grande négativité. *"Oui, bien sûr. En tant qu'être humain, j'ai parfois été submergé par ce qui m'arrivait. J'ai connu la colère et la haine. Mais mes films viennent d'un autre endroit."*

Un des traits frappants d'*Un simple accident* est qu'on y voit des personnages féminins circuler sans voile dans l'espace public. Jusque-là, dans ses films, les actrices ne portaient pas de voile dans les scènes d'intérieur (ce qui est interdit puisque le simple fait d'être filmée rend cette situation publique), mais toujours dans les scènes d'extérieur. Est-ce que le mouvement Femme, Vie, Liberté, éclos à la suite de la mort par coups et blessures de Mahsa Amini, arrêtée par la police des mœurs de Téhéran en septembre 2022, est à ses yeux un marqueur historique essentiel ? *"Je pense que ça se voit dans le film. J'étais incarcéré quand le mouvement Femme, Vie, Liberté s'est enclenché. Quand je suis sorti de prison, le visage de la ville avait changé. Avant, on ne voyait pas de femmes non voilées dans la rue. Désormais, on peut en croiser. C'est un mouvement qui a impacté tout le pays et qui continue comme un feu souterrain."*

La discussion avec le public est alerte et animée. De nombreuses questions fusent, souvent louangeuses, parfois légèrement insolentes – *"Vous n'en avez pas marre de filmer des gens dans des voitures ?"*, réponse laconique de l'intéressé : *"Non."* Le lendemain, Jafar Panahi doit s'envoler pour présenter son film au Festival du film de Telluride, dans le Colorado. Avant de le quitter, on lui demande si cette aspiration à la liberté – qui se fait de plus en plus bruyamment entendre, et qui depuis notre rencontre n'a cessé de s'amplifier, prenant la forme de grèves et de rassemblements publics contre la corruption du régime et son incurie qui occasionne des coupures d'eau innombrables – pourrait dans un avenir proche avoir raison du pouvoir en place. Il répond avec fermeté : *"Je pense que ce régime est fini. C'est un corps inerte, effondré. Il se tient grâce à la finance et les armes, ce sont ses deux béquilles. Il peut encore montrer les dents, mais je ne crois pas que ce chemin vers la liberté puisse être stoppé. Et la majorité du peuple iranien pense comme moi."*

Un simple accident de Jafar Panahi, avec Vahid Mobasseri, Maryam Afshari, Ebrahim Azizi (Iran, Fra., Lux., 2025, 1 h 42). En salle le 1er octobre.
Retrouvez la critique du film p.124.
Merci à Chahla Chafiq pour la traduction.



Du 9 septembre au 25 octobre
La chair est triste hélas, à Paris

SCÈNES

Dans son texte paru en 2023, Ovidie livrait les raisons de sa grève du sexe : *"Je ne suis pas mal baisée parce que je suis féministe, c'est absolument l'inverse : je suis féministe parce que je suis mal baisée. Et si toutes les mal-baisées de la terre s'unissaient, elles créeraient le mouvement politique le plus puissant de tous les temps et le monde imploserait."* Ovidie lui donne aujourd'hui une dimension théâtrale et confie à Anna Mouglalis le soin de l'incarner dans un seule-en-scène.

theatre-atelier.com

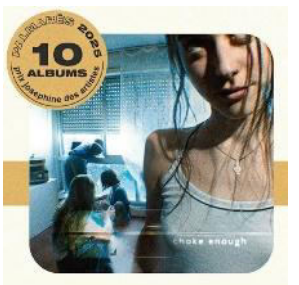
Du 26 septembre au 11 octobre
FAB, à Bordeaux

SCÈNES

Le Festival international des arts de Bordeaux Métropole fête ses 10 ans cette année. Fidèle à sa ligne éditoriale – interroger notre façon d'habiter une ville, sensibiliser aux problématiques liées au climat (en général) et à l'eau (en particulier), et réinventer notre rapport à l'espace public –, cette édition particulièrement festive se déploiera dans la ville, la forêt et en bord de Garonne.

fab.festivalbordeaux.com





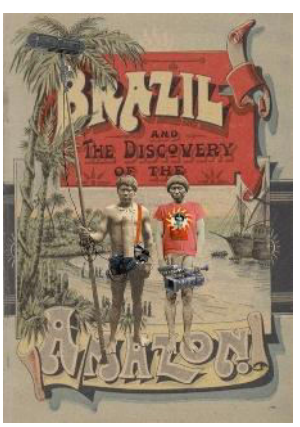
Le 30 septembre
Prix Joséphine, à Paris

MUSIQUES

Qui remportera la 4e édition du prix Joséphine ? Présidé par Laurent Garnier, le jury d'artistes départagera les dix finalistes lors d'une cérémonie organisée pour la première fois à l'Olympia, au cours de laquelle Oklou et Theodora font figure de grandes favorites pour succéder à November Ultra, Tuerie et Bonnie Banane.

prixjosephine.com

À ne pas rater en



Du 30 septembre au 18 janvier
Amazônia, à Paris

ARTS

Dans le cadre de la Saison Brésil-France 2025, cette exposition propose une expérience immersive pour mettre en lumière les voix des populations autochtones et dévoiler la richesse culturelle et spirituelle du plus vaste bassin forestier du monde. Plus de 200 œuvres mêlant objets traditionnels, vidéos, photographies, installations, chants… traduisent la complexité d'une vision cosmogonique.

quaibranly.fr



Du 8 au 12 octobre
Festival du cinéma allemand, à Paris

CINÉMAS

Au cinéma L'Arlequin, dans le VIe arrondissement de la capitale, le Festival du cinéma allemand de Paris fêtera ses 30 ans. En coopération avec le Goethe-Institut et avec le soutien d'Arte et de l'Ofaj (Office franco-allemand pour la jeunesse), l'événement proposera une sélection de fictions, de documentaires, de longs et de courts métrages, dont certains inédits en France.

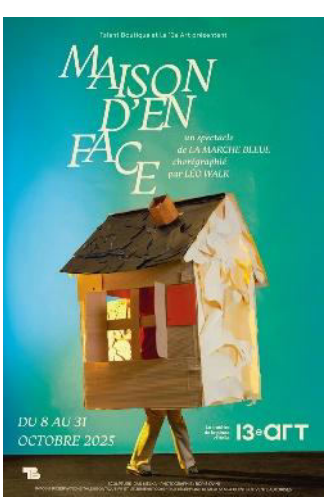
festivalcineallemand.com

Du 8 au 31 octobre
Maison d'en face, à Paris

SCÈNES

Exploration poétique des sentiments amoureux et amicaux au travers de scènes de vie domestique et conjugale, *Maison d'en face,* mise en scène par Léo Walk et sa compagnie La Marche Bleue, dessine les contours de nos vies quotidiennes, traversées de flux contradictoires. Entre beauté et dureté des échanges, affects et ressentiment, le spectacle tente de saisir les failles intimes de l'époque dans laquelle nous évoluons tant bien que mal.

le13emeart.com

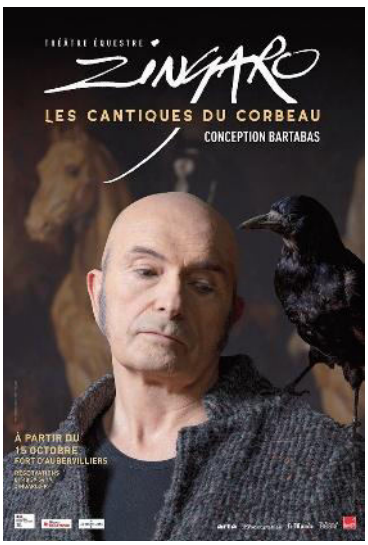


FAB/Collectif XY © Samuel Buton · Amazônia/Caçadores de Ficções Coloniais © Denilson Baniwa

octobre

Du 15 octobre au 31 décembre
Les Cantiques du corbeau, à Aubervilliers

SCÈNES



"Je voudrais que leur apparition soit comme une vision, un geste plastique plus que chorégraphique", déclare Bartabas à propos des chevaux du Théâtre Zingaro. Pour cette méditation poétique sur la place de l'homme parmi les vivant·es, articulée autour d'une suite de chants, Bartabas a invité le groupe Pantcha Indra, un gamelan balinais.

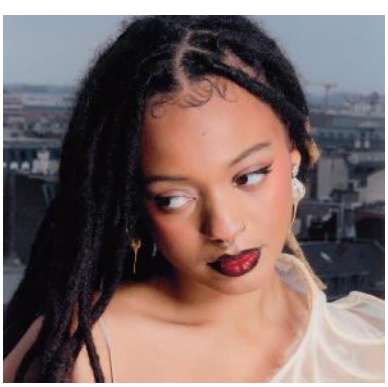
zingaro.fr

Du 15 au 17 octobre
MaMA Music & Convention, à Paris

MUSIQUES

Rendez-vous incontournable de la filière musicale, le MaMA Festival revient, comme chaque automne, entre Montmartre et Pigalle avec une pléthore de conférences, de rencontres dédiées aux professionnel·les et de concerts. Au programme de cette 16e édition, on retrouvera notamment le producteur franco-américain Blasé, la prometteuse Belge Camille Yembe ou encore le Français lusophone Leo Blomov.

mama-musicandconvention.com



Du 18 octobre au 4 janvier
Planches Contact Festival, à Deauville

ARTS

Piloté cette année par les directeurs artistiques Jonas Tebib et Lionel Charrier, le festival consacré à la photographie se met à l'heure de l'intimité. D'Arno Rafael Minkkinen (en photo), maître du corps-paysage, à Lin Zhipeng, figure de la nouvelle photographie chinoise, d'un dialogue imaginaire entre Claude Cahun et Cindy Sherman au travail de Myriam Boulos sur la jeunesse libanaise…, le festival accueille photographes confirmé·es et nouvelles voix. L'intime est politique.

planchescontact.fr



Le 24 octobre
Performissima 2, à Paris

SCÈNES

Le Festival international des arts vivants conçu par le Centre Wallonie-Bruxelles récidive avec une seconde édition ouverte à des expériences performatives hors des clous. Trente artistes issu·es de 24 pays explorent de nouvelles formes. Immanquable pour celles et ceux qui pensent encore que l'utopie n'est pas la fuite vers l'irréel, mais l'exploration des possibilités objectives du réel et la lutte pour leur concrétisation.

cwb.fr



Les 24 et 25 octobre
Arte Concert Festival, à Paris

MUSIQUES



Casting royal pour la 10e édition d'Arte Concert Festival à la Gaîté Lyrique avec deux soirs de concerts étourdissants : Silly Boy Blue, Wu Lyf et Mac DeMarco vendredi 24 octobre ; Sudan Archives et James Blake le lendemain. Deux soirs absolument immanquables, donc.

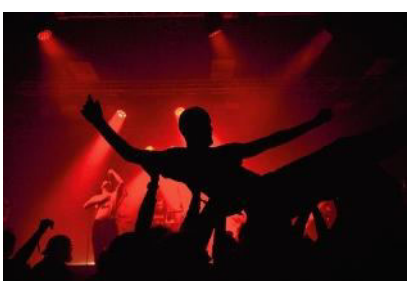
arte.tv/fr/arte-concert et *gaite-lyrique.net*

Du 25 octobre au 1er novembre
Rockomotives Festival, à Vendôme

MUSIQUES

Fidèle à sa ligne artistique depuis 1992, le festival vendômois accueille l'indie pop internationale (The Boo Radleys, Anika, Ugly, Reymour) et des figures hexagonales (Yann Tiersen en version électronique et piano solo, Kompromat, Prohibition, Montgomery) pour une semaine de concerts garantie avec *"du bizarre, du bouleversant, du local, des têtes d'affiche"*.

rockomotives.com



Arno Rafael Minkkinen · CWB/Aurélie d'Incau © Kim El Ouardi et Aurélie d'Incau · MaMA/Kwabena Sekyi Appiah-nti · Ignacio Dansilio

Jeremy Allen White, le nouveau Boss d'Hollywood

Starifié par son rôle de chef cuisinier névrosé dans la série *The Bear*, transformé en sex-symbol par Calvin Klein, l'acteur américain se glisse cet automne dans la peau d'un Bruce Springsteen miné par le doute.

Qui n'aime pas Jeremy Allen White ? À peu près inconnu il y a encore quelques années, l'acteur de 34 ans est aujourd'hui un visage incontournable de Hollywood. Discret sans être effacé, musclé sans être intimidant, intense sans être toxique, il a cette capacité rare à conjuguer toutes les contradictions au cœur de la masculinité contemporaine. Depuis sa révélation au grand public dans *The Bear* en 2022, il s'est imposé, un peu malgré lui, comme le visage d'une virilité traversée de failles, interrogeant les stéréotypes de genre sans paraître "performatif" – pour reprendre cette expression actuellement en vogue pour dénoncer les hommes faisant semblant d'être féministes.

Dans son nouveau film, *Deliver Me from Nowhere,* il incarne Bruce Springsteen. Pas celui des stades, des jeans serrés et de *Born in the USA,* mais celui de *Nebraska,* l'album le plus déprimant de la décennie Reagan. Dix chansons – des histoires de meurtres, de fratries fracassées, de solitude sans fin – enregistrées dans une piaule du New Jersey, seul sur un quatre-pistes, en 1982, à un moment où le Boss doutait de tout : de son succès, de son identité, de sa capacité à aimer. Le film de Scott Cooper – dont nous n'avons pu voir que les vingt premières minutes – s'attache à cette version fantomatique du chanteur, à l'homme qui se regarde dans le miroir et n'y reconnaît plus son reflet.

"Bruce avait l'impression d'être spectateur de sa propre vie, et ça l'a terrifié", explique Jeremy Allen White depuis son appartement new-yorkais. Le comédien l'a appris de Springsteen lui-même, rencontré à plusieurs reprises pour préparer le rôle. Cette sensation de ne plus tout à fait être soi-même, White dit l'avoir déjà connue. Et c'est peut-être pour cela qu'il s'impose avec tant d'évidence dans le rôle, incarnant le Boss par soustraction plutôt que par imitation : *"Avec Scott, on a mis le 'grand' Bruce de côté pour se concentrer sur l'histoire d'un jeune musicien qui a du succès mais qui n'est pas sûr de le mériter, et d'un homme qui espère fonder une famille sans être certain d'en être capable."*

L'acteur, qui prend le temps de chercher ses mots et s'excuse presque d'avoir autant de succès, est parti sur les traces du Boss et prend un évident plaisir à nous le raconter. Dans le stade de Wembley d'abord, pour une première rencontre en coulisses. Puis à Freehold, ville natale du musicien, où Springsteen l'a invité à dîner avec sa femme, Patti Scialfa, avant de lui offrir une visite guidée des lieux. De cette immersion, il a retenu surtout une chose : *"Il y avait chez lui une honte de sa réussite, une forme de culpabilité de survivant. Et cette peur d'être incapable d'aimer. C'est vraiment ça que j'ai essayé de jouer."*

Ce mélange de gêne intime et de désir de réparation semble avoir infusé tous les rôles de Jeremy Allen White ces dernières années, comme s'il poursuivait, à travers chacun d'eux, la même quête souterraine. Des hommes cabossés, rêveurs à la dérive, incapables d'exprimer leurs émotions autrement qu'en hurlant dans une cuisine, en clouant des Bibendum au sol ou en chantant dans le noir. Carmy Berzatto *(The Bear),* Kerry Von Erich *(Iron Claw),* Bruce Springsteen – tous cherchent une forme de rédemption après avoir été façonnés par des pères absents ou destructeurs : *"Je ne sais pas si je choisis ces rôles ou s'ils viennent à moi. Mais oui, ils ont en commun cette tension entre désir de bien faire et peur d'échouer."*

Même quand il joue les sex-symbols, Jeremy Allen White reste dans cette zone trouble. En janvier dernier, il s'est ainsi retrouvé en boxer blanc, chaussettes hautes et baskets sur un toit new-yorkais, au son de *You Don't Own Me* de Lesley Gore (hymne féministe de 1963), pour une pub Calvin Klein.

Maarten de Boer/Contour by Getty Images



La vidéo devient virale, et l'affiche géante est vue par tous·tes les New Yorkais·es. L'image est sexy mais différente des précédentes campagnes de la marque. Contrairement à celles incarnées par Mark Wahlberg ou Justin Bieber, ici pas de femme accrochée au torse musclé de l'acteur. Sa virilité exsude par tous ses pores, certes, mais elle n'est pas conquérante. *"J'étais super-nerveux avant le shooting. Et quand l'image est sortie, je ne m'attendais pas à ce que ça prenne autant. Le soir des Golden Globes, je tenais mon prix pour* The Bear *et on ne me parlait que de ça"*, raconte-t-il. Il ne dit pas qu'il s'est senti *"objectifié"*, mais lève quand même un sourcil quand on lui demande. C'est peut-être là, dans ce mélange d'audace et de vulnérabilité, que réside le secret de son magnétisme. **Jacky Goldberg**

Springsteen – Deliver Me from Nowhere de Scott Cooper, avec Jeremy Allen White, Jeremy Strong, Paul Walter Hauser (É.-U., 2025, 2 h). En salle le 22 octobre.

Kristen Stewart, le cri du corps

En choisissant d'adapter l'autobiographie de Lidia Yuknavitch pour son premier long métrage, *The Chronology of Water*, l'Américaine plonge dans l'expérience féminine, sa violence et sa beauté.



"Je voulais faire un film sensoriel, qui nous plonge dans le vécu d'une femme, dans ses sensations physiques et la répression qu'elle subit en permanence", nous dit d'emblée l'actrice et néo-cinéaste lorsque nous la rencontrons lors du dernier Festival de Cannes. Si son premier long métrage, *The Chronology of Water*, adaptation de *La Mécanique des fluides* de Lidia Yuknavitch (publié en 2011 aux États-Unis et traduit en 2014 en France), explore en effet l'expérience féminine par le menu de ce que notre culture patriarcale lui impose (inceste, discriminations, violences sexistes et sexuelles…), Kristen Stewart a-t-elle vraiment attendu de réaliser des films pour que le corps féminin soit au centre de son travail ?

Déjà dans la saga *Twilight*, en 2008-2012, son personnage de Bella est le support de toute une réflexion sur le devenir du corps des femmes dans une société dominée par le désir masculin : de la perte de la virginité – objet de la prédation des hommes à longues dents ou à griffes – à la fonction maternelle, en passant par les violences sexuelles. Par la suite, elle travaille avec le maître du body horror David Cronenberg dans *Les Crimes du futur* (2022), et participe surtout à *Love Lies Bleeding* (2024) de Rose Glass, film qui impose un corps de femme musclé qui n'avait jamais autant pris de place et été érotisé au cinéma.

Raconter le corps féminin, donc. Comment ? En ayant recours à une structure fragmentée, enchaînement de plans allusifs qui saisissent au plus près le fonctionnement tressaillant de la mémoire traumatique, qui fonctionne par ressac, moment d'accalmie, refoulement et vague de terreur soudaine. D'apparence désordonnée, *The Chronology of Water* est au contraire une œuvre ultra-disciplinée. Sa dimension arty obéit à un ensemble de principes de mise en scène qui font du film un geste à la fois assuré et libre, bon élève et rebelle, nerveux et sûr de ses forces. Des caractéristiques qu'on retrouve chez la réalisatrice de 35 ans née à Los Angeles, dont le flot de paroles nous parvient avec un débit de mitraillette et la précision d'un sniper.

Le texte féministe de Lidia Yuknavitch, cette hyperactive l'a rencontré il y a une dizaine d'années, alors qu'elle était en train d'achever un brillant virage vers le cinéma d'auteur (Kelly Reichardt, Olivier Assayas) et qu'elle avait aussi fait son coming out bisexuel : *"Ce livre m'a aidée à être moi-même, à faire taire les injonctions auxquelles je croyais être soumise, et surtout à me réapproprier ma souffrance pour essayer de l'utiliser à mon avantage. Il m'a aidée à comprendre à quel point oser parler de l'expérience féminine à voix haute est un acte politique radical. Qu'on soit une personne queer ou une femme, on a tous et toutes expérimenté dans sa chair la violence que représente le fait de vivre dans une culture qui nie notre existence. Dans ce premier film, je voulais montrer à quel point ça peut faire du bien de se lever, de mettre le feu à ses cheveux, d'enlever tous ses vêtements, de jouir très fort en public, montrer que c'est possible et qu'il n'y a aucun problème avec ça."* **Bruno Deruisseau. Photo Thomas Chéné pour Les Inrockuptibles**

The Chronology of Water de Kristen Stewart, avec Imogen Poots, Thora Birch, James Belushi (É.-U., Fra., Let., 2025, 2 h 08). En salle le 15 octobre.

Retrouvez la critique du film p.126.



2 octobre 2025
8 février 2026

Agnès Thurnauer
Correspondances

Musée Cognacq-Jay

RÉSERVATION CONSEILLÉE SUR :
MUSEECOGNACQJAY.PARIS.FR

VILLE DE PARIS | PARIS MUSÉES | connaissance des arts | Les Inrockuptibles | Le Monde

Agnès Thurnauer, *The River Tongue, Matrices*, 2021, 26 matrices de lettres en verre par Angélique Pascal, créatrice-artisane d'art verrier. Courtesy de l'artiste et de galeries Michel Rein Paris/Brussels et East, Strasbourg/ Emilie Vialet © ADAGP, Paris, 2025. Conception graphique : Studio B49



The Sophs, la relève

Fraîchement signé par le label Rough Trade, le groupe californien déboule en héritier des Strokes dans l'indie rock.

"*Je m'appelle Ethan. Je suis un artiste autochtone de 23 ans basé à Los Angeles. Nous nous appelons The Sophs et constituons actuellement un vaste catalogue musical.*" C'est avec ces quelques lignes formelles, accompagnées d'une salve de demos et d'une poignée de photos, que le chanteur de The Sophs, Ethan Ramon, écrit à Rough Trade Records. Comme ça, au culot. Geoff Travis, fondateur du label, reçoit alors leur bouteille à la mer et écoute les chansons, comme il doit en écouter une myriade au quotidien. Déflagration. *"Il est rare qu'une demo reçue par la poste fasse battre le cœur à tout rompre et pousse à partir en quête de son expéditeur",* précise Travis, après avoir décidé de signer illico The Sophs.

Gimmicks irrésistibles, énergie juvénile, chanteur jouant les têtes brûlées malgré une trogne angélique… Difficile de ne pas dresser un parallèle avec The Strokes, eux aussi repérés par Geoff Travis au début des années 2000 sur la base de quelques demos écoutées – paraît-il – au téléphone. C'est dire si le curateur britannique a le nez fin. La filiation est d'autant plus troublante à l'écoute de *Sweat,* le premier single de The Sophs, fusion parfaite de *The Adults Are Talking* et de *Is This It*. Une ressemblance "*complètement accidentelle",* assure Ethan au bout du fil. *"Je ne nie pas les similitudes avec le style musical et l'interprétation popularisée par The Strokes, à savoir le chanteur qui fixe intensément la caméra et les autres qui ont l'air d'une bande de voyous…,* ironise-t-il, *mais dans le processus d'écriture de* Sweat, *on essayait plutôt de reproduire le son de* 1979 *des Smashing Pumpkins.*" Et ce, même s'ils *"ne se concentrent pas sur un groupe en particulier comme source d'inspiration"*.

Leur inspiration, ils la puisent plutôt dans la frénésie de leur vie à L.A. "*Mes meilleures idées me viennent quand je ne les cherche pas, quand je suis très occupé, quand je dis oui à tout, quand je rencontre de nouvelles personnes… Puis, un jour, je conduis ou je suis sous la douche, et une mélodie, une idée ou des paroles me viennent soudainement,* s'épanche-t-il. *Je dois vivre, et quand l'inspiration vient, je lui obéis.*" Le fruit de ce cycle créatif ne tardera pas à éclore : mis en boîte façon DIY avant même que Rough Trade soit sur le coup, le premier album de The Sophs sortira au début de l'année 2026. D'ici là, *"venez simplement à l'un de nos concerts, écoutez l'une de nos chansons, et si vous n'avez envie ni de l'un ni de l'autre, ne vous sentez pas obligés",* conclut Ethan. Entendu. **Louise Lucas**

Single *Death in the Family* (Rough Trade Records/Wagram).

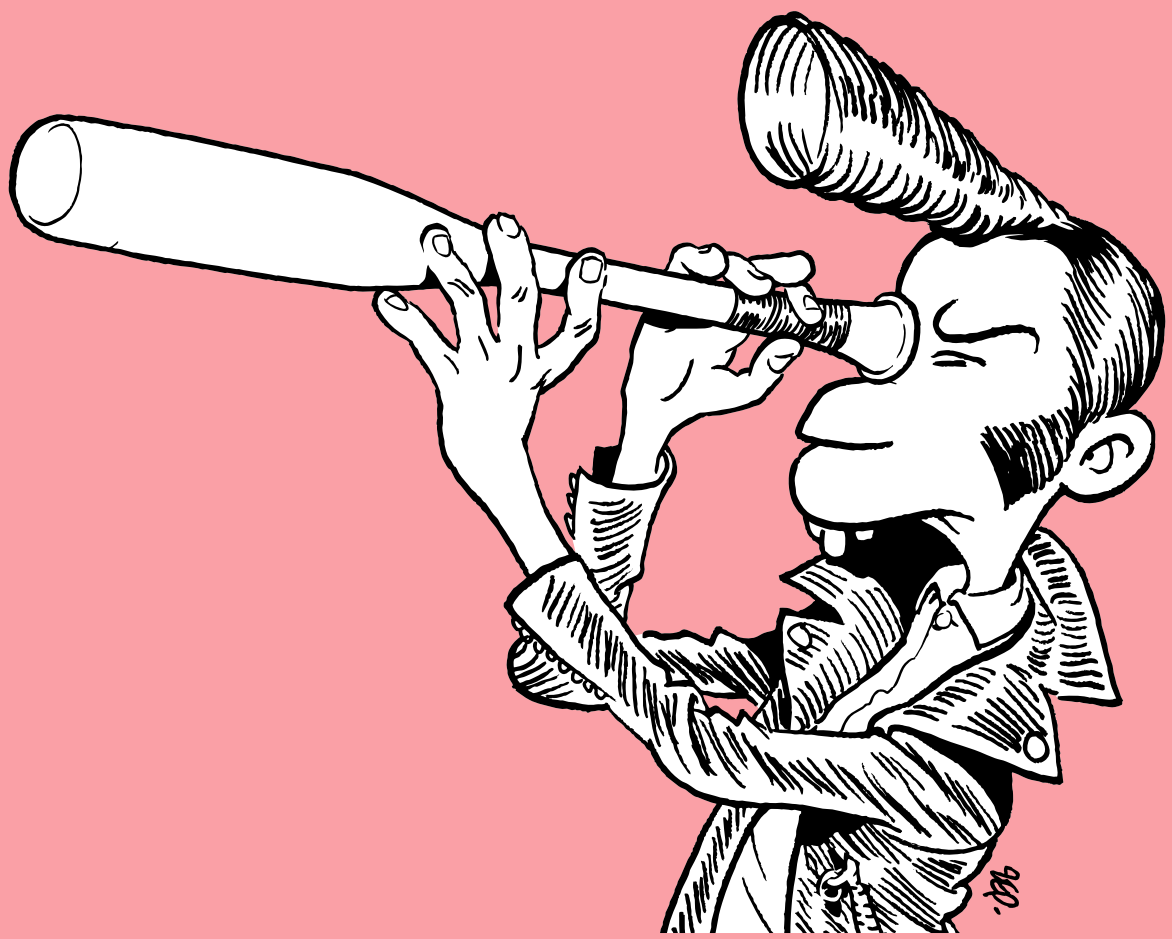
Eric Daniels

LE BON MARCHÉ
RIVE GAUCHE

LE PLUS PARISIEN DES MAGASINS
ROCK

24 RUE DE SÈVRES, PARIS 7
LEBONMARCHE.COM

ROCK'N'DRÔLE



ANTOINE DE CAUNES

DIDIER LEMBROUILLE LE RETOUR

ÉVÈNEMENT JUSQU'AU 19 OCTOBRE

LE BON MARCHÉ – 24, RUE DE SÈVRES, PARIS 7

TRÉSOR CACHÉ

DELAWARE (1992) DE DROP NINETEENS

Un album shoegaze qui avait tout pour lui mais qui est passé sous les radars, malgré une fille avec un gun sur la pochette, des morceaux efficaces et un hymne, *Winona*.

Pourquoi ça a pris si peu ? *Delaware*, le premier album de Drop Nineteens, n'a de valeur existentielle que chez une poignée de gens. En général, ils frisent – et pas que capillairement parlant – la cinquantaine et ont eu la chance d'avoir assisté en direct à l'éclosion du shoegaze, du grunge et de l'acid house. Si *Delaware* ne s'est pas vendu en 1992, ce serait, dit-on, la faute à *Loveless*. C'est vrai que My Bloody Valentine a fait un sale coup aux jeunes Bostonien·nes en sortant le chef-d'œuvre indépassable du shoegaze six mois plus tôt. Imaginez, vous débarquez avec un bon disque sous le bras, mais le paysage est dévasté : vous arrivez après la bataille.
À mon sens, le vrai problème de ce disque, c'est sa pochette : elle est trop bien. Quand vous mettez en scène une fille magnétique, portant la même robe fleurie froissée et le même petit pistolet que Bonnie faisant le guet pour Clyde, le tout saisi dans des couleurs Kodachrome à faire baver de jalousie le grand William Eggleston, vous avez plutôt intérêt à assurer le service après-vente. Mais Drop Nineteens n'avait aucun charisme. Trente-trois ans après, je ne sais toujours pas à quoi ils et elle pouvaient ressembler. Sans doute continue-t-on à chercher en elle et eux la fille anonyme de la pochette.
Et puis Boston ne les aimait pas. Le *NME* et John Peel n'en avaient que pour Drop Nineteens, alors que le groupe n'avait jamais vraiment fait de scène, ni écumé les bars de la ville. Quand Radiohead ou les Smashing Pumpkins ont fait sa première partie aux États-Unis, en 1992, ils ont mesuré le désastre : des salles de dix personnes, loin des concerts londoniens *sold out*. Et pourtant, en 2025, revoilà à nouveau nécessaire ce disque dont tout le monde se remémore la pochette, mais que personne n'a jamais pris le temps d'écouter. Ce serait dommage d'en rester là, car dedans, il y a ni plus ni moins que le single parfait : on imagine la tête des gens du label Caroline quand ils ont écouté pour la première fois *Winona,* certains de tenir là le prochain *Smells like Teen Spirit,* un hymne shoegaze américain qui se jouerait non pas les paupières tombant vers les chaussures, mais le buste tiré vers l'arrière, tendu, le regard vers le ciel. Et neuf morceaux tout aussi précis. On y rencontre même une idée maligne et drôle : reprendre *Angel* de Madonna, mais à la sauce Ride. On y trouve surtout ce morceau que l'on l'entend à nouveau beaucoup sur une certaine webradio de Londres, *Kiss the Tragedy,* traversée épique de neuf minutes qui feint d'être instrumentale jusqu'à ce que la chanteuse Paula Kelley ne se mette à raconter l'histoire dramatique d'un copain à partir de… la cinquième minute.
Le groupe ne s'est jamais remis d'avoir été si attendu et si peu entendu. Son leader, Greg Ackell, a commencé à se comporter en petit con amer. Le guitariste Motohiro Yasue s'est cassé. Paula Kelley aussi s'est cassée, laissant Ackell à son acrimonie. J Mascis devait produire l'album suivant mais ne s'est jamais pointé. L'affaire a tourné en eau de boudin dans l'indifférence la plus totale. En 2022, Drop Nineteens a repris la route. OK. Et réédité, en 2024, *Delaware*. Mais, tiens tiens, en modifiant discrètement la pochette, remplaçant le gun par des fleurs. Autant dire, pour nous les geeks, une incitation à acheter direct un original de 1992 sur Discogs. Sur les forums internet, d'ancien·nes *indie kids* continuent encore et toujours de se demander qui est cette fille hypnotisante sur la pochette de *Delaware*.

Philippe Azoury

Delaware de Drop Nineteens (Caroline, 1992 ; Wharf Cat Records, réédition 2024).



Visez juste pour votre *épargne* avec Garance



Partenaire officiel

0 801 112 333 Service & appel gratuits

Garance
Épargne Retraite Prévoyance

COMMUNICATION À CARACTÈRE PUBLICITAIRE – GARANCE, MUTUELLE SOUMISE AUX DISPOSITIONS DU LIVRE II DU CODE DE LA MUTUALITÉ ET IMMATRICULÉE AU RÉPERTOIRE SIRENE SOUS LE NUMÉRO 391 399 227 DONT LE SIÈGE SOCIAL EST SITUÉ AU 51 RUE DE CHÂTEAUDUN, 75442 PARIS CEDEX 09. **PHOTO RETOUCHÉE**

OÙ EST LE COOL

Une mode pointue, ouverte et inclusive, pour affronter la rentrée avec style et audace.

Texte Manon Renault



↓ Tenir tête à l'algorithme

Dans l'industrie de la mode réputée pour sa démesure, être mesuré·e est déjà un manifeste. Avec ses cheveux comme coupés au scalpel, sa voix posée comme une lame froide et son ouverture devenue gimmick – *"Vous me faites tous chier"* –, mavERIC, près de 90 000 abonné·es sur TikTok, tranche. À l'ère des réseaux sociaux, où la réflexion a cédé la place aux réactions plus rapides que l'algorithme, tout est ici écrit, pesé, tenu : la preuve qu'on peut être bref et brillant. Ancien journaliste, il se définit aujourd'hui comme un "clarificateur". En juin, il a lancé la série *Démodé,* où designers et figures de la mode – Jeanne Friot, Steven Passaro, Cristina Cordula – se confient dans une note vocale. Pas pour râler, mais pour désencombrer son esprit, archiver les frustrations, poser ses mots. Un format qui dépasse la mode et met à nu la mécanique de toutes les industries créatives.



@maaveeeriiiic

↑ Open source

Comme un DJ qui laisse traîner ses vinyles pour que chacun·e puisse les sampler, Virgil Abloh (1980-2021) a toujours travaillé à ciel ouvert. De Pyrex Vision à Off-White, de Nike à Louis Vuitton Homme, il a créé une mode en "open source", mêlant design, musique et architecture, et inventé une communication en phase avec la culture internet. L'exposition *Virgil Abloh: The Codes* ouvre sa bibliothèque, ses croquis, ses prototypes et présente pas moins de 20 000 pièces d'archives pour découvrir son monde intérieur. Plus qu'une rétrospective, un manifeste du dialogue et de la circulation des idées, à l'heure où la mode semble parfois se claquemurer derrière ses vitrines.

Virgil Abloh: The Codes au Grand Palais, Paris, du 30 septembre au 10 octobre.

→ Tout-terrain

Un jour de giboulée, un cabas XXL en PVC croise un coupe-vent en nylon. Clémence Cahu, Normande qui recycle les chutes de châteaux gonflables provenant de l'usine de son père en sacs fourre-tout chics, tombe sur l'arc-en-ciel des looks K-Way. Coup de foudre. La suite est logique : une collection capsule de sacs en PVC et nylon, traversés par le zip iconique de la marque, qui séduit par sa modularité et ses couleurs franches. Présentées au défilé officiel K-Way à Milan, les pièces avalent le fourbi d'une vie et défient l'averse. Comme un mariage entre l'indestructible cabas de courses et le vêtement de survie qui tient dans la poche.

k-way.fr



Valentin Lecron · Bogdan Chilldays Plakov · YSL · Benedict Brink



→ Feu sacré

On dit qu'un Zippo s'entend avant de se voir : un clac métallique, sec, suivi d'une flamme obstinée. Saint Laurent propose aujourd'hui son propre modèle en or ou en noir, gravé à son nom, propulsant l'objet iconique américain dans le panthéon du luxe français. Moins un briquet qu'un geste – celui de porter le feu à ses lèvres comme un signe de style –, le Zippo est un objet-culte, destiné, au choix, à allumer une Gitane à bord d'une Ford Mustang ou à faire sauter une station-service façon Rambo.

ysl.com



← Trente vies de femmes

À une époque où la féminité est parfois réduite à un mot-clé Instagram, Miu Miu préfère la complexité. Pour sa deuxième participation au programme public d'Art Basel Paris, la maison du groupe Prada investit le Palais d'Iéna pour y présenter *30 Blizzards*, une œuvre de l'artiste britannique Helen Marten. Trente performeuses explorent l'enfance, la parentalité, le désir, l'intériorité et la perte par les gestes, la voix, la vidéo ou la sculpture. Chacune porte un objet-talisman comme un baromètre intime, qui cartographie l'espace tel un atlas sensible. Dans la lignée du projet *Women's Tales*, Miu Miu et Miuccia Prada rappellent que l'inclusivité ne peut être une esthétique sans engagement.

30 Blizzards par Helen Marten au Palais d'Iéna, Paris, du 22 au 26 octobre.

L'amour est dans le Perche

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : Paysages, un paradis en Normandie.

Ah, que la vie est Bellême, soudain, elle éblouit… Le Perche a trouvé son oiseau de paradis en la personne de Sylvain Parisot, l'ancien chef de Jeanne-Aimée à Paris, qui embrase tranquillement les Paysages avec sa cuisine au feu de bois. Ah, que la vie est belle, dans cet opéra vermeil au décor sage (béton ciré, murs chaulés, cuisine à plats ouverts), où sa femme Keiko fait régner le calme et emplit l'air de soleil… Ce jour-là, parmi la série d'assiettes à la carte, on ne fit qu'une bouchée de l'impeccable pâté en croûte aux pruneaux, avant que notre ciel tranquille ne subisse les déflagrations de trois passages du mur du bon : une association de betterave, moules, faisselle de chèvre et verveine – boum ! Une pintade tendrement braisée, entourée d'aubergines au miso et à l'abricot, noisettes et mûres – re-boum ! Et des gnocchis fourrés



à la tomme de chèvre, avec un millefeuille d'oreilles de cochon et du coulis de cassis – re-re-boum ! Pour terminer à la même altitude avec des framboises au BBQ convoyées sur de la faisselle et recouvertes d'une épatante neige de concombre en granité, le tout encapsulé dans une coque de meringue. Côté cave, des vins choisis avec soin (gamay Eau Forte de Jean-Claude Lapalu à 58 € la bouteille, chardonnay bourguignon du Domaine de la Cras à 70 €), toute une liste de de cidres et poirés (dont un Domfront de la Ferme de l'Yonnière à base de poires blanches bio, 6 € le verre), et pour les *no/low (alcohols)*, un sirop de saison (7 €) ou un jus de pomme de la Cidrerie Lacour-Veyranne (4,50 €).

Paysages, du jeudi au samedi de 12 h 15 à 13 h 45 et de 19 h 15 à 21 h (le dimanche de 12 h 15 à 14 h 30), 2, place de l'Europe, 61130 Bellême.
Découvrez toujours plus de hot spots partout en France sur l'app iOS du Fooding et sur lefooding.com !

Émilie Hammen, tisser l'histoire



La directrice du Palais Galliera consacre sa première exposition aux savoir-faire et aux "petites" mains qui façonnent l'industrie.

Texte Manon Renault

Sous les ipomées bleues, les héliotropes du Pérou, les pétunias et les coléus sombres, le Palais Galliera semble surgir d'un jardin gothique. *Temple of Love,* l'exposition dédiée à Rick Owens sous le commissariat d'Alexandre Samson, déploie dans tous ses espaces ses silhouettes spectrales et ses décors radicaux. C'est dans ce théâtre de végétaux et de sequins qu'Émilie Hammen a pris place le 4 juillet, succédant à Miren Arzalluz à la direction de l'institution. Si elle n'est pas habituée aux projecteurs, sa flamme, discrète et tenace, ne vacille pas. *"Il s'agit d'un engagement fort envers le contemporain, constitutif du lieu, que j'aimerais préserver",* dit-elle à propos de *Temple of Love,* en soulignant qu'il faut donner des espaces à des voix singulières – parfois jeunes, parfois en dehors d'un système institutionnalisé – car elles participent à donner à Paris son éclat dans la mode contemporaine.

LA MODE AU PRÉSENT

Diplômée de Duperré et de l'Institut français de la mode (IFM), Hammen a tissé son parcours comme si elle avait suivi un patron déstructuré, mais haute couture : une collection de fin d'études inspirée par le travail du compositeur Pierre Boulez ; des CDI comme styliste chez Vuitton et Marc Jacobs quittés pour une thèse en histoire de l'art sur la naissance de l'idée de mode à Paris au XIX[e] siècle ; une escale chez Dior ; la direction d'une chaire Chanel sur les savoir-faire de la mode et l'enseignement à l'IFM ; et, désormais, la direction de la première chaire de recherche consacrée à l'histoire de la mode et ses patrimoines à la Sorbonne. À tout juste 40 ans, Émilie Hammen continue d'entremêler couture et analyse sans jamais perdre le fil. Sa vision pour Galliera : un lieu où les objets discutent avec les idées, où l'histoire se réécrit autrement.

Elle cite les directeur·rices précédent·es, chacun·e avec sa note singulière : Olivier Saillard (2010-2018), performeur et scénariste de silhouettes ; Miren Arzalluz (2018-2025), qui a permis une ouverture internationale et offert des récits de mode hors podium à travers les garde-robes d'artistes comme Frida Kahlo. Et puis une perle oubliée, Guillaume Garnier, directeur de 1985 jusqu'à sa disparition en 1989, qui a donné à la mode une place inédite en créant le département contemporain. Garnier électrisait Galliera ; Hammen maintient la prise branchée, un œil dans les archives, l'autre tourné vers le futur. Son présent à elle, ce sont les savoir-faire. *"Et si on effaçait les noms des créateurs ? Qui resterait ? Les mains. Celles qui cousent, tissent, brodent. Elles façonnent la mode, pas seulement dans sa technique, mais dans son esthétique." Tisser, broder, sublimer* remet ainsi les gestes au centre, du fil au volume, du métier à tisser à la dentelle au fuseau.

Chercheuse sur tous les terrains, Hammen organise également avec l'historienne Ariane Fennetaux, en parallèle de l'exposition, un cycle de conférences à l'Institut national d'histoire de l'art (Paris), du 10 au 12 décembre, où artisan·es et chercheur·ses originaires du monde entier croiseront savoirs et pratiques. Parmi elles et eux, Elena Kanagy-Loux, dentellière nomade qui recompose la carte mondiale du fuseau. Les savoir-faire comme boussole : l'avenir de la couture pourrait bien commencer par là.

Tisser, broder, sublimer. Les savoir-faire de la mode au Palais Galliera, Paris, du 13 décembre au 18 octobre 2026.

Joséphine Bruedet/Ville de Paris

Tous les dimanches de 18 à 20h en direct de l'Européen

la dernière

avec Guillaume Meurice, Juliette Arnaud,
Aymeric Lompret et Pierre-Emmanuel Barré

Retrouvez le podcast
sur nova.fr



radio nova

LA DICTATURE ET LE DROIT

L'ère des dictateurs s'élargit, le discours de propagande s'intensifie, vidant les mots de leur signification pour y substituer un brouillard idéologique propice à nous faire croire que le faux est le vrai ; le mensonge, la vérité ; une *fake news,* un fait. Construire un réel qui épouse leur vision du monde, tel est le désir des dictateurs. Les messagers porteurs de mauvaises nouvelles ne sont pas (encore) exécutés comme dans les contes de notre enfance, mais révoqués, et les criminels de guerre osent évoquer la paix au moment même où ils tuent des civils. Cette dystopie permanente, ce trouble du réel savamment entretenu, grâce à des moyens immatériels difficiles à repérer, crée d'abord un effet de sidération puis, sans crier gare, d'accoutumance à ce nouveau monde où règnent – on a trouvé les mots – les "faits alternatifs" et les "vérités relatives".



Les démocraties affaiblies et isolées, soucieuses de défendre leurs valeurs, sont contraintes de changer de stratégie : on négocie, on use (encore) de moyens diplomatiques, on gagne du temps. Jusqu'à quand ? La dictature n'a que faire de la démocratie. Elle a la puissance, le temps long, la folie des empires, indifférente à la vie de son peuple, elle viole les frontières. Oui, mais il y a le droit international. C'est une petite fenêtre, un outil fragile pour renouer avec un pacte démocratique, mais aussi un moyen de revenir au réel de notre commune humanité. Certes, il est contourné ou piétiné par certain·es et difficile à appliquer dans un monde d'États de non-droit où l'impunité règne, mais il existe.
Dans un essai magistral intitulé *38, rue de Londres – De l'impunité, Pinochet et le nazi de Patagonie*, Philippe Sands, avocat, professeur de droit international, auteur – entre autres – de *Retour à Lemberg* et ayant lui-même participé à la naissance de la Cour pénale internationale, nous entraîne dans un passé proche où, temporairement hélas, le droit a

La justice internationale est jeune mais forte d'espérances et, dans ces temps incertains, reste un espoir.

triomphé : c'était en 1998 à Londres à 2 heures du matin. Deux policiers britanniques sont venus arrêter Pinochet, à la suite d'un mandat d'arrêt international émis par un juge espagnol pour les crimes dont il fut responsable pendant ses dix-sept ans de dictature sanglante au Chili. Cette arrestation a changé à jamais la notion de justice internationale et fut accueillie comme une révolution du droit dans son propre pays.
À l'initiative de cette opération, il y a donc l'opiniâtreté du juge Garzón, qui inculpera Pinochet, sur la base du principe de compétence universelle reconnu en 1985 par le Parlement espagnol, pour crimes *"de génocide, tortures et terrorisme international"*.
Dans un style qui tient plus de l'enquête policière que du traité de droit, Sands décrit aussi l'existence d'un criminel nazi, couvert par Pinochet, responsable dans les camps de concentration du transport de milliers de Juifs, reconverti en patron d'une société de camions frigorifiques transportant en Patagonie de la chair de crabe. Pinochet fut finalement relâché pour raisons (soi-disant) de santé et regagna son pays où il tenta de faire effacer son inculpation. En vain. Il restait présumé coupable de violations des droits humains, et les dossiers des victimes l'attendaient. Le Chili était prêt à affronter les crimes de son passé, alros qu'auparavant personne ne voulait parler publiquement des crimes contre l'humanité perpétrés par le régime militaire. Impunité donc, mais devoir de mémoire néanmoins. Victoire fragile du droit international peut-être, mais signal fort pour les autres dictateurs. La justice internationale est jeune mais forte d'espérances et, dans ces temps incertains, reste un espoir. Lui porter atteinte serait ne plus croire qu'en la loi du plus fort car, comme le disait Beccaria, cité en exergue du livre : *"La certitude qu'il n'existe nul endroit sur terre où les crimes demeureront impunis peut constituer un moyen de les prévenir."*

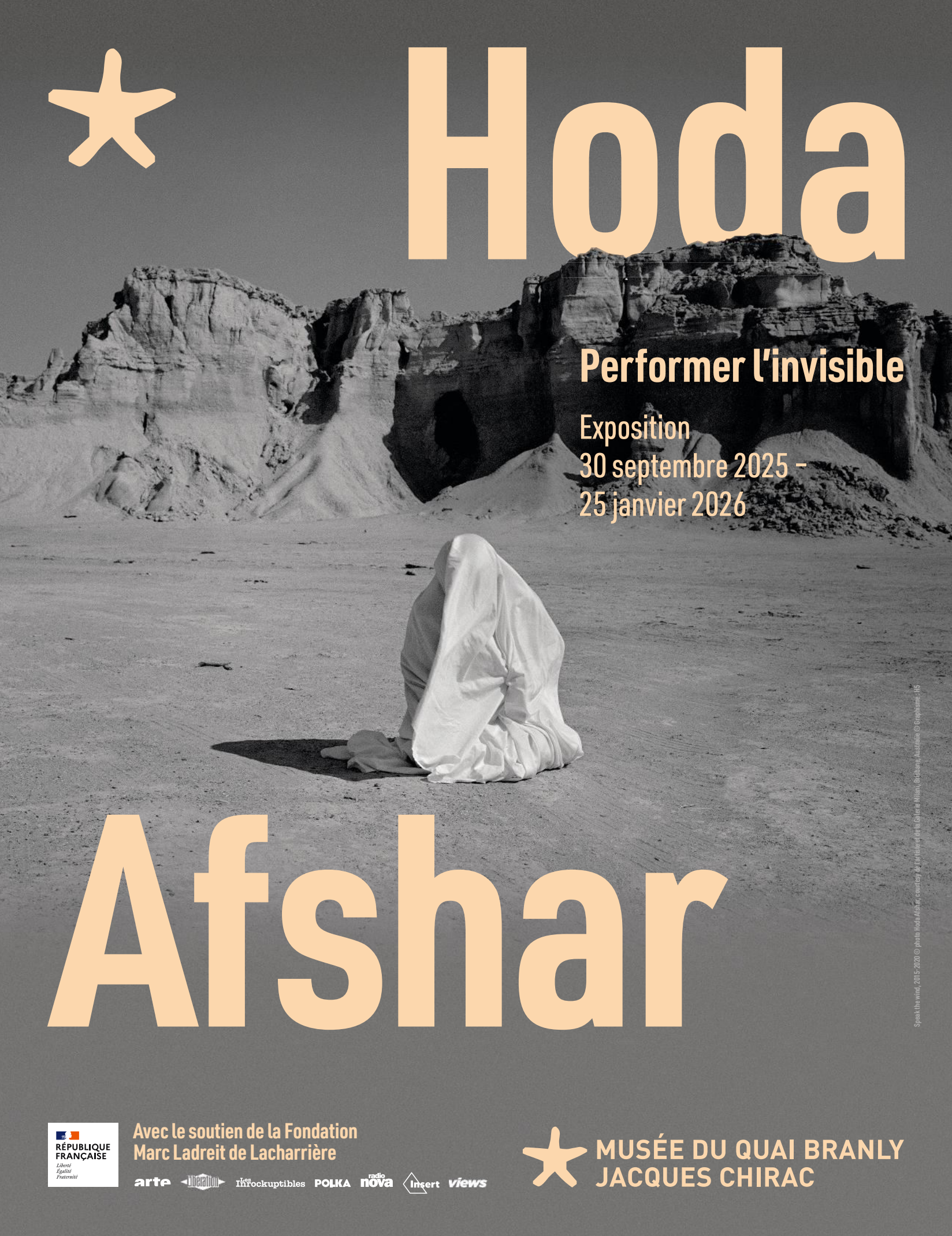
38, rue de Londres – De l'impunité, Pinochet et le nazi de Patagonie de Philippe Sands (Albin Michel/"Histoire"), 544 p., 23,90 €. En librairie.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

Hoda Afshar

Performer l'invisible

Exposition
30 septembre 2025 –
25 janvier 2026



Speak the wind, 2015-2020 © photo Hoda Afshar courtesy de l'artiste et de la Galerie Nilufar, Brisbane, Australie © Graphisme : HS

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Avec le soutien de la Fondation
Marc Ladreit de Lacharrière

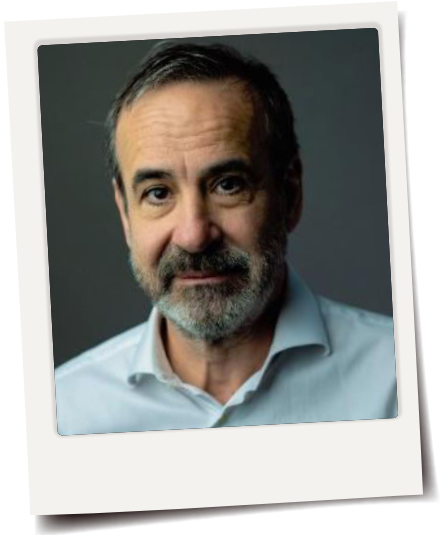
arte · Libération · Les Inrockuptibles · POLKA · radio nova · Insert · views

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

POURQUOI MICHKA ASSAYAS AIME…

LA PLANCHE À DESSIN DE SA MÈRE

Alors que le journaliste et écrivain publie un livre consacré à sa mère, il évoque cet objet à haute valeur sentimentale lui ayant appartenu.





J'ai choisi cette vieille planche à dessin qui a jadis appartenu à ma mère. Il n'en reste qu'un morceau tronqué. À sa mort, il y a près de vingt ans, elle n'a pas laissé grand-chose de matériel à mes deux frères et moi, hormis des tableaux, dessins et quelques objets ayant ce qu'on appelle une valeur sentimentale. Cette planche en a une pour moi, au-delà du reste.
Quand j'étais enfant, il y a bien longtemps, le dimanche, dans la maison où j'ai grandi à la campagne, je rejoignais ma mère dans sa chambre à coucher. Elle était absente le reste de la semaine. C'est pourquoi ces moments de retrouvailles comptaient beaucoup pour moi. Encore à moitié embrumée par une nuit de sommeil, vêtue de sa chemise de nuit, ma mère, redressée dans son lit, sortait d'un élégant étui de cuir beige de mini-cartes à jouer et les disposait sur sa planche à dessin pour faire ce qu'elle appelait des "patiences". Celles-ci pouvaient durer plus d'une heure.
Ma mère ne s'interrompait et s'extrayait ensuite de son lit qu'à contrecœur.
L'après-midi, je retrouvais ma mère sur ce même lit. Elle était cette fois habillée et assise en tailleur, la planche calée sur ses genoux. Elle dessinait des modèles pour ce qu'elle appelait ses "collections". C'était son métier : dessinatrice de mode (elle disait "modéliste"). Je la voyais crayonner de très beaux dessins de femmes "à la mode", à l'œil de biche et à la coiffure apprêtée. Elle les habillait de manteaux à larges carreaux ou de jupes et "chandails" (comme on disait) à la maille travaillée, aux accessoires, ceinture ou foulard, minutieusement détaillés. Parfois, elle froissait et jetait ses croquis d'un air maussade, me disant qu'elle n'avait *"pas d'idées aujourd'hui"*.
Je crois me rappeler que ma mère m'a dit un jour que cette planche était un des rares objets qu'elle avait pu transporter depuis la Hongrie, son pays d'origine, qu'elle avait dû quitter précipitamment en 1947. Ou peut-être est-ce plutôt moi qui l'ai imaginé d'après ses récits. Ce qui est sûr, c'est que l'existence de cette planche est antérieure à ma naissance. De tout ce que j'ai gardé d'elle, c'est ce pauvre morceau de bois foncé, aujourd'hui disjoint, qui réveille en moi le mouvement, la peau, le parfum et même la voix de ma mère : cette présence si intense et fuyante à la fois. J'adore la tache d'encre du milieu, à la ligne élancée, qui figure accidentellement une sorte d'idéogramme chinois.
J'ai passé plus de dix ans à écrire, interrompre, puis reprendre un livre sur ma mère qui n'est pas, à proprement parler, un récit, mais une sorte de mémorial, avec la charge de piété et de dévotion associée à ce mot. Dans ce que je rapporte d'elle, il y a néanmoins pas mal d'ombres, de flou, d'incompréhension en somme. D'ailleurs l'image que j'ai choisie pour la couverture du livre est un Polaroid où on la voit de dos. Parce que je l'ai souvent vue partir. **Michka Assayas**

Une mère en fuite de Michka Assayas (Grasset), 192 p., 18 €. En librairie le 8 octobre.

Courtesy Michka Assayas · JF Paga

Berthe Weill

Graphisme C. Lakshmanan, com, EPMO



Galeriste d'avant garde

8 oct. 2025 – 26 janv. 2026

MUSEE-ORANGERIE.FR

Musée de l'Orangerie

MINISTÈRE DE LA CULTURE

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

GREY ART MUSEUM New York University

Exposition organisée par l'Établissement public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie - Valéry Giscard d'Estaing, le Musée des beaux-arts de Montréal et la Grey Art Museum (New York University).

AVEC LE GÉNÉREUX SOUTIEN DE

American Friends Musées d'Orsay et de l'Orangerie, en particulier Denise Littlefield Sobel

Photo : The Montreal Museum of Fine Arts, Julie Cot © Adagp, Paris, 2025.

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

Libération · Le Point · Les Inrockuptibles · Konbini



100 œuvres qui ont changé le XXIe siècle


I ♥ ME AW

Un quart de siècle touche à sa fin, dans un monde incertain et chaotique, et c'est peut-être pour cette raison même que nous avons eu envie de poser un regard sur ces vingt-cinq années de création. Toutes disciplines confondues, voici les œuvres qui nous ont ému·es, amusé·es, choqué·es, qui ont dit quelque chose de l'époque, qui ont fait bouger les lignes…

Texte Carole Boinet, Vincent Brunner, Bruno Deruisseau, Jean-Marie Durand, Olivier Joyard, Nelly Kaprièlian, Gérard Lefort, Pauline Le Gall, Louise Lucas, Jean-Baptiste Morain, François Moreau, Sylvie Tanette & Franck Vergeade
Illustration Julien Langendorff pour Les Inrockuptibles

1

Blond de Frank Ocean (2016)

MUSIQUES

Frank Ocean offrira-t-il une suite à *Blond* (2016) ? *"Il était une fois une bande de sales types crasseux qui ont monté un groupe. Ils se faisaient appeler Odd Future",* déblatère L-Boy en ouverture de l'album *The OF Tape Vol. 2* (2012) du collectif de rappeurs californien. Parmi eux, un certain Frank Ocean, jeune gars né à Long Beach, au sud de Los Angeles, mais expatrié dès l'enfance à La Nouvelle-Orléans, qui deviendra à l'âge de 25 ans une star interstellaire dès la sortie, en 2012, de son premier album solo, *Channel Orange,* avec lequel il redéfinira les codes de la soul et du R&B.

Son deuxième album, *Blond,* ne sort que quatre ans plus tard, le 20 août 2016. La veille, pourtant, c'est un autre disque de Frank Ocean qui voit le jour, uniquement disponible sur Apple Music et présenté sous la forme d'un court métrage intitulé *Endless* : on y voit Frank, dans un atelier de menuiserie aux allures de succursale du MoMA, s'atteler à la tâche de bâtir, patient mais déterminé, un escalier en colimaçon si parfait qu'il suscite un sentiment d'extase, tandis que les titres du disque s'égrènent en fond, dans un grésillement de transistor. *Blond* n'est dévoilé que le lendemain. Contrairement à *Endless,* publié chez Def Jam (une major du disque), *Blond* sort en totale indépendance, sur la structure du musicien Boys Don't Cry – comme la chanson de The Cure. Et comme Robert Smith, le garçon semble attiré par le concept de l'absurde, en témoigne cet escalier qui ne mène nulle part, sinon à un éternel recommencement.

Ce contexte raconte quelque chose. Si elles fonctionnent de façon autonome, les deux œuvres se rejoignent : *Blond* est ainsi un disque de labeur, lent, long, dépourvu de tube immédiat, qui s'autorise à ralentir sans jamais s'affaisser sur lui-même. Il est construit sur une brèche, ambiante et brumeuse, si intime et fragile que la moindre secousse provoquée par un clap mal placé pourrait le faire s'écrouler comme un château de cartes. Sur la forme, *Blond* met à mal toutes les structures sucrées et alléchantes de la pop distribuée à échelle globale, ouvrant un champ des possibles infini que ratisseront nombre d'artistes après lui. Sur le fond, *Blond* est une œuvre si totale et radicalement exploratoire qu'elle annihile toute possibilité de dépassement de son auteur, que l'on imagine découragé à l'idée de se remettre à la menuiserie. Comme si Sisyphe avait enfin décidé de raccrocher les gants. **François Moreau**

2

Mulholland Drive de David Lynch (2001)

CINÉMAS

Peut-être qu'il fallait en passer par l'oubli. Premier chef-d'œuvre cinématographique incontestable du XXIe siècle, *Mulholland Drive* est un peu le tombeau du XXe. Et, simultanément, sa tentative d'effacement. Plus que tout autre film de David Lynch, *Mulholland Drive* rêve Hollywood – donc le XXe siècle. L'histoire du film s'y déroule, à travers l'itinéraire d'une actrice en herbe partie à l'assaut de la célébrité. La forme du film s'y réfère, associant toutes les séductions du cinéma classique : splendeur et glamour incomparables des actrices, qualité soyeuse des images, imaginaire combinant à la fois le film noir, le mélodrame et même le *musical.* Mais ce rêve hollywoodien chimiquement pur, Lynch le distord, l'évide, le retourne et le projette dans le siècle suivant, lui invente une forme sérielle, digitale, numérique, faite de boucles et d'échos, de *back-up* et de bugs, de réseaux et d'arborescences, où tout se répète et se transforme.

Film ultime des passions morbides, des femmes qui disparaissent et changent de couleur de cheveux, *Vertigo* d'Alfred Hitchcock est la matrice de *Mulholland Drive*. Mais Lynch ne retravaille pas ce modèle de façon amoureuse et fétichiste comme a pu le faire De Palma. Il cherche plutôt à le faire disparaître, se substituer à lui, le transfuser dans une forme neuve, celle du siècle qui vient, pour occuper désormais son trône esthético-théorique.

La mémoire ou l'oubli, c'est l'alternative dangereuse que propose la fiction. La première partie du film est consacrée à une belle amnésique, qui ne sait plus rien de ce qu'elle est et qui aspire dans ses trous noirs mnésiques la jeune amoureuse qui la recueille. Dans la seconde partie, l'amoureuse est devenue une outre à ressentiments, une maîtresse abandonnée et haineuse. Au début, la perte de mémoire est un miracle. À la fin, la mémoire prend la seule forme de l'obsession et conduit à l'autodestruction. Le seul salut sera de pouvoir tout oublier, tout effacer, tout reconfigurer. Voilà ce qu'avait d'abord à nous dire le siècle qui commence. **Jean-Marc-Lalanne**

3

Motomami de Rosalía (2022)

MUSIQUES

Mais quelle audace ! Déjà avec ses deux premiers albums, *Los Ángeles* (2017) puis *El Mal Querer* (2018), Rosalía avait bousculé avec radicalité le paysage de la musique internationale, tressant le flamenco traditionnel avec des rythmiques hip-hop électroniques, chantant principalement en espagnol et décentrant ainsi le regard du monde anglo-saxon pour réaffirmer l'existence d'autres cultures. Avec *Motomami,* l'artiste barcelonaise atteint un sommet dans la subversion : voici venu le jeu de la déconstruction visant à chatouiller une pop à tubes. Une façon espiègle de tisser mélodie, pulsations reggaeton, dramaturgie du flamenco, taillades, saccades, ruades, sans peur des silences. Le tout assemblé par cette voix tour à tour vengeresse, frondeuse, insolente et légère comme le galop d'un faon à plumes. Rosalía a su inventer sa modernité, conviant les *palmas* du flamenco sur *Bulerías,* comme le hentai (porno animé japonais) sur le morceau du même nom, dont la ritournelle est percutée par des paroles sexuellement explicites. Son duo avec The Weeknd, *La Fama,* emprunte à la bachata, musique traditionnelle dominicaine, pour l'infuser d'une profondeur électronico-mélancolique, *Bizcochito* invente une ronde de cour d'école électrique, *CUUUUuuuuuute* prend la forme d'un carnaval furieux que vient couper, sans prévenir, un chant au piano, lui-même piqué de folie jusqu'à reprendre sa valse twerkée, *Candy* sample le *Archangel* du musicien électronique londonien Burial... Sa voix, elle, dit l'alien tapi·e en chacun·e de nous, l'acceptation de sa dualité, de sa surcomplexité ; dit la bizarrerie, voire la monstruosité ; dit quelque chose du temps présent tout en participant activement à sa construction, reflet et création emmenés dans un même mouvement courageux.

Parle-t-on assez de courage en musique ? Non, et pourtant, c'est lui que l'on admire, aussi, chez Rosalía, qui a l'audace de refuser la robotisation de la pop star, d'embrasser une sensualité si assumée qu'elle en montre les coutures. C'est *La Naissance de Vénus* de Botticelli qu'elle rejoue sur la pochette de *Motomami* : nue, à l'exception d'un gros casque de moto noir lui cachant le visage, duquel s'échappe sa longue chevelure, noire elle aussi. Image onirique et inquiétante. Un casque de moto – façon d'amortir les coups – qui lui donne, aussi, des allures de cyborg déboulé d'une planète où le genre n'aurait plus grande importance si l'on en croit ses mains qui masquent ses parties génitales et sa poitrine, certainement moins par pudeur que pour proposer une autre forme d'identité, celle du casque de moto. Une référence artistique claire qui prend ici une force supplémentaire : celle de refléter les mutations de notre temps. Rosalía dit sa génération, qui n'a plus peur de se proclamer féministe ni de bousculer les notions de genres (biologiques et artistiques), histoire de s'autodéterminer, passant de musique expérimentale à mainstream sans plus jurer fidélité aux chapelles. *Motomami* est imaginé en deux parties, la première, *"Moto",* féroce ; la seconde, *"Mami",* plus tendre. Deux facettes d'une même artiste qui refuse de se contenter d'une seule image pour déployer un labyrinthe, réconciliant les Ancien·nes (le flamenco) et les Modernes (l'électronique), offrant un autre regard, frondeur. **Carole Boinet**

4

Les Années d'Annie Ernaux (2008)

LIVRES

C'est le chef-d'œuvre d'Annie Ernaux. Le livre-aboutissement de l'une des œuvres contemporaines les plus passionnantes. Celui qui la fera passer du statut d'autrice innovante, très intéressante, à celui d'écrivaine majeure de la littérature française. *Les Années* est le grand projet auquel Ernaux pense depuis longtemps. Son geste mémoriel est proustien en même temps que radical. Comment dire toute une vie, toute la vie d'une femme qui se trouve être l'écrivaine elle-même, de façon très contemporaine, débarrassée de toute fiction ? Quel temps fixer ? Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'une vie, qu'est-ce que soi, existe-t-il même un destin qui serait individuel ? Avec *Les Années,* Ernaux va réussir une œuvre aussi bien sociologique que philosophique, et bien sûr radicalement littéraire.

Trente-cinq ans après avoir décidé de ne plus écrire de roman depuis *La Place* (1983) autour de la vie de son père, cet homme et cette vie du peuple qu'elle veut restituer dans toute sa précise véracité, refusant tout travestissement "fictionnel" qui la rendrait acceptable auprès d'un lectorat bourgeois. Transfuge de classe, Ernaux signe un parfait hybride littéraire : une "autobiographie collective", un texte aussi personnel qu'impersonnel, intime que générationnel. En prenant pour point de départ des photos, de sa naissance, en 1940, à 2006, elle va raconter sa vie sans dire *"je",* mais en disant *"on"* ou *"elle",* car sa vie est la vie d'une femme de sa génération. Mariage, enfants, divorce, passage de la classe populaire à la classe bourgeoise en devenant professeure, une trajectoire pétrie par tous les événements petits et grands de ces soixante années et plus. Défilent Sartre et Beauvoir, la guerre d'Algérie, Mai 68, des événements politiques et sociétaux, des films, tout ce qui tisse une société et une époque. Car aucune vie n'échappe à son temps ni à la société – telle est la philosophie de l'écrivaine, qui renouvelle ici complètement le genre autobiographique en le dépoussiérant, en refusant toute psychologie, en s'en tenant à l'objectivité des faits et à l'implacabilité du temps : le temps qui passe, et celui qui nous marque. *"Toutes les images disparaîtront",* écrit celle qui anticipe aussi sa propre disparition et signe un livre-testament. Quand elle obtiendra le prix Nobel de littérature en 2022, l'écrivaine elle-même dira que c'est comme un *"prix Nobel collectif".* **Nelly Kaprièlian**

5 *Random Access Memories* de Daft Punk (2013)

MUSIQUES

Après un chef-d'œuvre fondateur (*Homework,* 1997), un deuxième succès international (*Discovery,* 2001) et un disque radical (*Human after All,* 2005), à quel quatrième album de Daft Punk fallait-il s'attendre ? Déjouant tous les pronostics, le célèbre duo casqué s'offre un casting XXL (Giorgio Moroder, Nile Rodgers, Julian Casablancas, Pharrell Williams, Panda Bear, Paul Williams, Todd Edwards, Chilly Gonzales) pour un disque pharaonique, dont personne n'imagine le caractère testamentaire à sa sortie au printemps 2013. Un disque en forme de pierre philosophale, d'aboutissement artistique, de consécration commerciale et d'adoubement général pour Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo, qui glaneront cinq Grammy Awards en 2014.

"Pendant un an, on a travaillé sans but, et comme on n'était pas satisfaits du résultat, on a jeté tout le décorum mais en gardant l'essence : les compositions, les recherches, la base de Random Access Memories, racontaient-ils alors aux *Inrocks*. *Ce qui nous taraudait, c'était de nous réinventer.* […] *On voulait, pour une fois, créer cette matière à partir d'une feuille blanche. Techniquement, se prouver quelque chose : voir si on pouvait produire à notre manière la musique magique avec laquelle on avait grandi."*

En ouverture de *Random Access Memories, Give Life Back to Music* fait justement office de déclaration d'intention : *"Let the music in tonight/Just turn on the music/Let the music of your life/Give life back to music."* En mélomanes obsessionnels, Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo parviennent à concentrer tous leurs fantasmes, de la mise en scène vertigineuse du discours de la méthode du producteur Giorgio Moroder à une avalanche de tubes stratosphériques (*Get Lucky* et *Lose Yourself to Dance* avec Pharrell, *Instant Crush* avec le leader des Strokes, *Touch* avec le comédien de *Phantom of the Paradise, Doin' It Right* avec l'une des voix d'Animal Collective), croisant naturellement les héros d'hier avec les figures d'aujourd'hui. De quoi refermer incroyablement la boucle discographique de Daft Punk entamée *Around the World* sur l'air d'une *Revolution 909* dont on n'a pas encore fini de prendre toute la mesure, ni l'héritage considérable, depuis le split surprise du duo le 22 février 2021. *Random Access Memories* pour l'éternité. **Franck Vergeade**



6 *Elephant* de Gus Van Sant (2003)

CINÉMAS

Ce qui impressionne toujours en revoyant *Elephant,* plus de vingt ans après sa sortie, c'est la radicalité folle de ses partis pris, couplée à la limpidité cristalline de son geste. De ce dispositif aux coutures apparentes, Gus Van Sant tire un film tissé de grâce. Élégie d'une jeunesse désabusée en phase de vie terminale et dont la mise en scène contemplative repose sur la plasticité du temps et de l'espace, *Elephant* est un choc d'une modernité dont peu de films de l'histoire du cinéma peuvent se targuer.

Avec sa narration éclatée en forme de compte à rebours multipliant les points de vue et ses longs plans-séquences ondoyant au ralenti dans le dos de ses personnages, le film inaugure un style qui sera repris à de multiples occasions. Cette façon de sculpter le temps par la mise en scène, on la retrouve notamment chez le cinéaste chinois Bi Gan, en particulier dans *Kaili Blues,* son premier long, mais aussi dans *Simon Werner a disparu…* de Fabrice Gobert, dans le sublime *An Elephant Sitting Still,* premier et dernier film du chinois Hu Bo, qui s'est donné la mort une fois le montage terminé, et enfin chez de jeunes cinéastes français·es, comme le duo Jonathan Vinel et Caroline Poggi *(Jessica Forever)* ou Simon Rieth, auteur de *Nos cérémonies*.

À l'origine pensé comme un téléfilm commandé pour la chaîne HBO et inspiré de la tuerie de Columbine, *Elephant* révolutionne le genre du *teen movie* en le faisant basculer dans le régime du désenchantement absolu. Avec *Virgin Suicides* de Sofia Coppola, il marque un tournant, celui à partir duquel les adolescent·es n'arrivent plus à habiter le monde que leur ont laissé les adultes.

Dans le champ de la série, on peut également se demander si *Elephant* n'a pas défriché une route que de célèbres *dark teen shows* ont empruntée après lui : *13 Reasons Why* ou même *Euphoria*. La série *The OA* fait quant à elle une référence très explicite à *Elephant* dans le dernier épisode de sa saison 1, où on comprend que tout ce qui précédait était en fait tendu vers une tuerie de masse dans un lycée, dont les personnages avaient la prémonition.

Les malaises de ces jeunes, *Elephant* en parlait déjà : harcèlement scolaire, homophobie, anorexie, refus du monde, incapacité à trouver sa place.

On pourrait aussi dire qu'*Elephant* a inventé un type nouveau de corps au cinéma : celui de l'ange adolescent, mal dans sa peau mais doté d'une sublime nonchalance. On en retrouvera la trace dans certains films de Gregg Araki ou Xavier Dolan. En France, l'acteur Paul Kircher en est la parfaite incarnation. Plus que tout autre film, *Elephant* a la candeur du chef-d'œuvre qui ne vieillit pas. Sa fougue est inentamée et inspirera encore des générations de jeunes cinéastes. Pour toujours, la radicalité au cinéma porte un T-shirt jaune siglé d'un taureau noir. **Bruno Deruisseau**



7

Vernon Subutex de Virginie Despentes (2015-2017)

LIVRES

De Virginie Despentes, on aurait pu aussi bien choisir *King Kong Théorie,* le livre qui annonçait un renouveau du féminisme, récit coup de poing d'une trajectoire qui va de l'hétérosexualité à l'homosexualité, par le prisme de la théorie, féministe donc. Si on a choisi *Vernon Subutex,* sa trilogie romanesque dont le premier et deuxième volets paraissent en 2015, et le dernier en 2017, c'est que ce grand roman s'impose comme celui – davantage même que ceux de Houellebecq – qui saisit le plus justement toutes les strates de la société française contemporaine, et les courants idéologiques qui la traversent. À travers la chute sociale d'un disquaire, Vernon Subutex, obligé de fermer sa boutique à cause de la virtualisation de la musique, et qui, avant de finir SDF, va aller squatter chez ses ancien·nes ami·es, Despentes nous ouvre les portes de toutes les classes sociales.
Comme l'écrivaine, son protagoniste a baigné dans les milieux punk des années 1980, une jeunesse idéaliste et rock. Que sont-ils et elles tous·tes devenu·es ? Embourgeoisement, gentrification, virtualisation : avec son écriture crûment poétique, véritablement rock, extrêmement contemporaine, Virginie Despentes expose la déshumanisation du monde d'aujourd'hui. Surtout à travers la vie dans la rue, quand Subutex deviendra SDF aux Buttes-Chaumont. Il n'y aura alors plus qu'un salut : trouver sa tribu, s'entourer d'une communauté. Magnifique et émouvant, le dernier volet prend un tour spirituel et futuriste inattendu, preuve de l'immense liberté de celle qui, avec cette trilogie, s'est définitivement imposée comme l'une des plus grandes romancières françaises. **N. K.**

8

Is This It de The Strokes (2001)

MUSIQUES

Un premier single monumental au titre idoine, *The Modern Age* – avec deux faces B renversantes *(Last Nite, Barely Legal)* –, nous avait déjà alerté·es sur The Strokes, dernière sensation new-yorkaise qui remettait au goût du jour les guitares et les Converse. On pressentait même qu'on tenait peut-être l'avenir du rock (rien que ça). Car The Strokes avait déjà tout : les chansons, le son, l'attitude, et la voix incomparable de Julian Casablancas.
Le refrain de *The Modern Age* renfermait toutes les promesses futures dans un monde alors dominé par le R&B et la French Touch : *"Work hard and say it's easy/Do it just please me/Tomorrow will be different/So I'll pretend I'm leaving."* La hype exponentielle est à la hauteur de l'attente colossale. *"Si la musique est suffisamment bonne, elle survivra à tout ce qu'on peut bien écrire dans les journaux"*, balaie alors d'un revers de main son leader et chanteur charismatique, fils du fondateur de l'agence de mannequins Elite.
Le résultat tient en trois mots en forme de nom de code : *Is This It*. Onze titres, dont au moins la moitié sont des tubes *(Is This It, The Modern Age, Soma, Someday, Last Nite, Hard to Explain),* pour ce premier album en forme de classique inusable. Descendants directs des Ramones, de Television et du Velvet, les cinq Strokes enterrent la concurrence avec ces hymnes éternels, ces rengaines ultimes, ces chansons définitives.

Sans le savoir encore, Julian Casablancas, les guitaristes Albert Hammond Jr. et Nick Valensi, le bassiste Nikolai Fraiture et le batteur Fabrizio Moretti amorcent avec *Is This It* le retour du rock au XXIe siècle naissant, dans lequel se précipiteront des groupes comme Black Rebel Motorcycle Club, The Libertines, The Vines, The Kills, Franz Ferdinand, Bloc Party, Arctic Monkeys, etc.
Si l'album paraît en Europe, en Australie et au Japon à l'été 2001, il n'est disponible outre-Atlantique qu'à l'automne, soit après les attentats du 11-Septembre. Ce qui contraint The Strokes à remplacer *New York City Cops,* où Julian Casablancas se moquait ouvertement de la police new-yorkaise, par un autre morceau, *When It Started,* sur la version américaine du disque.
Dans le même temps, la pochette signée du photographe Colin Lane montrant une main gantée caressant une hanche et une fesse de femme nue est remplacée pour le marché américain par une illustration bleu orangé d'images microscopiques de collision de particules. *"Notre musique est si brute que je n'arrive pas à imaginer une seule seconde qu'elle puisse être populaire…",* pronostiquait alors à tort Julian Casablancas. **F.V.**

The Clock de Christian Marclay (2010)

ARTS

9

Il faut en avoir fait l'expérience pour mesurer la force hypnotique de l'œuvre-monstre de Christian Marclay, créée en 2010, Lion d'or à la 54e Biennale de Venise en 2011, propulsant les spectateur·rices dans une projection durant vingt-quatre heures, où chaque minute présente un plan prélevé dans l'histoire du cinéma. Le vrai tour de force tient à ce que chaque plan contient un cadran ; l'heure du plan de cinéma est toujours identique à l'heure qu'il est pour les spectateur·rices. Horloges, montres, pendules, cadrans numériques, réveille-matin, sabliers, panneaux d'affichage, carillon ou commentaire vocal : tous indiquent l'heure au rythme du temps réel. Le·la spectateur·rice ne peut jamais oublier sa propre temporalité alors que, simultanément, il ou elle est absorbé·e par le flux des images qui se succèdent à un rythme effréné. Une porte s'ouvre ou se ferme, un regard part dans une direction, un train arrive, l'heure tourne… Cette confusion entre le temps de l'image et le temps de la vie donne le vertige, comme dans une transe warholienne.
Ce travail d'archive titanesque compile de manière compulsive toute l'histoire du cinéma, puisque l'on y reconnaît des séries B, des comédies hollywoodiennes, des films d'avant-garde, des classiques, des films muets, des films noirs, de science-fiction ou de guerre… Leur association condense à la fois une encyclopédie cinéphilique et un rapport maniaque au temps. Fascinant par la mécanique de précision de son récit – une mécanique d'horloge suisse, le pays de Marclay –, *The Clock* pousse à son point de perfection l'hybridation entre art et cinéma, et démontre la virtuosité d'une pratique de l'échantillonnage dans une tradition qui remonte à Dada et Duchamp. Héritier à la fois du pop art et du cinéma expérimental, Christian Marclay déploie une esthétique du fragment, du collage, du sampling, à la mesure de son intérêt fondateur pour le son. Un chef-d'œuvre. **Jean-Marie Durand**



10

Certaines Femmes de Kelly Reichardt (2016)

CINÉMAS

Certaines Femmes avance à pas feutrés, comme ses personnages souvent seuls, toujours en attente de quelque chose qui ne viendra peut-être pas. La grande cinéaste indépendante Kelly Reichardt filme le Montana, l'Amérique comme un territoire mental : vaste, froid, presque vide, mais traversé par des éclats de vie, des gestes minuscules qui ont l'ampleur d'un éclair dans le ciel gris. Le film est un triptyque : trois récits (adaptés de nouvelles de Maile Meloy) autour de trois femmes, et une quatrième, presque fantomatique, qui les relie. Laura Dern, Michelle Williams, Kristen Stewart, Lily Gladstone : des présences discrètes mais puissantes. Chacune porte une histoire de frustration, de désir, de solitude. Rien n'est spectaculaire, tout est retenu. Reichardt ne filme pas les événements, mais ce qui les précède et ce qui les suit. Les silences, les regards, les hésitations.

Certaines Femmes pourrait être une série de nouvelles de Raymond Carver, mais sans ironie aucune : une mélancolie sèche, sans pathos. Kelly Reichardt ne juge pas ses personnages, elle les observe avec une tendresse distante. Elle laisse les spectateur·rices combler les vides, deviner les douleurs. On pense à Chantal Akerman, au cinéma de Raymond Depardon dans ses fictions, à Gus Van Sant période *Gerry*. Reichardt elle aussi travaille le temps, le vide, l'attente. Elle ne cherche pas à raconter, mais à faire ressentir. Le montage est discret, presque invisible, et la mise en scène refuse toute emphase. Le cinéma devient un espace de contemplation, où le moindre geste – nourrir un cheval, préparer un sandwich – prend une valeur presque sacrée. La dernière séquence, celle du cheval parcourant la ville dans la nuit, est peut-être l'une des plus belles du cinéma contemporain. Rien ne se passe, mais tout est clair comme de l'eau de roche : l'amour, le regret, l'impossibilité de dire. C'est dans ce moment suspendu, sublime, que *Certaines Femmes* atteint son acmé. **Jean-Baptiste Morain**

Untrue de Burial (2007)

MUSIQUES

L'œuvre de Burial est un paradoxe. Elle est profondément ancrée dans le cadre spatiotemporel précis de l'après-rave du sud de Londres et l'héritage des musiques électroniques UK, et pourtant, elle est totalement virale, de sorte que quiconque a déjà été traversé·e par une émotion devant le reflet d'un réverbère dans une flaque d'eau, à l'angle d'une ruelle mal éclairée, peut se sentir concerné·e. À quoi cela tient-il ? À sa technique minimaliste, peut-être : Burial parle couramment le breakbeat et ne s'encombre pas d'arrangements superflus. La nature même de sa musique appelle à l'acculturation : les voix qu'il sample et triture sont de lointaines évocations, fantomatiques et familières, de vieilles chansons du Top 50 ou de conversations glanées au gré d'errances dans les interfaces des jeux vidéo. Un peu à la manière de Timbaland (aviez-vous repéré la secousse de la bombe de peinture qui structure la chanson *Cry Me a River* de Justin Timberlake ?), Burial fait du bruit des balles dans un barillet un motif de spatialisation du son, pour mieux nous projeter dans ses déambulations nocturnes.

Dès son premier album, *Burial* (2006), William Bevan a imposé cette ambiance spectrale et chaude à la fois, transformant nos errances plombées à la lueur des néons, dans le froid de l'hiver post-tout, en zone de réconfort. Sur *Untrue,* il a précisé le propos, affûté ses rythmes, déplacé les lieux de perdition : du bruit de la pluie de *Night Bus* il est passé aux salles sans âme des fast-foods sur *In McDonalds*. C'est banal, mais Burial a réussi le prodige de sublimer nos moments de transit et rendre désirables ces recoins de notre quotidien sous l'égide du capitalisme sans issue, qui nous semblaient jusqu'ici déprimés et sans poésie. Sûrement parce qu'il hume l'air du temps comme personne et que, dans le fond, en prenant en charge la documentation du désœuvrement des ancien·nes raveur·ses (c'est la grande théorie d'un critique comme Mark Fisher), il se fait l'écho de notre désœuvrement à tous·tes, amputé·es de nouveaux récits utopiques que nous sommes – c'est notre théorie à nous.

Le plus beau, c'est qu'un album comme *Untrue* aurait pu continuer à s'échanger dans le cercle d'une petite niche d'initié·es. Mais il a essaimé, inspiré de jeunes types comme James Blake, qui a donné une autre visibilité au continuum des musiques électroniques UK, et des superstars comme Rosalía, qui piquera le motif d'*Archangel* pour alimenter son détonant *Motomami.* En voilà, tiens, une utopie. **F. M.**

11

12 *Tropical Malady* d'Apichatpong Weerasethakul (2004)

CINÉMAS

Pourquoi les plus grands films du début du XXIe siècle sont-ils à ce point coupés en deux ? Pourquoi une forme qui marqua, au milieu du XXe siècle, la bascule du cinéma classique au cinéma moderne (*Vertigo* et *Psychose* d'Hitchcock, *L'Avventura* d'Antonioni) revient-elle sur un mode hallucinatoire cinquante ans plus tard, tandis que l'humanité change de siècle (et de millénaire) ? *Mulholland Drive* (David Lynch, 2001), *Tropical Malady*, *Boulevard de la mort* (Quentin Tarantino, 2007), *Tabou* (Miguel Gomes, 2012)… : le premier quart de siècle est parsemé de ces films qui en leur cœur se réenroulent, reconfigurent tout ce qu'ils racontaient et se réorientent autrement.

Mulholland Drive et *Tropical Malady* surtout se réfléchissent. Deux grandes histoires d'amour entre deux personnes du même sexe. Deux récits où la césure s'effectue aux deux tiers. Deux films qui semblent accoucher de leur propre remake, mais sur un mode horrifique. Tout à coup, tout recommence, mais ce qui avait été raconté sous une forme idyllique devient un terrorisant cauchemar.

Tong est un jeune homme issu de la campagne et Keng un séduisant militaire. Ils se croisent dans une rue de Bangkok, s'attirent, tombent amoureux au premier regard. Toute la première heure prend la forme d'une balade suave entre ville et proche forêt. Les deux garçons déambulent main dans la main, s'échangent des cassettes des Clash *("J'ai mis mon cœur dedans")*, échangent des confidences et des câlins.

Le quotidien le plus insignifiant est transfiguré par cette stimulation chimique folle des perceptions : l'état d'émerveillement amoureux. Mais soudain, un long fondu au noir, oppressant comme un long tunnel, engloutit le film, sépare les deux amants et régurgite l'histoire sous forme de fable. Tong a disparu. Un fauve déchaîné massacre le bétail et terrorise la population. Keng s'enfonce dans la jungle pour le traquer. Mais le fauve effrayant est peut-être la réincarnation de Tong. Dès lors, tout mute : le soldat devient la proie, le jeune homme virginal, un monstre mythologique, et l'attirance amoureuse, une pulsion carnassière. *"Quand j'aurai dévoré ton âme, il n'y aura plus ni homme ni animal. Je me languis de toi, soldat."*; *"Monstre, tu peux prendre mon esprit, mon âme et mes souvenirs."* Beau programme. C'est par ces quelques récits-métamorphoses, qui en cours de film percent la chrysalide du rêve pour en faire éclore un cauchemar, que nous avons changé de siècle. Mauvais signe. **J.-M. L.**

13 *Romance* de Fontaines D.C. (2024)

MUSIQUES

C'est simple, c'est l'un des plus beaux morceaux de ces vingt-cinq dernières années. Mêlant tendresse et abrasivité, *I Love You* transcende le troisième album postpunk de Fontaines D.C., *Skinty Fia*, vaste réflexion sur l'identité dublinoise et l'exil menée par un groupe qui s'est depuis domicilié à Londres et use de clins d'œil à James Joyce (sans devenir insupportable pour autant). À l'origine, nous avions unanimement choisi de célébrer cet album brut, tendu, irrigué par les écoutes de Pixies, Primal Scream, Joy Division... Et puis, et puis... Leur quatrième album, *Romance*, a semblé un point de bascule plus évident. Avec lui, une *fan base* originelle se sent trahie par ce qu'elle perçoit comme une quête de tubes taillés pour les stades, un nouveau public apparaît. Plus mainstream, *Romance* ? Oui, peut-être, mais moins classique aussi. Il n'y a qu'à écouter *Starbuster*, leur plus gros tube à ce jour, qui mêle beat hip-hop, mellotron, violons, flow incandescent de Grian Chatten, torche vive d'un rock en pleine réinvention.

Soudain, les références convoquées se démultiplient, et le son Fontaines D.C. gagne en singularité. Peut-être est-ce dû à l'excursion solo de Chatten (l'incontournable chef-d'œuvre *Chaos for the Fly*, 2023). Ou à l'arrivée du producteur James Ford (Arctic Monkeys, Blur, Depeche Mode), que le groupe serait allé chercher après avoir essoré l'album *Sleep Forever* de Crocodiles, produit par l'ex-Simian Mobile Disco. Jusqu'à présent, leurs albums (*Dogrel*, *A Hero's Death* et, donc, *Skinty Fia*) étaient produits par Dan Carey, fondateur du label de rock Speedy Wunderground. Alors, en interview, le groupe cite moins Primal Scream que des références actuelles (Sega Bodega, Shygirl, Yung Lean...), et *Romance* se pare d'accents pop, voire d'une certaine nostalgie des années 1990-2000 savamment distillée dans une énergie rock restée intacte quoique moins dark. Le tout forme un amas étrange, parfait reflet de nos mondes numériques où tout se chevauche, jusqu'à accoucher de licornes imprévues.

Fontaines D.C., licorne imprévue ? Oui, voilà. Avec, tout de même, cette rigueur rock qui leur colle à la peau et permet à *Romance* d'accéder au statut de grand album qui construit et reflète l'époque dans un même mouvement. Sans renier James Joyce, *Horseness Is the Whatness*, sublime ballade écrite par le guitariste Carlos O'Connell, étant une citation d'*Ulysse*. Grian Chatten y chante : *"Will someone find out what the word is/That makes the world go round?/'Cause I thought it was 'love'/But some say that it has to be 'choice'"* *("Quelqu'un trouvera-t-il le mot qui fait tourner le monde ? Car je pensais que c'était 'amour', mais certains disent que c'est 'choix'")*. C'est beau, tout simplement. **C. B.**



14 *The Wire* de David Simon (2002-2008)

SÉRIES

Si la série créée par David Simon fait aujourd'hui figure de totem, preuve irréfutable de la grandeur artistique d'un genre autrefois méprisé, son aura a mis du temps à s'imposer. Diffusée à partir de 2002, cette vue en coupe de Baltimore, ville américaine paupérisée de la côte Est, a d'abord été totalement confidentielle en France. Et assez peu vue aux États-Unis. Ce n'est qu'avec l'explosion des coffrets DVD et l'essor du *binge-watching* que les aventures de Bunk, Lester Freamon, Kima Greggs, Jimmy McNulty et tous·tes les autres ont commencé à sidérer collectivement celles et ceux qui se plongeaient dans ce bain fictionnel à la fois sombre et réjouissant.
Le diagnostic sur l'Amérique de l'ancien journaliste devenu scénariste faisait peur. Simon démontrait scène après scène, presque plan par plan, l'échec des politiques antidrogues répressives, mais aussi les ravages du libéralisme sur une société à l'agonie, détruisant peu à peu ses fondements ouvriers, son système éducatif, ses médias, son sens du collectif. Un geste visionnaire, ultra-contemporain autant qu'une expérience palpitante. Car le génie de *The Wire* a été de faire de son réquisitoire sur la fin des utopies une fresque romanesque sans égale, traversée par des figures dingues, du voyou gay irrécupérable et séduisant Omar Little au businessman avisé du trafic Stringer Bell, joué par l'acteur anglais Idris Elba, d'une finesse démoniaque.
En soixante épisodes et jusqu'en 2008, *The Wire* a aussi pris le temps d'arpenter territoires et personnages avec une précision jamais atteinte dans ce medium. Quel geste plus audacieux que de consacrer sa deuxième saison aux dockers blancs du port industriel, après avoir lancé les rails d'une fiction sur les ghettos noirs ? Quelle plus belle idée de la diversité que de centrer le récit chaque année sur des institutions ou des groupes sociaux différents (école, politique, presse, crime organisé) sans rien perdre en rigueur ? Comment oublier ces destins parfois furtifs, parfois ancrés dans la durée, façonnés par une équipe créative qui refusait toutes les simplifications et racontait à égalité flics et voyous, sans mettre de côté sa rage politique ?
The Wire aura presque tout embrassé, regardé vivre des êtres autrefois interdits de télévision ou simplement caricaturés. Elle n'a finalement eu qu'une faible descendance, et c'est probablement normal. Elle reste le splendide vestige d'un moment où les séries pouvaient régner sur les imaginaires et s'adresser à des spectateur·rices conscient·es, porté·es par la certitude de regarder une œuvre décisive. Politiquement, artistiquement, humainement. **Olivier Joyard**

15 *xx* de The XX (2009)

MUSIQUES

Derrière l'une des plus belles et énigmatiques pochettes du quart de siècle écoulé – un X blanc sur fond noir, tout simplement –, se cache un trio mixte londonien qui se lance dans la rénovation de la pop britannique à la fin des années 2000. Romy Madley Croft et Oliver Sim ont noué leur amitié à la maternelle avant de rencontrer Jamie Smith à l'Elliott School du quartier de Putney à Londres, fameuse école d'arts qui a aussi vu défiler Hot Chip, Four Tet ou encore Burial.
"The XX, c'était un logo, avant même d'être un nom de groupe, nous l'avons adopté à 11 ans, expliquait le chanteur-guitariste Oliver Sim aux *Inrocks*, en septembre 2009. *Une fois que nous avons trouvé ce nom mystérieux, il nous a juste fallu apprendre à jouer et à écrire des chansons. Mais le plus dur était fait."* Ensemble, et dans la lignée du séminal *Colossal Youth* (1980) de Young Marble Giants, les trois camarades composent des morceaux à la fois atmosphériques et crépusculaires, sombres et hypnotiques, interprétés à tour de rôle ou simultanément par Romy Madley Croft et Oliver Sim. Les singles *(Crystalised, Basic Space, VCR, Islands)* sont au diapason, entremêlant une évidence mélodique et une neurasthénie magnétique qui semblent aussi héritées de The Cure.
"On a commencé l'enregistrement de l'album avec des gens connus comme Diplo ou Kwes, mais très vite, Jamie, du haut de ses 18 ans, a défendu son territoire, avec sa fermeté de control freak*… C'est un peu la caricature du scientifique fou, il collectionne les disques les plus étranges de la Terre, c'est un malade des sons, un zombie, qui passe ses nuits à disséquer des albums, enfermé dans son studio… Enfin, plutôt un garage pour une voiture, dans lequel nous avons littéralement vécu tous ensemble pendant plus d'un an. Jamie, avec son inventivité, ses arrangements, a libéré notre écriture."* Aussitôt entêtant et magistral de bout en bout, ce premier album de The XX offre une cold wave mâtinée d'électronique qui en fait la bande-son d'une époque broyant du noir. Seize ans après, ce disque est encore à marquer d'une croix blanche. **F.V.**

16 *Black Metal* de Dean Blunt (2014)

MUSIQUES

Plus qu'un simple disque de pop aux guitares malades et aux rythmes exténués, *Black Metal* est une capsule temporelle désorientée autant qu'un monolithe effrité lancé à la dérive dans l'hyperespace internet. Manigancé par le mystérieux Dean Blunt, artiste britannique aux alias multiples, cet album hanté par des bribes de sons triturés (échos dub, cuivres, atmosphères déclinantes) et par les fantômes de nos groupes fétiches (ayant recours à des samples des Pastels et de Shriekback) semble nous raconter quelque chose de l'épuisement du monde. Objet théorique et expérimental pour certain·es (les fans de Jacques Derrida et du critique anglais Mark Fisher adorent), *Black Metal* est surtout l'œuvre majeure d'un type ayant perçu la lumière du chaos dans la douceur des mélodies *jangly* des héros et héroïnes de l'indie british des années 1980. **F. M.**

la Villette

PHILIPPE DECOUFLÉ
COMPAGNIE DCA

Entre-Temps

Création 2025

9 → 26.10.2025



MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

arte Les Inrockuptibles Télérama

Photo : © Pierre Grosbois - Annette Handrabala Sylvidova - EPPGHV 213 avenue Jean-Jaurès 75019 Paris - 1455 Paris B 301 606 856
Licences PLATEAU-R-2021-010520/PLATEAU-R-2021-010530/PLATESV-R-2021-010570



17

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot (2021)

LIVRES

Quand Christine Angot publie *Le Voyage dans l'Est* en 2021, dans lequel elle revient sur l'inceste que son père lui a fait subir, elle affirme plus que jamais l'enjeu de toute son œuvre. Avec *L'Inceste* paru en 1999, Angot a fait basculer la littérature française du XXe vers le XXIe siècle, dans une ère de l'écriture de soi qui a pour but de lever le voile sur l'indicible. Si l'écriture de *L'Inceste* était nerveuse, celle du *Voyage dans l'Est* est d'une simplicité (apparente) tranchante, presque factuelle, pour mieux exposer la réalité des viols et la façon insidieuse, perverse, dont le *gaslighting* opère. D'un texte à l'autre, l'écrivaine n'aura cessé de révéler ce qui se passe en privé, derrière des portes closes, l'emprise, la violence. Écrire, avec elle et pour elle, est un geste politique, et c'est pour cela qu'elle aura autant "dérangé", notamment au début des années 2000, surtout les critiques masculins et la presse conservatrice, ce qui n'est pas un hasard. Christine Angot s'attaque au système qui permet aux dominants de dominer.
Ces vingt-cinq dernières années, elle a inauguré, avec sa voix forte, directe et le rythme de ses phrases, tout un courant dit "autofictionnel", notamment porté par des femmes. Elle est celle qui ouvre la voie à une représentation de l'intime sans le *make-up* de la fiction. *Le Voyage dans l'Est* creuse encore son geste, l'entraîne plus loin, en interrogeant la non-réaction des proches, la façon dont la sociabilité broie la vérité, et va jusqu'à établir un parallèle avec la Collaboration. Pour ce très grand texte, elle a reçu le prix Les Inrockuptibles et le prix Médicis. **N. K.**

18

Lemonade de Beyoncé (2016)

MUSIQUES

Si l'on dessinait une courbe des bouleversements de l'industrie du disque ces dix dernières années, chaque date-clé correspondrait peu ou prou à la sortie d'un album de Beyoncé. Déjà, en 2013, l'ex-Destiny's Child sortait sans crier gare et sans promo un disque à son nom, augmenté d'un moyen métrage, dont les ventes avaient explosé les compteurs iTunes. Trois ans plus tard, à l'heure du tout-streaming (et d'un partenariat exclusif avec Tidal, la plateforme de son Jay-Z de mari et de HBO), elle remettra le couvert avec *Lemonade,* lui aussi clippé de bout en bout. L'album est éminemment politique (*Formation* est un brûlot post-Katrina), émancipateur et ancré dans la pensée afroféministe. À y regarder de plus près, *Lemonade* (2016), *Renaissance* (2022) et *Cowboy Carter* (2024) forment une trilogie sur l'histoire populaire américaine digne d'un bouquin d'Howard Zinn. **F. M.**

19

Love Is the Message, the Message Is Death d'Arthur Jaffa (2016)

ARTS

Durant sept minutes, la vidéo de l'artiste américain Arthur Jaffa entremêle des images de la culture noire américaine : Michael Jordan, Angela Davis, Martin Luther King, Barack Obama, Miles Davis, Malcolm X, James Brown, Drake, Beyoncé, Walter Scott, tué par balle par un policier blanc en 2015… Réalisé en 2016, après une longue série de violences policières envers la communauté noire, le film traduit, dans la nudité de son dispositif de compilation, la brutalité de la société américaine elle-même. Par son choix d'images et sa manière de les mixer, Arthur Jaffa célèbre une culture de la révolte, un souffle d'entraide, en écho au chant des esclaves dont parlait le père spirituel du Black Protest Movement, Frederick Douglass, au XIXe siècle. Projetée aux Rencontres d'Arles en 2017 ou à la Bourse de Commerce, à Paris, en 2025, cette pièce filmique procède d'un art échevelé du montage, dans une démarche à la fois conceptuelle et hyper-pop. Jaffa révèle les visages d'une société américaine qui se noie dans la violence autant qu'elle se console dans la musique. **J.-M. D.**

20

Triptyque Steven Spielberg : *A.I. – Intelligence artificielle* (2001), *Minority Report* (2002), *La Guerre des mondes* (2005)

CINÉMAS

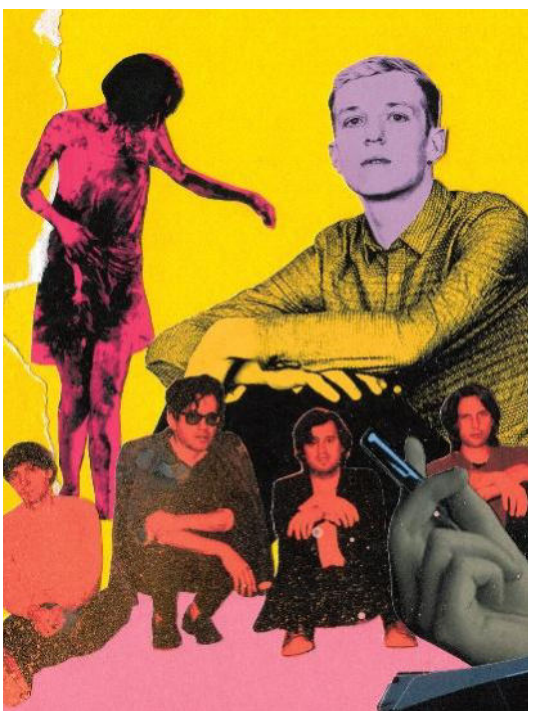
Jusque-là, on admirait souvent sa virtuosité, on déplorait parfois ses accès de mièvrerie. Mais Spielberg nous a terrassé·es au début des années 2000. L'abandon *(A.I.),* le deuil *(Minority Report),* l'explosion d'une famille traitée comme une apocalypse *(La Guerre des mondes)* nourrissaient déjà amplement son œuvre. Mais ces figures acquièrent, dans ces trois films (auxquels on pourrait tout aussi bien adjoindre le merveilleux *Arrête-moi si tu peux*, 2002), une puissance d'impact, une profondeur d'affect, une capacité à dénuder ses propres douleurs sidérantes et inédites. Il était déjà le roi de Hollywood. Il devient aussi son plus grand artiste. **J.-M. L.**

Congratulations de MGMT (2010)

MUSIQUES

Duo spectaculaire révélé avec quelques tubes initiaux *(Time to Pretend, Electric Feel, Kids),* MGMT dévoile sur ce deuxième album toutes ses ambitions pharaoniques, qui pourraient se résumer dans les douze minutes vertigineuses de *Siberian Breaks,* une incroyable montagne russe. Chef-d'œuvre psychédélique aux secousses telluriques multiples (allô, Tame Impala ?), *Congratulations* convoque toutes les influences obsessionnelles du chanteur-guitariste Andrew VanWyngarden et du claviériste Ben Goldwasser dans un mille-feuilles qui doit autant à TV Personalities *(Song for Dan Treacy)* qu'au cerveau des *Stratégies obliques (Brian Eno)*. **F.V.**

21



Again de Oneohtrix Point Never (2023)

MUSIQUES

Dans un espace-temps circonscrit par la maladie de la nostalgie, *Black Metal* de Dean Blunt et *Again* de Oneohtrix Point Never (Daniel Lopatin) se regardent en chiens de faïence. Dans le premier cas, Blunt plonge, caverneux, dans la mémoire des guitares *jangly* de l'indie british eighties ; dans le deuxième, l'éminent Lopatin, pionnier de la vaporwave (courant expérimental en prise avec les échos lointains et triturations de la pop des années 1980), revisite sa propre discographie, déjà hantée, en édifiant une œuvre quasi métaphysique du calibre d'un *2001* de Kubrick. *Again* prend ainsi la forme d'un requiem pour le monde d'avant, qui semble moins exalter le spleen de son auteur envers la radio que celui de la radio elle-même, pleine de la mémoire de la musique enregistrée ces cinquante dernières années. **F.M.**

22

La Possibilité d'une île de Michel Houellebecq (2005)

LIVRES

C'est le plus beau roman de Michel Houellebecq. Sept ans après le succès fulgurant des *Particules élémentaires,* qui aura fait entrer la littérature française dans une nouvelle ère, l'écrivain assumait son romantisme et son goût pour la S.F. pour interroger clonage et fin du monde – quand l'amour redevient possible, contre toute attente, entre deux clones dans un monde livré à la barbarie. L'amour ou la possibilité d'une île dans un monde malheureux qui s'autodétruit. Plus tard, l'écrivain se fera plus politique, jusqu'à la déflagration *Soumission* et son penchant pour l'extrême droite dans *Anéantir*. **N.K.**

23

L'Inconnu du lac d'Alain Guiraudie (2013)

CINÉMAS

Longtemps, le cinéma d'Alain Guiraudie séduisait par sa fantaisie ébouriffée, la liberté folâtre de ses récits, son caractère biscornu et non domestiqué. *L'Inconnu du lac,* au contraire, saisit par sa perfection dramatique, l'épure brillamment concertée de sa mise en scène. À travers ce récit de serial killer opérant dans un lieu de *cruising* gay, le cinéaste orchestre une nouvelle variation sur ses thèmes de prédilection (férocité du désir, rondes de vie et de mort mêlées…) dans un huis clos à ciel ouvert, d'une puissance d'évocation sidérante. Chef-d'œuvre. **J.-M.L.**

24

Born to Die de Lana Del Rey (2012)

MUSIQUES

Après un EP et un album passés inaperçus entre 2008 et 2010, la chanteuse new-yorkaise installée en Californie se révèle à la face du monde avec un double single, *Video Games/Blue Jeans,* deux ballades pop interprétées par une voix renversante qui semble venue d'ailleurs. La suite appartient déjà aux livres d'histoire de la pop music avec l'album *Born to Die,* où elle pose magistralement sur la pochette et qui propulse Lana Del Rey en nouvelle star glamour planétaire trustant les charts. À tel point que *Born to Die* s'écoulera à plus de 10 millions d'exemplaires à la fin de la décennie. **F.V.**

25

26 *To Pimp a Butterfly* de Kendrick Lamar (2015)

MUSIQUES

Un jour, Thundercat, bassiste californien émérite et proche du label Brainfeeder de Flying Lotus, nous a confié qu'assister à la création de *To Pimp a Butterfly* lui avait donné l'impression d'être le témoin privilégié de la confection d'une âme par Dieu. Trois ans après le carton de *Good Kid, M.A.A.D City* (2012), Kendrick Lamar, protégé de Dr. Dre et digne héritier du hip-hop West Coast, revient aux affaires avec cet album en forme de revisite jamais entendue auparavant de l'héritage musical noir américain (G-funk, funk, free jazz, soul du futur). Mais le propos ne s'arrête pas à la manière dont Lamar dynamite les codes du rap : *To Pimp a Butterfly* est un monument de questionnements politiques et de revendications, de la mort de Trayvon Martin *(The Blacker the Berry)* à l'émergence du mouvement Black Lives Matter *(Alright)*. C'est néanmoins pour son album suivant, *DAMN* (2017), que Kendrick recevra un prix Pulitzer. **F. M.**

27 *Wolfgang Amadeus Phoenix* de Phoenix (2009)

MUSIQUES

Jamais trois sans quatre pour le quatuor versaillais, qui, après une décennie sans faute mais seulement un succès d'estime, dépasse les frontières hexagonales avec ce quatrième album gavé de tubes pop modernes (*1901, Lisztomania, Lasso, Girlfriend),* d'un diptyque ensoleillé *(Love like a Sunset)* et d'une conclusion définitive *(Armistice)*. Avec le génial et regretté Philippe Zdar à la production, Phoenix remporte un Grammy et devient le meilleur-groupe-français-du-monde. **F. V.**

28 *Under the Skin* de Jonathan Glazer (2013)

CINÉMAS

Quatre longs métrages en vingt-cinq ans, on ne dira pas que l'inspiration de Jonathan Glazer soit profuse. Mais elle a su accoucher d'œuvres-phares parmi les plus étranges *(Birth)* ou marquantes *(La Zone d'intérêt)* de ce quart de siècle. De cette filmo aussi impactante que ramassée, *Under the Skin* est sans doute le plus beau joyau. Une fascinante alien (Scarlett Johansson dans le rôle de sa vie) y fait l'apprentissage de la vulnérabilité humaine. Un conte philosophique d'une force plastique envoûtante. **J.-M. L.**

Nos concerts à Paris UNIT Production & Booking www.unit-production.com



Chet Faker
22.10.25 → Bataclan



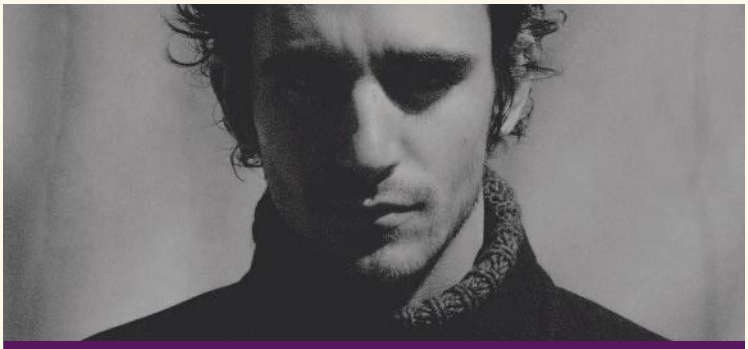
KOMPROMAT
05.11.25 → Zénith Paris



Thylacine
19.03.26 → Zénith Paris



Sam Sauvage
31.03.26 → La Cigale



Tamino
25.10.25 → Adidas Arena



Patrick Watson
04.11.25 → Zénith Paris - La Villette

29 *Nightlife* de Cyprien Gaillard (2015)

ARTS

Au son de la sublime chanson d'Alton Ellis *Black Man's World,* et de son refrain *"I was born a loser",* la vidéo en 3D de Cyprien Gaillard, *Nightlife,* révélée lors de la 13e Biennale de Lyon de 2015, plonge les spectateur·rices dans une transe, sensuelle et poétique, où les arbres s'agitent et semblent danser eux-mêmes, où des feux d'artifice illuminent des paysages de ruines, le grand sujet de l'artiste. Tourné entièrement de nuit, le film est hanté par des images de sculptures (*Le Penseur* de Rodin), de plantes exotiques à Los Angeles et de fantômes historiques, dont la nuit abrite les secrets. **J.-M. D.**

30 *When We All Fall Asleep, Where Do We Go?* de Billie Eilish (2012)

MUSIQUES

Apparue avec quelques singles (dont *When the Party's Over* et *Bury a Friend*), Billie Eilish n'a pas encore 18 ans quand elle publie son premier album, *When We All Fall Asleep, Where Do We Go?,* composé et produit avec son frère Finneas. Aussitôt, la jeune Américaine aux cheveux bleus (ou verts) signe la bande-son d'une jeunesse désemparée dans un monde anxiogène. Le hit *Bad Guy* finit d'emporter le succès colossal du disque, couronné de cinq Grammy – battant tous les records dans sa carrière naissante, Billie Eilish en devient même la plus jeune lauréate. L'anti-star de la génération Z. **F.V.**

31 *Twin Peaks: The Return* de David Lynch (2017)

SÉRIES

L'œuvre d'une vie, peut-être. La dernière œuvre de David Lynch, en tout cas, puisque le cinéaste de *Mulholland Drive* (2001), mort en janvier 2025, n'a plus tourné après ces dix-huit épisodes sépulcraux. Au programme, une réactivation vingt-six ans plus tard du mythe *Twin Peaks* – dont les deux premières saisons ont changé l'histoire des séries en 1990 et 1991 –, mais aussi une réflexion profonde sur la violence qui ronge l'Amérique, ainsi qu'une ode à ses acteurs et actrices aimé·es (Kyle MacLachlan, Laura Dern, etc.) et désormais vieilli·es. Une inégalable exploration des ravages et beautés du temps qui passe, sujet sériel par excellence dont David Lynch a compris l'immense portée. **O. J.**

32 *Où atterrir? – Comment s'orienter en politique?* de Bruno Latour (2017)

ESSAIS

Le philosophe et sociologue des sciences Bruno Latour, disparu en 2022, publie en 2017 cette réflexion visant à redéfinir les enjeux politiques pour conjurer l'indifférence aux dérèglements climatiques. Proposant un changement de mythologie politique, déjà abordé dans ses livres *Face à Gaïa* ou *Politiques de la nature,* le penseur éclaire notre nouveau régime climatique et marque de son empreinte terrestre le champ de la pensée environnementale et de la justice climatique. Comme le soulignait le philosophe Patrice Maniglier, *"on ne naît pas latourien, on le devient et on ne cesse de le redevenir".* **J.-M. D.**

33 *In Search of...* de N.E.R.D (2001)

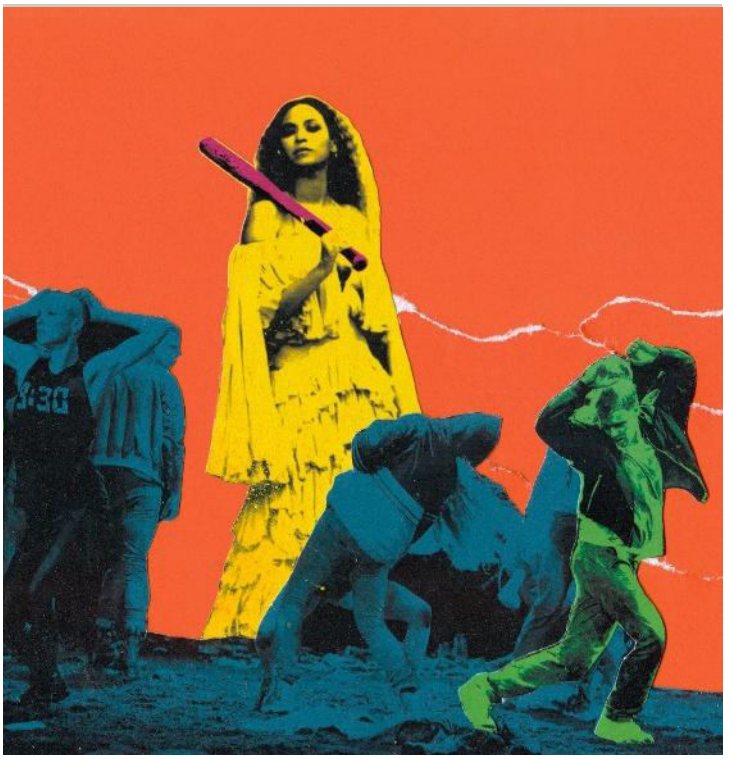
MUSIQUES

Le monde se divise en deux catégories : celles et ceux qui ont pris une claque avec *In Search of…* et celles et ceux qui, en plus de s'être fait allonger dès les premiers accords de *Lapdance,* l'abrasif morceau d'ouverture du disque, ont d'emblée compris qu'ils et elles venaient de mettre un pied dans le futur. S'ouvrait alors une décennie sur laquelle les Neptunes, duo de producteurs formé par Pharrell Williams et Chad Hugo, allaient faire main basse sur la pop à grand renfort de synthés reconnaissables entre mille et de gimmicks. Rap, rock, R&B fusion, révolution électronique au même titre que Kraftwerk, ce premier album de la bande à Pharrell fut le laboratoire de tout ce qui infusera la pop mainstream par la suite. Il n'y aurait désormais plus de frontière entre les genres musicaux. **F. M.**

34 *808s & Heartbreak* de Kanye West (2008)

MUSIQUES

"Je n'avais pas de plan précis, juste envie de faire passer ce que je ressentais à ce moment-là : de la tristesse, du désespoir", confiait Kanye West aux *Inrocks* après la sortie de *808s & Heartbreak*, un album froid, brumeux et minimaliste, noyé dans le spleen de l'Auto-Tune comme un glaçon dans un whisky au bar de l'hôtel des cœurs brisés, et improbable après le succès de sa trilogie estudiantine, qui l'avait déjà vu perturber les codes street du rap US. Sans faire gaffe, le kid de Chicago allait de nouveau redéfinir la trajectoire de l'industrie rap avec ce savant pot-pourri de mélodies à la Phil Collins, trempées dans la *lean* de la trap – le retour de la boîte à rythmes dans les prods – entamée au début du siècle du côté d'Atlanta. Une révolution. **F. M.**



LCD Soundsystem de LCD Soundsystem (2005)

35

MUSIQUES

Auteur du tube *Losing My Edge* et rénovateur du son new-yorkais avec le label DFA (avec son groupe LCD Soundsystem, The Rapture, The Juan MacLean…), James Murphy signe enfin son premier album au mitan des années 2000. De *Tribulations* au fameux *Daft Punk Is Playing at My House*, le chanteur et producteur hirsute démontre avec ce disque qu'il n'est pas un *one-hit wonder*, mais bien l'une des personnalités les plus influentes de son époque. Vingt ans après, l'axiome est toujours vrai. **F.V.**

Crowd de Gisèle Vienne (2017)

36

SCÈNES

Créé en 2017, le spectacle fou de Gisèle Vienne réunit une foule de danseur·ses frénétiques plongé·es dans une rave party, organisée sur un terrain vague parmi des éclats de bouteilles vides. Perdus au milieu d'objets égarés, des corps vivants se rassemblent dans une foule compacte mise en mouvement par les sons magistraux de Peter Rehberg, pionnier de la musique electro disparu en 2021. Personne ne se parle, mais tout le monde se regarde ; chacun·e partage ses affects par l'expression du corps.
La musique forme la trame narrative de ce spectacle hypnotique qui n'a jamais cessé de circuler depuis sa création, comme un classique absolu du répertoire de la metteuse en scène. Le public fait face à une chorégraphie paradoxale dans son intensité : les gestes sont aussi accidentés et frénétiques que contrôlés et posés. Gisèle Vienne a en effet invité ses danseur·ses à freiner le rythme, à ralentir le tempo du corps en action, à éteindre le feu de leurs envolées, tout en conservant leur énergie pure. Le tour de force de *Crowd* tient à cette association impossible du speed et de la descente. Une histoire se dessine ici en pointillé, en mode stroboscopique, écrite par l'écrivain Dennis Cooper, lequel a rencontré les interprètes en amont pour imaginer ce qui pouvait se jouer entre elles et eux sur le plateau. Gisèle Vienne elle-même a fréquenté les clubs et les raves de la scène berlinoise dans les années 1990 : *Crowd* en est une trace autant qu'un souvenir. **J.-M. D.**

Amapiano Selections de Teno Afrika (2020)

38

MUSIQUES

Prolongement de la house sud-africaine, l'amapiano est un genre musical né au début des années 2010, qui s'est surtout fait connaître au tournant de la décennie suivante en Europe grâce au travail phonographique du précieux label Awesome Tapes from Africa, ayant notamment édité ce disque de Teno Afrika, *Amapiano Selections*. Né dans les townships de Johannesburg et de Pretoria, l'amapiano, qui signifie "beaucoup de piano" en zoulou, se caractérise par des synthés planants, des basses mouvantes, quelques accords de jazz et des rythmiques typiques de l'afrobeat. Amapiano à gogo. **F.V.**

Triste Tigre de Neige Sinno (2023)

37

LIVRES

Ça a été un véritable choc de lecture. Entre l'essai et le récit autobiographique, Neige Sinno dit les viols qu'elle a subis durant son enfance, commis par son beau-père, en analysant toutes les facettes de l'horreur, interrogeant sans cesse le mal, ce qui se passe dans la tête du bourreau et de sa victime, et les séquelles laissées longtemps après dans la vie de celle qui fut violentée. Un très grand texte. **N. K.**

39 *Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait* de Wolfgang Tillmans (2025)

ARTS

Premier photographe à recevoir en 2000 le prestigieux Turner Prize, exposé dans les plus grands musées (Tate Modern, Palais de Tokyo, Fondation Beyeler, MoMA, Hamburger Bahnhof, Centre Pompidou pour *Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait…*), Wolfgang Tillmans capte l'esprit d'une époque et les élans d'une jeunesse alternative. Ses images, sous forme de portraits, paysages ou pures abstractions, traduisent un sentiment de proximité affective avec les choses et les êtres. Des instantanés du présent vibrent dans son travail, comme l'album fragmenté de nos existences réelles et rêvées. **J.-M. D.**

40 *Async* de Ryūichi Sakamoto (2017)

MUSIQUES

Le mitan des années 2010 aura été crépusculaire et prométhéen. Il y a d'abord eu David Bowie, mort deux jours après la sortie de *Blackstar* (2016), ultime album dans lequel il semblait prévoir cette funeste issue, puis Leonard Cohen, qui livrait *You Want It Darker* la même année, un modèle dans le genre testamentaire, et passait l'arme à gauche moins d'un mois après sa sortie. Affecté par un cancer de la gorge, Ryūichi Sakamoto, pape de la synthpop au temps du Yellow Magic Orchestra, ne pouvait ignorer sa propre mortalité – il mourra en 2023, après une rechute. Avec *Async*, Sakamoto prenait acte de l'imminence de sa propre fin, et de la fin de toute chose – il fut profondément affecté par Fukushima –, en livrant un disque bouleversant et contemplatif, plein de field recording et de voix spectrales. Un document sur l'éphémère persistant. **F. M.**

41 *10 000 Hz Legend* de Air (2001)

MUSIQUES

Après le triomphe de *Moon Safari* (1998) et la bande originale acclamée de *The Virgin Suicides* (2000), Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin prennent un virage à 180° avec un chef-d'œuvre visionnaire d'une audace folle et d'une richesse sonore inouïe, *10 000 Hz Legend,* parfois rebaptisé à raison *Dark Side of the Moon Safari*. En accueillant quelques invité·es de luxe (Beck, Jason Falkner, Buffalo Daughter), le duo versaillais explore de nouveaux horizons musicaux, bâtissant des sommets architecturaux, au diapason de l'ouverture, où ils s'autoproclament *Electronic Performers,* et de la vision panoramique de la pochette. **F.V.**

42 *La Vie sexuelle de Catherine M.* de Catherine Millet (2001)

LIVRES

La rédactrice en chef d'*art press* a révolutionné la représentation de la sexualité féminine en racontant la sienne sans les fards de la psychologie, des sentiments, de la jalousie ni de la culpabilité – ces clichés qui enferment souvent les femmes dans la sentimentalité, la mièvrerie. De façon objective, factuelle, neutre, presque mathématique. Texte hyper-moderne, hybride entre littérature et installation, *La Vie sexuelle de Catherine M.* est devenu un immense succès dans le monde entier. **N. K.**

43 *Testo Junkie* de Paul B. Preciado (2008)

LIVRES

Quand, en 2008, paraît *Testo Junkie,* Paul B. Preciado se prénomme encore Beatriz. Cette belle ambiguïté se noue et se dénoue encore plus lors de sa relation avec Virginie Despentes. Preciado écrit *Testo Junkie* quand l'autrice de *Baise-moi* finalise son *King Kong Théorie*. Voilà donc Paul et Virginie féministes *"porno punk"*. Dans *Testo Junkie,* Preciado narre, d'un côté, sa vie de *"gouine trans"*, comme il se définissait alors. De l'autre, il développe, en disciple de Derrida et de Foucault, son idée de *"sociétépharmacopornographique"*, constatant que les normes actuelles de la sexualité, loin d'être naturelles, sont produites et contrôlées par l'univers du porno comme par la propagation de substances chimiques (Prozac, Viagra, etc.).

Sans identité sexuelle fixe, celui qui deviendra Paul tout en gardant le "B." de Beatriz dans son nom, est perpétuellement dans l'invention de soi. Dans *Testo Junkie,* il invite, avec humour, les femmes à devenir *"macho d'élite ou roi de la sodomie"*. Et donne quelques conseils aux hétérosexuelles sur la façon de traiter leurs partenaires. *"Le rendre économiquement dépendant et le traiter sexuellement comme une pute ou comme une reine, mais toujours de manière aléatoire, uniquement en fonction de tes propres désirs."* C'est assez dire que Preciado devient avec *Testo Junkie* une des têtes pensantes de la fluidité entre les genres, une référence et un encouragement plus que jamais d'actualité pour tous les combats LGBTQ+, et pas seulement aux États-Unis trumpisés. **Gérard Lefort**



44 *Let It Die* de Feist (2004)

MUSIQUES

Chanteuse canadienne qui a fait ses premières armes dans un groupe punk avant de rejoindre la formation bruitiste Broken Social Scene, Leslie Feist se lance en solo en 1999, avant de se faire remarquer avec *Let It Die*, un deuxième album réalisé par son compatriote Chilly Gonzales et l'ingénieur du son Renaud Letang (la paire de producteurs la plus en vogue de l'époque). Porté par le single imparable *Mushaboom*, des ballades troublantes *(Gatekeeper, Let It Die, One Evening)* et des reprises variées (Bee Gees, Ron Sexsmith, Françoise Hardy…), ce disque révèle la plus belle voix féminine des années 2000. L'influence colossale de Feist depuis vingt ans s'entend jusque sur le deuxième album de Billie Eilish, *Happier than Ever*. **F.V.**

45 *Matrix Reloaded* de Lana et Lilly Wachowski (2003)

CINÉMAS

Peut-être que le XXIe siècle commence en 1999, dans les infernaux *bullet time* sur fond vert échafaudés par les sœurs Wachowski pour dire le grand désancrement du réel à venir. De cette forme parfaite qu'est *Matrix*, à la fois modèle de film d'action haletant et spectacle pyrotechnique jamais vu, *Matrix Reloaded* est la reformulation folle et baroque. Une surenchère d'effets gigognes, de récits à tiroirs et de VFX (effets visuels) qui mènent l'image aux portes de la dé-figuration. **J.-M. L.**

46 *Catharsis* de Luz (2015)

BD

Conçu dans l'urgence, publié seulement quatre mois après les attentats de janvier 2015, *Catharsis* répond à une nécessité thérapeutique. Les traits d'encre reflètent la sidération d'un auteur qui réapprend à dessiner. Lâchés sur les pages comme des appels au secours, ces chapitres hallucinés et bouleversants forment une suite d'une cohérence impressionnante.
En convoquant Éros et Thanatos, les mort·es et les vivant·es, Luz signe une œuvre très intime sur le deuil et la reconstruction qui a acquis avec le temps une universalité inattendue. Si bien que l'on continue régulièrement d'ouvrir cette bande dessinée exutoire avec un peu de prudence – vu sa puissance d'évocation –, mais toujours beaucoup d'admiration. C'est aussi dans ce chef-d'œuvre glacé que (re)naît le Luz de *Deux Filles nues*. **Vincent Brunner**

47 *Oil of Every Pearl's Un-Insides* de Sophie (2018

MUSIQUES

En 2018, Sophie sortait l'album qui allait chambarder les codes de la pop : *Oil of Every Pearl's Un-Insides*. Voix passées à la moulinette d'une flopée d'effets (Auto-Tune, glitch), couches de synthés sous stéroïdes, distorsions, textures industrielles…
La productrice écossaise, décédée prématurément en 2021, a ainsi préfiguré la vague hyperpop, aujourd'hui plus ravageuse que jamais. Charli XCX, Shygirl, Eloi… Autant d'artistes ayant suivi sa démarche révolutionnaire et honoré son héritage. **Louise Lucas**

48 *Ten* d'Abbas Kiarostami (2002)

CINÉMAS

Une femme taxi transporte, dans les rues de Téhéran, d'autres femmes qui s'épanchent sur leur vie. Un seul personnage masculin s'immisce dans ces dix courses, le fils d'une dizaine d'années de la conductrice, qui ne supporte pas que sa mère travaille et ait quitté son père. Même réduit à une forme presque embryonnaire (l'enfant), l'homme ici est déjà un impitoyable geôlier. Ce coup de sonde inouï dans l'imaginaire oppressif et le désir d'émancipation mêlés d'un pays est d'autant plus éloquent que les dix dialogues sont filmés à seulement deux caméras (une pour la chauffeuse, une pour le ou la passager·ère), la mise en scène se bornant ici à une activité de régie télé. Kiarostami s'empare du format audiovisuel dominant de l'époque (la téléréalité) pour livrer la quintessence de son cinéma dans une forme au minimalisme conceptuel foudroyant. **J.-M. L.**

49 *Miss E… So Addictive* de Missy Elliott (2001)

MUSIQUES

On parlait du choc du premier album de N.E.R.D au début du siècle, il ne faudrait pas oublier ce *Miss E… So Addictive,* de la rappeuse Missy Elliott, dont les trouvailles sonores et les fulgurances nous laissent encore sur les fesses. Samples exotiques (ce *Get Ur Freak On* qui emprunte son motif à la musique populaire indienne), flow élastique, prods ludiques, imagerie totalement freak et psychédélique (Missy, décapitée, qui danse avec sa tête à bout de bras dans le clip de *One Minute Man,* en duo avec Ludacris) : ce troisième album de l'Américaine éclate le genre et offre de nouvelles perspectives plus pop au rap US. Mention supplémentaire pour le travail de Timbaland à la production, qui lui aussi laissera son empreinte sur la décennie 2000. **F. M.**

50 *Blackstar* de David Bowie (2016)

MUSIQUES

Le 8 janvier 2016, soit deux jours avant sa mort, David Bowie sortait le vingt-cinquième et ultime album de sa discographie incomparable. En s'entourant de musiciens de jazz new-yorkais, le chanteur britannique prenait encore une fois tout le monde de court pour se réinventer. Toujours avec l'aide de son producteur historique Tony Visconti, le Thin White Duke laissait libre cours à son imagination aux confins du jazz, de l'electro et de l'ambient, fusionnant l'ensemble dans un fascinant maelström, où sa voix se métamorphosait sur chaque titre. En prélude à la sortie du disque, David Bowie diffusait le clip du single *Lazarus,* où il chantait, les yeux bandés sur son lit (de mort), *"Look up here, I'm in heaven",* avant de finir tremblant dans une armoire, tel un cercueil. Du beau bizarre comme un dernier geste artistique. Ou comment mettre en scène sa propre mort aux yeux du monde ébahi. *"David a toujours fait ce qu'il voulait. Et il voulait le faire à sa manière, le mieux possible. Sa mort ne fut pas différente de sa vie – une œuvre d'art. Il nous a offert* Blackstar *comme un cadeau d'adieu",* écrivait Tony Visconti, au lendemain de sa disparition. *Blackstar* ou la plus belle épitaphe de l'histoire du rock. **F.V.**

51 *Les Revenants* de Laura Kasischke (2011)

LIVRES

Une étudiante morte vient hanter le campus de son université. Dans ce roman déstabilisant, qui emprunte au thriller et au conte gothique, la géniale Laura Kasischke met en scène un univers en apparence parfait qu'elle perturbe par une série d'événements angoissants. Une réappropriation de la littérature de genre qui lui permet de déconstruire l'hypocrisie d'une société américaine patriarcale et violente. **Sylvie Tanette**

52 *Igor* de Tyler, the Creator (2019)

MUSIQUES

"Ne vous attendez pas à un album de rap, ne vous attendez pas à un album quelconque", avait-il prévenu. En bon stakhanoviste de son époque, l'ancien leader d'Odd Future publie son cinquième album en moins de dix ans, *Igor,* renversante bande-son de sa vie amoureuse brisée. Affranchi de son mentor Pharrell et du sulfureux Kanye West, bien que l'un et l'autre lui donnent ici la réplique, Tyler, the Creator bouscule à l'envi les canons du rap viril, lui offrant un contre-modèle postmoderne, à la fois sensible, mélodique et raffiné. L'outsider le plus fascinant du rap américain est devenu une star planétaire. **F.V.**

53 *Trouble Every Day* de Claire Denis (2001)

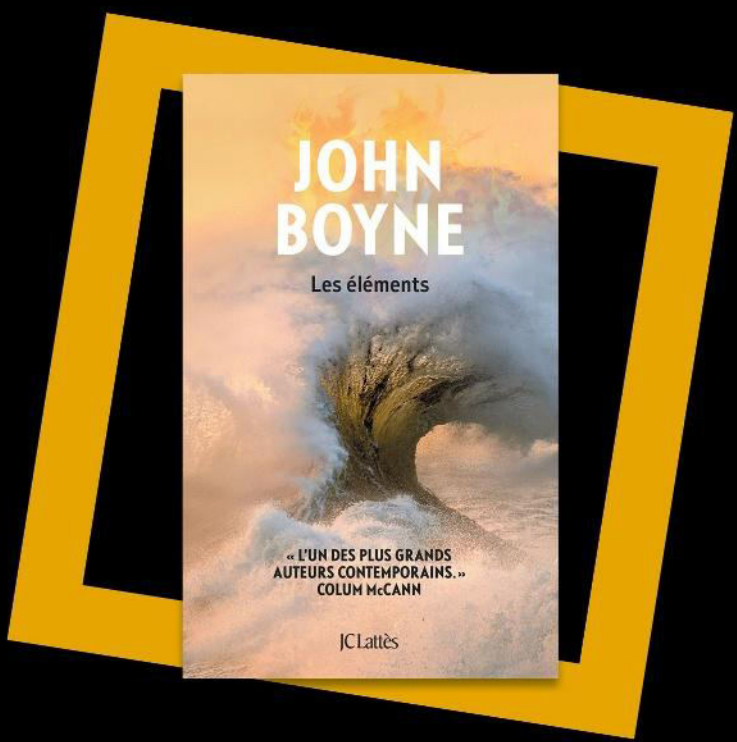
CINÉMAS

Le plus grand film de vampires de ce début de millénaire est français. Claire Denis filme le désir comme une maladie incurable, une fièvre qui ronge les corps et les âmes. *Trouble Every Day* n'est pas un film d'horreur, c'est une dérive organique, moite, silencieuse, où le sang coule comme une larme. Vincent Gallo erre, mutique, perdu dans un Paris sans repères, tandis que Béatrice Dalle dévore l'amour au sens propre. Denis n'explique rien, elle montre, laisse le malaise s'installer. C'est beau, c'est lent, c'est trouble. Beau parce que la métaphore est littérale, aurait dit Roland Barthes. **J.-B. M.**

PRIX DU ROMAN FNAC 2025

LAURÉAT

Élu par un jury de 400 lecteurs et 400 libraires



Traduction : Sophie Aslanides

Une fresque psychologique et sociale envoûtante, construite en quatre récits imbriqués comme les éléments de l'univers.

Sébastien, libraire à la Fnac Bercy

Babelio Le Point LE FIGARO Les Inrockuptibles ActuaLitté LiRE magazine radio nova pass Culture kobo by fnac

fnac



54 *Desire, I Want to Turn Into You* de Caroline Polachek (2023)

MUSIQUES

Tête chercheuse depuis le milieu des années 2010 (l'album avant-gardiste *Arcadia* sous l'alias Ramona Lisa, quand elle chantait encore dans Chairlift), la New-Yorkaise a signé, il y a deux ans, le grand album pop moderne qui lui a valu les louanges et autres appels du pied de Charli XCX, Blood Orange, Weyes Blood ou encore These New Puritans. Entre tubes évidents (l'aventureux single *Bunny Is a Rider*, la révolution solaire de *Sunset*, toujours active de nos jours), ballades syncrétiques et morceaux hybrides, Caroline Polachek déjoue tous les styles et chante la pop du futur. Polachek et mat. **F.V.**

55 *Mad Max: Fury Road* de George Miller (2015)

CINÉMAS

George Miller recycle toute la bimbeloterie tellement années 1980 de sa première trilogie (*dress code* de carnaval postpunk, attirail BDSM avec muselière de chien et harnais de cuir, etc.) pour la projeter dans une vision totalement XXIe siècle. Des actions-suicides de jeunes djihadistes, un convoi militaire aux allures de Daech, une concentration accélérée des ressources et des richesses dans les mains d'un tyran unique, le sidérant *empowerment* d'une icône féminine : le film rassemble, dans un carrousel furibond, toutes les angoisses et les luttes de notre temps. **J.-M. L.**

56

Anatomie d'une chute de Justine Triet (2023)

CINÉMAS

Anatomie d'une chute est un faux thriller (Sandra a-t-elle poussé son mari ou est-il tombé tout seul par la fenêtre du chalet familial ?) et un vrai film abstrait sur le langage (c'est leur fils, malvoyant, qui doit décider de la culpabilité, ou non, de sa mère – sa parole devenant alors performative). Justine Triet dissèque les mots, les silences, les malentendus comme d'autres dissèquent les corps. Un film qui ne tranche pas sur la vérité, mais qui la creuse. Une œuvre entêtante qui ne cesse de vous triturer le cerveau, avec des coups de force scénaristiques (une dispute conjugale comme par hasard enregistrée dans sa totalité) qui ne passeraient pas sans le grand talent de cinéaste de Justine Triet. **J.-B. M.**

57

Un pedigree de Patrick Modiano (2005)

LIVRES

Dans ce texte fulgurant, écrit avec la rapidité et le ton factuel des procès verbaux, l'immense écrivain du Paris de l'après-guerre confiait enfin son enfance et son adolescence troublées, celles d'un enfant né en 1945. Adultes chaotiques et limite criminels, identités fictives, abandon…, le romancier mystérieux livrait en quelques pages les origines de ses obsessions et de son style. La matrice des grands romans modianesques – puisque son nom est devenu un adjectif – parus ces vingt-cinq dernières années, le matériau de toute une œuvre de "mémoire", d'*Accident nocturne* à *L'Horizon* en passant par *Dans le café de la jeunesse perdue*. Une œuvre qui allait être couronnée du prix Nobel de littérature en 2014. **N. K.**

58

Fleabag de Phoebe Waller-Bridge (2016-2019)

SÉRIES

À l'origine, un seule-en-scène présenté au Edinburgh Festival Fringe en 2013. Au bout du chemin, l'une des très grandes séries féminines du XXIe siècle, quand une trentenaire en proie à des difficultés sentimentales, sexuelles et finalement existentielles raconte ses doutes en franchissant toutes les lignes rouges. Culpabilité, deuil, dépression, humour… Phoebe Waller-Bridge ne détourne pas le regard et fait preuve d'une forme de génie, grâce à une empathie profonde sevrée de tout sentimentalisme. La saison 2 est considérée comme meilleure que la première, ce qui est rarissime. Bref, un chef-d'œuvre terrassant. **O. J.**

59

Deep Cuts de The Knife (2003)

MUSIQUES

Le duo suédois The Knife, formé par les énigmatiques frangin·es Olof et Karin "Fever Ray" Dreijer, a très tôt joué les Daft Punk, adoptant le port du masque et refusant le cirque basé sur le culte des personnalités pop. Après un premier album publié en 2001 qui jouait la carte des voix pitchées et des effets de glitch, préfigurant les excès accélérationnistes de l'hyperpop, The Knife s'est lancé dans la confection de *Deep Cuts,* manifeste electropop aux contours mélodiques, porté par un discours de déconstruction et le brouillage des frontières du genre, dans des lyrics à la fois acerbes, émancipatrices et hédonistes. Une source d'inspiration pour de nombreux groupes, de Gossip à toute la scène électronique française. **F. M.**

60

Fuck Abstraction! de Miriam Cahn au Palais de Tokyo (2023)

ARTS

"Mais comment/à quel moment une image devient-elle insupportable ? Existe-t-il aujourd'hui des images insupportables – impossibilité de représenter des contenus aujourd'hui courants comme accoucher-mourir-violer-frapper-tuer-mort désir dans des paysages. Mieux supportables : dormir-coucher-aimer-femmes-hommes-enfants-animaux-paysages." L'artiste suisse Miriam Cahn, exposée au Palais de Tokyo, à Paris, en 2023, posait ces questions après que son tableau *Fuck Abstraction!* (2007-2022), représentant un viol par fellation (en référence au massacre de Boutcha en 2022 et aux viols commis en Ukraine), a été aspergé d'un jet de peinture par un ancien élu du Front national en colère contre un travail plastique qui, depuis les années 1980, explore la vulnérabilité du corps féminin et les désastres de la guerre. Un acte de vandalisme précédé par des accusations de pédopornographie jugées sans fondement par le tribunal administratif de Paris. Après la sculpture gonflable *Tree* de Paul McCarthy place Vendôme (2014) ou l'installation *Dirty Corner* d'Anish Kapoor à Versailles (2015), la dégradation des œuvres d'art par l'extrême droite dit combien l'art contemporain est devenu la cible de vandales réactionnaires. **J.-M. D.**

61 *Middlesex* de Jeffrey Eugenides (2003)

LIVRES

Quand Jeffrey Eugenides lit pour la première fois le journal d'Herculine Barbin, née fille puis réassignée garçon à la puberté par la justice, il est fasciné. Il décide de consacrer son deuxième roman à l'intersexuation, sujet très méconnu et très peu traité en littérature, et écrit *Middlesex,* superbe fresque romanesque de plus de 600 pages qui mêle l'histoire d'une famille gréco-américaine immigrée et le récit d'initiation de Calliope/Cal Stephanides. Bien avant que les sujets queer deviennent plus mainstream, l'auteur de *Virgin Suicides* signe une épopée ample et intime sur la fluidité de l'identité de genre. L'écrivain peu prolifique (il n'a signé depuis qu'un seul autre roman) remporte le prestigieux prix Pulitzer et *Middlesex* devient un improbable best-seller, vendu à plus de quatre millions d'exemplaires. **Pauline Le Gall**

62 *Robots après tout* de Philippe Katerine (2005)

MUSIQUES

Qui aurait parié, à l'époque du mini-tube *Comme Jeannie Longo* ou des chansons de *L'Éducation anglaise* (1999), interprétées par sa sœur Bruno ou sa copine de l'époque, sur la métamorphose artistique de Philippe Katerine au mitan des années 2000 ? En sous-pull rose et slip blanc, le Vendéen fait danser la France entière sur l'air de *Louxor j'adore* et de son célèbre refrain *"Je coupe le son, oh, et je remets le son"*. Inspiré par Daft Punk (*Robots après tout* en clin d'œil à leur album *Human after All*), entouré par Chilly Gonzales et Renaud Letang à la production, Philippe Katerine devient un artiste total (à l'ouest) : compositeur, chanteur, danseur, réalisateur, dessinateur et plasticien. **F.V.**

63 *Mad Men* de Matthew Weiner (2007-2015)

SÉRIES

Apparue deux ans après la fin de *Six Feet Under* et quelques semaines après le dernier épisode des *Soprano, Mad Men* a maintenu l'esprit aventureux des grandes séries des années 2000 grâce à l'écriture fouillée et énigmatique de son créateur Matthew Weiner, mais aussi grâce à un personnage, Don Draper (Jon Hamm), capable d'incarner avec élégance l'illusion tragique du rêve américain. Sur le racisme systémique, la misogynie et la société de consommation, cette fausse série historique était d'une pertinence totale, ce qui en fait aujourd'hui plus qu'un classique : le modèle de ce qu'une vision contemporaine du passé peut proposer. **O. J.**

64 *Freetown Sound* de Blood Orange (2016)

MUSIQUES

Dans une interview publiée récemment dans *Les Inrocks,* Devonté Hynes confiait que *Freetown Sound* était sans doute le disque qui témoignait le plus de son enracinement dans sa ville d'adoption, New York. Le Britannique, biberonné au foot, au skate et à l'indie pop, s'est réinventé outre-Atlantique sous le sobriquet de Blood Orange en plongeant d'abord dans l'univers nocturne très *80's* de Big Apple (*Coastal Grooves,* 2011), avant de s'imprégner du rythme de la ville en tissant des liens inoxydables avec les âmes blessées qui la peuplent. Plein des bruissements de la mégalopole américaine, *Freetown Sound* est une carte postale autant qu'une plateforme d'expression mise à disposition de tout ce que NYC compte de personnes queer, discriminées et, bientôt, violentées par la vague trumpiste qui ne tarderait plus à déferler. **F. M.**

65 *Holy Motors* de Leos Carax (2012)

CINÉMAS

Et si, de tout ce que l'humanité a aimé au XX^e^ siècle, il ne restait plus que des cendres ? Le cinéma, qui bientôt se fera sans caméra ni enregistrement ; les voitures, qui, dotées d'une voix off, se lamentent dans un garage *("les hommes n'aiment plus les machines matérielles")* ; les corps humains, happés dans leur simulation numérique… Film-poème fait d'éclats d'histoires, *Holy Motors* est la ballade d'un monde qui disparaît. Mais aussi le tracé incroyablement tonique de tout ce que peut encore le cinéma, une démonstration vigoureuse de l'inventivité de Carax et de sa maîtrise des formes d'images les plus contemporaines. **J.-M. L.**



66

You Are Free de Cat Power (2003)

MUSIQUES

Après une décennie 1990 où elle a brillamment émergé dans la scène folk alternative américaine, Chan Marshall témoigne de sa grande liberté artistique sur le bien nommé *You Are Free*, l'une des œuvres majeures de sa discographie au charme bucolique et faussement primesautier, comme pourrait le laisser penser la pochette champêtre du disque. Sur le ton de la confidence, l'autrice-compositrice-interprète trentenaire évoque la liberté *(Free)*, ses sentiments *(Good Woman)*, ses ami·es disparu·es *(Names)*, et même le loup-garou (*Werewolf*, sa *cover* frissonnante de Michael Hurley). Cat Power, *The Greatest*. **F.V.**

67

Némésis de Philip Roth (2012)

LIVRES

Tous les romans de Philip Roth publiés au XXIe siècle mériteraient de figurer ici, mais *Némésis* occupe un statut spécial dans son œuvre : il est son tout dernier roman, celui après lequel Roth décide de cesser d'écrire, comme s'il y avait tout dit, comme si avec ce roman son œuvre était close. C'est peut-être aussi qu'à travers l'épidémie de polio qu'il y met en scène, et son protagoniste, un homme qui transmettra la maladie malgré lui en faisant des victimes, *Némésis* porte toute la philosophie de Roth : on ne contrôle jamais rien. Tout, dans la vie, n'est qu'une histoire de chance ou de malchance. Toute vie est terriblement chaotique. **N. K.**

68

Psycho Tropical Berlin de La Femme (2013)

MUSIQUES

Groupe pionnier et insaisissable de la French Pop, La Femme a remis la langue française au goût du jour, mélangeant les genres musicaux (cold wave, synthpop, musique surf, chanson yéyé) avec une fraîcheur communicative, une vitalité renouvelée et un sens éprouvé du tube depuis *Sur la planche* en 2010. Après avoir fait leurs armes sur scène (notamment outre-Atlantique), Marlon Magnée et Sacha Got, le duo basque fondateur, ont basculé de l'underground au grand public en dynamitant les codes en vigueur et en n'en faisant qu'à leur tête, jusqu'à remporter une Victoire de la musique pour leur inaugural et programmatique *Psycho Tropical Berlin*, parfaite synthèse d'un éclectisme musical à toute épreuve. **F.V.**

69 *Saint Laurent* de Bertrand Bonello (2014)

CINÉMAS

Une des passions cinématographiques de ce premier quart du XXIe siècle aura été de panthéoniser, sous forme de grands récits commémoratifs, toutes les figures iconiques du siècle précédent. Ce récit, pas loin d'être dominant depuis une vingtaine d'années, a un nom : le biopic. Il a aussi ses règles, académiques. Et aussi ses pics de réinvention du genre. Au sommet desquels se trouve le *Saint Laurent* de Bonello, plongée en apnée dans les grands fonds psychiques du couturier, kaléidoscope proustien qui n'avance qu'en jeux d'échos et de réminiscences. Le plus beau des biopics *ever.* **J.-M. L.**

70 *Gold Shower* de François Chaignaud et Akaji Maro (2020)

SCÈNES

Créé à la Maison de la musique de Nanterre en 2020 dans le cadre du Festival d'Automne, l'intrigant duo formé par les danseurs François Chaignaud et Akaji Maro, maître du butô, joue de sa curiosité vers l'autre et de son aspiration pour la métamorphose. La rencontre entre deux corps de performeurs ouverts à la possibilité de ne pas céder sur le désir d'indétermination de soi électrise le plateau. Jouant avec les codes de la parade amoureuse, du jeu sadomasochiste, de l'érotisme pétri d'une inquiétante étrangeté, les deux artistes se prêtent à un rituel hors norme, où la danse vient révéler les zones du corps les plus opaques. **J.-M. D.**

71 *Cross* de Justice (2007)

MUSIQUES

À force de se goinfrer de hard rock, de rock progressif, de clips sur MTV et de mangas de Buichi Terasawa *(Cobra)*, il fallait bien que Gaspard Augé (graphiste de formation) et Xavier de Rosnay se lancent dans un projet musical qui encapsulerait toutes ces références à la pop culture dans un seul disque. Album emblématique de la génération MySpace et de l'après-French Touch, *Cross* porte à merveille son nom, tant il incarne le *crossover* ultime entre le rock, la musique électronique et les images de dessins animés qui ont infecté les petites têtes de ses deux démiurges. Geste punk et radical, la première pierre à l'édifice de la courte discographie du duo français a provoqué un véritable raz-de-marée lors de sa sortie. Et mettra par la même occasion le label Ed Banger sur orbite. **F. M.**

72 *Les Plages d'Agnès* d'Agnès Varda (2008)

CINÉMAS

Avec *Daguerréotypes* (1975) et *Les Glaneurs et la Glaneuse* (2000), *Les Plages d'Agnès* est l'un des plus beaux documentaires de Varda. Sur un sujet simple et apparemment léger (les plages que connut Agnès, qui furent effectivement nombreuses pendant son existence), la cinéaste nous raconte sa vie avec sa petite caméra numérique, de sa naissance en Belgique aux plages de Noirmoutier, où elle prenait ses vacances avec Jacques Demy – en passant par Sète, où elle grandit et tourna son tout premier film (*La Pointe Courte,* 1955), et celles de Californie, où elle vécut. Le film est bouleversant, comme la grande récapitulation tressée d'un trajet de vie et d'un trajet artistique, tous deux d'exception. **J.-B. M.**

73 *Friday Night Lights* de Peter Berg et Jason Katims (2006-2011)

SÉRIES

Avec *This Is Us*, survenue une décennie après elle, celle que ses fans appellent *FNL* incarne les derniers feux du classicisme, ce qui n'en fait pas pour autant une série à l'ancienne. Cette vue en coupe d'une petite ville du Texas, vibrant au rythme de l'équipe de foot américain de son lycée, a fait de ses spectateur·rices de véritables punching-balls émotionnels, dépassant son sujet pour regarder une communauté se transformer. La sensation de suivre et de voir grandir des êtres en même temps que nous est prégnante devant ces cinq saisons d'une liberté bouleversante. **O. J.**

74 *Still Life* de Jia Zhangke (2006)

CINÉMAS

C'est un film de science-fiction sans effets spéciaux. Jia Zhangke filme la Chine contemporaine comme un paysage postapocalyptique : immeubles éventrés, fleuve prêt à tout engloutir, hommes et femmes minuscules errant dans un monde en ruines. Le barrage des Trois-Gorges n'est pas un décor, c'est un personnage – muet, massif, indifférent. Le réel est là, brut, mais Jia le tord, l'étire et l'attire vers l'étrange : un immeuble décolle, un funambule traverse le vide. Mais sous la gravité apparente pointe une ironie aiguisée : les hommes cherchent leurs femmes, les femmes disparaissent et les téléphones portables sonnent dans le vide. Jia filme l'effondrement avec une douceur presque burlesque : le monde s'écroule toujours un peu de travers. **J.-B. M.**

UNITÉ
présente

UNE PLONGÉE POIGNANTE AU COEUR DU TRIBUNAL DE MARSEILLE

SÉLECTION
COMPÉTITION DOCUMENTAIRES
15 FESTIVAL 2 CINÉMA VALENCIENNES

un film de
Alice Odiot et Jean-Robert Viallet

STUPS

AU CINÉMA LE 1ER OCTOBRE

radio nova · Les Inrockuptibles · Télérama · jhr films

75 *Quel est donc ton tourment ?* de Sigrid Nunez (2023)

LIVRES

C'est la vraie pépite de la liste. L'une des dernières grandes découvertes que nous ayons faites. Si Sigrid Nunez a accédé à la reconnaissance assez tard avec *L'Ami,* en 2018, son roman le plus puissant reste celui qui vient après. Inspiré d'une phrase de Simone Weil, *Quel est donc ton tourment ?* met en scène deux amies qui se retrouvent après des années. L'une, atteinte d'un cancer en phase terminale, demande à l'autre de l'assister à mourir. Le livre a été adapté par Pedro Almodóvar dans *La Chambre d'à côté.* **N. K.**

76 *The Weather Project* d'Olafur Eliasson (2003)

ARTS

Exposé à la Tate Modern de Londres en 2003, un soleil jaune éclairant le grand hall du musée devient le lieu d'un rituel quasi chamanique, où les sens des visiteur·ses, allongé·es par terre, sont convoqués, de la contemplation de l'astre solaire à l'écoute de son souffle. Le soleil, sous forme d'un disque d'une quinzaine de mètres de diamètre, nimbé d'une lumière jaune orangé provenant de multiples lampes éclairant sa surface, nous invite à une prise de conscience de ce qui dérègle le climat en ce début de XXIe siècle. Ce que toute l'œuvre de l'artiste islando-danois n'a cessé de creuser ensuite *(Green River ; Ice Watch…),* à la mesure de l'ensemble du champ des arts plastiques qui a fait du dérèglement climatique un motif obsessionnel. **J.-M. D.**

77 *Cendrillon* d'Éric Reinhardt (2007)

LIVRES

Un roman véritablement hors norme, hyper-ambitieux, autoportrait de l'auteur aux ramifications multiples, mettant en scène ses avatars de fiction, tous les hommes (malheureux) qu'il aurait pu devenir si la "Cendrillon" qu'il est n'avait pas rencontré "le prince charmant", sa femme Marion. Époustouflant roman d'amour, sombre, drôle et romantique, c'est aussi un hymne à la beauté de l'invisible, à la magie de l'automne, à ses instants de poésie, sur fond de mondialisation, de finances et d'hyper-capitalisme. **N. K.**

78 Zanele Muholi à la Maison européenne de la photographie (2023)

ARTS

Avec sa première rétrospective institutionnelle en France en 2023 à la Maison européenne de la photographie, à Paris, après avoir exposé un peu partout dans le monde (de la 58e Biennale de Venise en 2019 jusqu'à la Tate Modern en 2020), Zanele Muholi, photographe non binaire né·e en 1972 dans un township de Durban en Afrique du Sud, s'impose comme une figure-clé de la scène LGBTQI+ noire. Chez cet·te artiste, le militantisme politique se confond avec l'art visuel. Documentant les visages de la communauté lesbienne et transgenre de son pays, iel cherche à travers des autoportraits saisissants à récrire l'histoire visuelle sud-africaine depuis une perspective queer, noire et trans. Ses tirages monumentaux, proches en apparence du cliché de mode, évoquent l'oppression systémique de cette communauté. **J.-M. D.**

79 *Whatever People Say I Am, That's What I'm Not* d'Arctic Monkeys (2006)

MUSIQUES

En 2006, quatre ados venus de Sheffield sortent (enfin) leur premier album via Domino, après avoir éconduit les quelques majors qui leur tournaient autour. *Whatever People Say I Am, That's What I'm Not* cristallise leurs aspirations juvéniles, raconte les lieux dans lesquels ils traînent, chante la banalité du quotidien, incarnant la fusion parfaite entre les récits de Dr. Dre et l'énergie des Strokes. Le premier coup d'éclat d'un groupe devenu culte, tout à la fois biberonné à la culture hip-hop américaine et fasciné par le revival indie rock des années 2000. **L. L.**

80 *Atlantique* de Mati Diop (2019)

CINÉMAS

Premier long d'une jeune cinéaste remarquée pour un moyen métrage (*Mille Soleils,* 2013) et ses débuts de comédienne dans le cinéma de Claire Denis *(35 Rhums), Atlantique* est un coup d'éclat (grand prix au Festival de Cannes 2019) et un coup de sonde dans les profondeurs métastasées de la domination coloniale. Inextricablement politique et poétique, le film impose un regard, une sensibilité de cinéma et une capacité à les traduire dans des images d'une puissance d'évocation impressionnante. **J.-M. L.**



81

Original Pirate Material de The Streets (2002)

MUSIQUES

Coup d'essai en forme de coup de maître pour Mike Skinner, signataire du meilleur album de rap anglais des années 2000. Avec son accent cockney reconnaissable entre mille, le natif de Birmingham, qui n'a pas encore fêté ses 25 ans, chante une jeunesse britannique désœuvrée avec un aplomb étourdissant et une inspiration époustouflante. *"Je me suis contenté d'adapter une langue étrangère en anglais, comme les Stones avec le blues ou les Specials avec le reggae"*, explicitera-t-il simplement pour résumer le pouvoir d'évocation d'*Original Pirate Material*. Dont acte. **F.V.**

82 *Front Row Seat to Earth* de Weyes Blood (2016)

MUSIQUES

Rarement un disque aussi beau aura évoqué l'imminence de l'Apocalypse avec une telle grâce et autant d'ironie. *Front Row Seat to Earth* n'est pas le premier album de Natalie Mering, alias Weyes Blood, mais c'est celui qui a fait connaître sa musique pop baroque, féerique et un peu sale gosse sur les bords au grand public. Sale gosse ? Oui, car derrière les compositions à la beauté spectrale qui parsèment ce disque que Kate Bush n'aurait pas renié se cache une autrice-compositrice qui ressemble à cette gamine d'internet qui regarde l'objectif de l'appareil photo avec un sourire de démon, tandis qu'une maison brûle en arrière-plan. Pièce maîtresse de ce chef-d'œuvre inusable : *Generation Why,* sorte de divagation façon *Doom Generation* de Gregg Araki, narrant tout en douceur les déboires du modèle de vie des *suburbs* américaines. **F. M.**

83 *Parapluie* de Will Self (2015)

LIVRES

Parapluie marque un grand tournant dans l'œuvre de l'écrivain anglais, en tant que premier roman d'une trilogie hyper ambitieuse (suivront *Requin,* 2014, puis *Phone,* 2017) qui s'impose comme la grande fresque des révolutions technologiques du XX^e^ siècle jusqu'à aujourd'hui (smartphone, web, etc.), tout en dévoilant l'impact de certaines innovations sur notre psychologie et la société. Notamment comment, dès que l'humain invente une technologie, celle-ci servira à tuer. Ce roman hallucinogène, qui déchire tous les voiles du passé chez une vieille dame catatonique (en raison de la Première Guerre mondiale et de ses épouvantes), est comme une bombe à fragmentation qui explose au ralenti. Le flux de conscience permet alors de tisser une conscience collective. Multipliant les collisions du temps et de l'espace, *Parapluie* est un extraordinaire roman-fleuve où il est divin de se laisser dériver. **G. L.**

84 *No Home Movie* de Chantal Akerman (2015)

CINÉMAS

C'est le dernier film réalisé par Chantal Akerman avant qu'elle ne mette fin à ses jours. Elle y filme sa mère, Natalia, une survivante d'Auschwitz, entre Paris, Bruxelles et Israël, de manière frontale, sans détour, avec la patience d'un regard qui sait que le réel ne se donne jamais tout entier. C'est un film de chambre, mais sans confort. L'image numérique, ici, n'est pas un outil mais une matière : granuleuse, instable (des images tournées sur Skype), presque malade elle aussi. Sa mère mourra quelque temps après. Mais Chantal Akerman ne filme pas la mort, elle filme l'absence avant qu'elle n'advienne. **J.-B. M.**

85 *Pacifiction* d'Albert Serra (2022)

CINÉMAS

Sur une île polynésienne, un fonctionnaire français enquête sur les rumeurs de reprise des essais nucléaires. Plus on avance, plus la vérité s'altère. Tout est duplice : la bonhomie de surface de la petite communauté française (diplomates, militaires) expatriée, la bienveillance feinte des populations natives. Albert Serra filme un monde de vérités alternatives, de fantasmes conspirationnistes, où la quête du vrai ne débouche que sur un petit théâtre de l'absurde. **J.-M. L.**

86 *La Mesías* de Javier Calvo et Javier Ambrossi (2023)

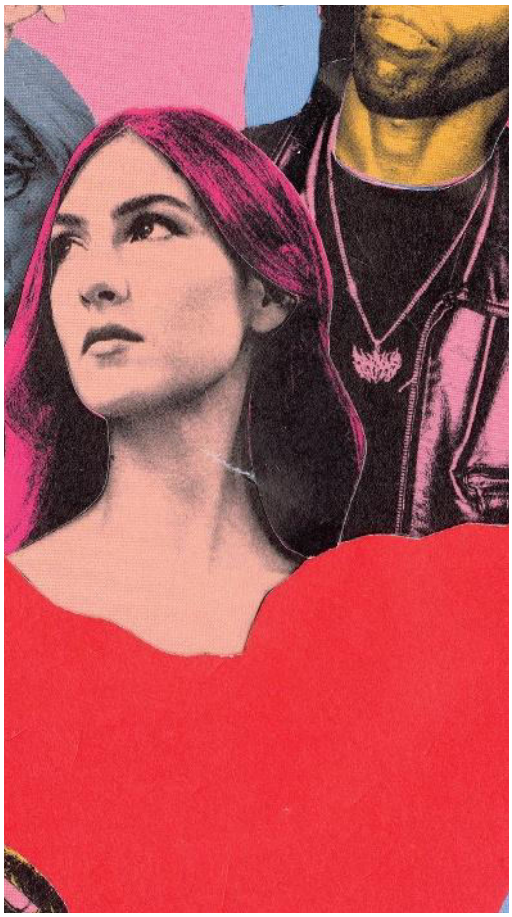
SÉRIES

Un frère et une sœur découvrent une partie de leur famille dans un clip religieux viral, mis en ligne par une secte. Voilà comment débute bizarrement cette extraordinaire mini-série qui explore des territoires intérieurs puissants (l'abus, le trauma, la communauté comme refuge ou comme poison) avec une générosité et une inventivité folles. À la fois influencés par *Chantons sous la pluie* et *Twin Peaks,* dignement amoureux de Pedro Almodóvar, les deux Javier (Calvo et Ambrossi) ont inventé l'objet pop parfait des années 2020. Et confirmé la grande forme créative de l'Espagne. **O. J.**

87 *Austerlitz* de W.G. Sebald (2002)

LIVRES

Véritable classique instantané, *Austerlitz* est aussi le roman point final de l'œuvre magnifique de cet écrivain allemand installé en Angleterre, puisqu'il paraît l'année même de sa mort, en même temps que la naissance du XXI^e^ siècle. À travers le personnage d'Austerlitz, un être mystérieux et solitaire vivant aussi en Angleterre, un narrateur (Sebald *himself ?*) va finir par percer son secret : avoir été un enfant sauvé de la Shoah par l'opération Kindertransport. Un roman plein de fantômes qui n'en finit pas de nous hanter, près d'un quart de siècle après sa parution. **N. K.**



88 *Let England Shake* de PJ Harvey (2011)

MUSIQUES

"Je voulais que l'album parle de la condition humaine." C'est en ces mots que PJ Harvey évoquait *Let England Shake* dans nos colonnes, en 2011. Un huitième disque studio abordant aussi bien la guerre que le colonialisme, la notion d'identité et de nation, fruit de son aversion à l'encontre des troupes du Royaume-Uni alors présentes en Afghanistan. L'artiste britannique s'est ainsi plongée dans les livres d'histoire et les blogs de civil·es, menant un travail de recherche exigeant pour *"donner à* [son] *travail des résonances historiques"*. Une œuvre résolument politique. **L. L.**

89 *I May Destroy You* de Michaela Coel (2020)

SÉRIES

Écrite et coréalisée par l'Anglaise Michaela Coel, *I May Destroy You* ne s'oublie pas. La série est une plongée radicale dans la vie bouleversée d'Arabella (incarnée par la créatrice elle-même), jeune écrivaine londonienne qui tente de se reconstruire après un viol. Quelques années après MeToo, ce surgissement politique et esthétique saisit l'époque au vol pour aborder un récit d'une intimité puissante, en douze épisodes à la fois sombres et vifs, punk et sentimentaux. Expérience noire, féminisme, sexualité, plusieurs angles sont travaillés avec une finesse rare. **O. J.**

Transfo
EMMAÜS Solidarité

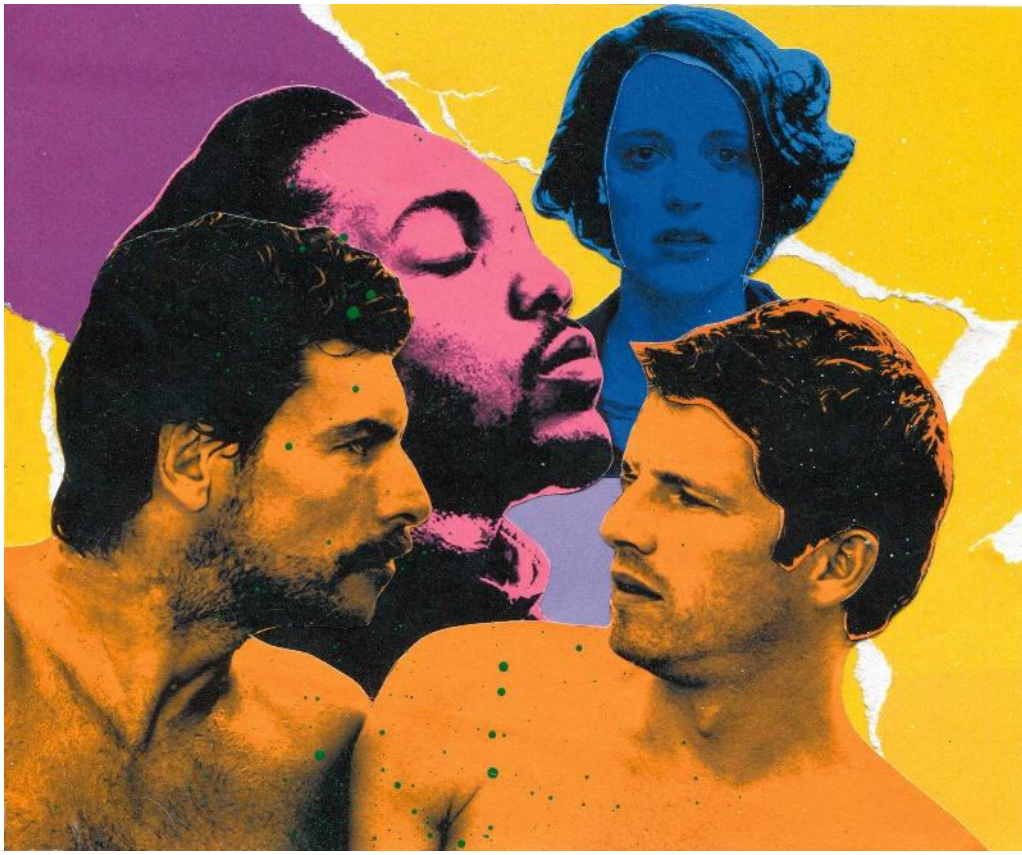
ilanit illouz

RIVES

vincent lemaire

26.09.2025 - 15.11.2025
exposition & événements

36 rue Jacques Louvel-Tessier, Paris 10e
transfo.emmaus.solidarité



90

La Superbe de Benjamin Biolay (2009)

MUSIQUES

Auteur-compositeur-interprète le plus doué et prolifique de sa génération, Benjamin Biolay voit enfin son talent récompensé par le succès public de *La Superbe,* ambitieux double album où, à la manière d'un Gainsbourg, il convoque toutes ses obsessions musicales : les ballades orchestrales *(La Superbe, Night Shop),* les tubes radiophoniques *(Padam, Lyon presqu'île),* les duos complices (*15 Août* avec la réalisatrice Valérie Donzelli, *Brandt Rhapsodie* avec la chanteuse Jeanne Cherhal) et un classique immédiat de la chanson française (*Ton héritage* pour sa fille Anna). *La Superbe* ou la quintessence de BB. **F.V.**

91

Back to Black d'Amy Winehouse (2006)

MUSIQUES

Second et dernier disque d'Amy Winehouse, *Back to Black* marque à la fois la consécration et la fuite en avant de l'icône de Camden Town. Pourvu de tubes tels que *Rehab* ou *You Know I'm No Good,* cet album reflète tout le génie de la chanteuse et musicienne londonienne, alors seulement âgée de 23 ans. De sa voix ténébreuse si reconnaissable et avec ses arrangements jazzy, Amy Winehouse a fait de *Back to Black* une référence de la soul des années 2000. Elle est décédée cinq ans plus tard, perdue dans les abysses de l'addiction. **L. L.**

92

Brat de Charli XCX (2024)

MUSIQUES

C'est un véritable raz-de-marée culturel qu'a initié Charli XCX à l'été 2024, faisant du vert sémillant de la pochette de *Brat* le symbole de l'anticonformisme et de la subversion féministe. Un disque qui a emmené la popstar jusqu'aux cimes du succès, suscitant un enthousiasme frénétique à l'échelle internationale. À l'origine de ce Brat Summer qui a largement débordé sur l'automne, Charli XCX a su réinventer la pop à son goût, puisant aussi bien dans l'héritage avant-gardiste laissé par Sophie (lire p. 54) que dans la culture club. Le tout avec la dose de désinvolture dont le monde avait besoin. **L. L.**

93

The Leftovers de Damon Lindelof et Tom Perrotta (2014-2017)

SÉRIES

Sorti de l'épuisante aventure de *Lost,* Damon Lindelof est passé sur la chaîne câblée HBO pour mettre en œuvre cette série sublime – surtout dans ses deux dernières saisons – qui imagine une planète où 2 % de la population disparaît brusquement, sans laisser d'autres traces que des souvenirs dans l'esprit de celles et ceux qui restent. Une réflexion tentaculaire sur le manque, la fragilité de l'expérience humaine, l'impossible deuil, mise en scène avec une sophistication rare, aux confins du mélodrame et de la science-fiction. *The Leftovers* a été conçue pour apprendre à vivre. Elle nous a au moins appris à aimer un peu plus les séries. **O. J.**

94

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres d'Emil Ferris (2017-2024)

BD

Karen Reyes a 10 ans et vit partagée entre la réalité de son cadre de vie (le Chicago de 1968) et sa passion pour l'horreur et le fantastique, nourrie par les comics et les films à la télé. Dans la tête de l'enfant, son monde intérieur et son univers réel ont tendance à se mélanger – elle se représente d'ailleurs en loup-garou.
Sa confusion est favorisée par des événements étranges, comme la mort mystérieuse de sa voisine rescapée de la Shoah. Réalisé au stylo bille sous l'influence conjuguée de Goya et de Crumb, le roman graphique d'Emil Ferris se révèle d'une richesse inépuisable. Ce récit sur la préadolescence, l'altérité et les États-Unis en pleine mutation constitue un étalage de virtuosité jamais vain. Emil Ferris était une complète inconnue avant que *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* l'installe directement au panthéon de la BD américaine. **V. B.**

95

Somewhere de Sofia Coppola (2010)

CINÉMAS

Ce film, détesté par tous·tes celles et ceux qui s'ennuient facilement au cinéma, est le plus beau et paradoxalement le plus "raté" (tant il est hors des sentiers battus du scénario calibré à l'américaine), le moins rond, le plus antonionien de Sofia Coppola. Il ne raconte "rien" (comme disent les fans de films d'action), sinon le sentiment d'abandon, de vacuité, d'ennui ressenti par un acteur américain célèbre, Johnny Marco (joué par Stephen Dorff), qui passe quelques jours de vacances avec sa fille.
Johnny Marco erre dans les couloirs dorés du fameux Chateau Marmont (il y a toujours quelques chose de branché, de "chic", en français dans le texte, chez Sofia Coppola) comme dans un rêve sans fin. La cinéaste capte les gestes, les silences, les répétitions – deux jumelles qui font de la *pole dance,* une Ferrari qui tourne en rond, une fille qui prépare des œufs. Le cinéma ici est comme une surface lisse, presque opaque. Coppola cadre large, laisse le temps s'étirer, refuse le montage explicatif. Le luxe devient un décor vide, la célébrité, un bruit de fond. Et au milieu, il y a la jeune Elle Fanning, lumineuse, qui amène un peu de vie dans ce monde anesthésié. C'est le type même du film qui horripile celles et ceux qui veulent des messages dans les films, et c'est une bonne raison pour l'aimer. **J.-B. M.**

En finir avec Eddy Bellegueule d'Édouard Louis (2014)

LIVRES

Un écrivain de 21 ans publie son premier roman : *En finir avec Eddy Bellegueul*e. Eddy, c'est lui, mais il signe Édouard Louis. Ce récit autobiographique, plongée dans une famille pauvre et violente, est en effet le roman de moult changements : de nom, et surtout de décor social, de la Picardie prolétaire aux études supérieures à Paris. L'auteur est un mutant qui ne veut pas retourner d'où il vient, sinon pour répondre par la littérature aux outrages qu'enfant *"Eddy la pédale"* a endurés. Sauvé par des lectures (Bourdieu, Foucault, etc.) et des rencontres, notamment avec Didier Eribon. Miraculé surtout par l'écriture, formidable mixture à la Jean Genet de crudités et d'embellies. **G. L.**

96

Girls de Lena Dunham (2012-2017)

SÉRIES

Avec Hannah, Marnie, Jessa, Shoshanna et la révélation Adam Driver, la bande de Brooklyn imaginée par Lena Dunham a changé notre vision de la jeunesse et secoué la télé des années 2010. On y a vu, un peu éberlué·es, anulingus, grands sentiments et sexe féminin prenant l'air. Une vision crue de l'existence de vingtenaires préoccupé·es par leur entrée dans la vie indépendante. Une série capable aussi d'ultra-réactivité par rapport à l'époque, avec une dernière saison anticipant la révolution MeToo. Parfois énervante pour certain·es mais globalement brillante, *Girls* reste aujourd'hui un totem. **O. J.**

97

98 *Transparent* de Joey Soloway (2014-2019)

SÉRIES

Dans une famille (presque) ordinaire de la bourgeoisie juive de Los Angeles, le patriarche annonce qu'elle est désormais une femme. Ses enfants voient leurs vies bouleversées, mais dans le sens d'une émancipation joyeuse. Cette comédie a beau avoir choisi un homme cis (Jeffrey Tambor) dans le rôle principal d'une femme trans, sa beauté consiste à se poser mille questions par épisode, comme si Joey Soloway (créateur·rice non binaire de la série) forgeait ses propres réflexions bouillonnantes en direct. Loin du *backlash* qui menace désormais les minorités, une vision positive qui démontre la nécessité d'une révolte queer pour que le monde s'apaise. **O. J.**

99 *Le Consentement* de Vanessa Springora (2020)

LIVRES

Ce livre a été une déflagration, dont l'onde de choc dure encore aujourd'hui. En racontant sa "liaison", à l'âge de 14 ans, avec le pédocriminel Gabriel Matzneff, Springora démonte les étapes de l'emprise d'un prédateur sur une enfant, et dévoile comment tout un milieu intellectuel et parisien aura été complice des crimes commis par ce monstre. Si écrire est déjà un acte, celui-ci se sera aussi prolongé dans le réel sociétal, notamment lors du remaniement de la loi sur le consentement concernant les adolescent·es (aucun adulte ne peut se prévaloir du consentement d'un enfant à une relation sexuelle s'il a moins de 15 ans). **N. K.**

100 *La Casa de la fuerza* d'Angélica Liddell (2009)

SCÈNES

Révélée en France au Festival d'Avignon en 2010 avec son spectacle *La Casa de la fuerza (La Maison de la force)*, l'Espagnole Angélica Liddell bouscule les codes du théâtre en mettant en scène une rage intérieure et une exaspération pour une société qui la dégoûte, jusqu'à en dupliquer les effets. La brutalité du monde trouve dans ses pièces un exutoire et un défouloir qui, s'il dérange et irrite certain·es, en bouleverse d'autres, sidéré·es par sa capacité à électriser un plateau, sa planche de salut. **J.-M. D.**



La playlist 2001-2025

les 100 meilleurs titres



→
Scannez le QR code et retrouvez la playlist 2001-2025 disponible sur toutes les plateformes.

Phoenix *Lisztomania* · **Animal Collective** *My Girls* · **Blood Orange** *Sutphin Boulevard* · **The Kills** *Tape Song* · **Santigold** *L.E.S. Artistes* · **Lily Allen** *Smile* · **Beyoncé** *Formation* · **Rihanna** *Bitch Better Have My Money* · **Frank Ocean** *Thinkin bout You* · **Arnaud Fleurent-Didier** *France culture* · **The Streets** *Let's Push Things Forward* · **Teno Afrika** *Smooth Criminal (Main Mix)* · **DJ Mujava** *Township Funk* · **Solange** *Losing You* · **Rosalía** *Saoko* · **Burial** *Archangel* · **Beach House** *Space Song* · **Grimes** *Oblivion* · **MGMT** *Siberian Breaks* · **The Strokes** *The Modern Age* · **Arctic Monkeys** *I Bet You Look Good on the Dancefloor* · **Franz Ferdinand** *Take Me Out* · **The White Stripes** *Seven Nation Army* · **Babyshambles** *Fuck Forever* · **Bloc Party** *Banquet* · **Vampire Weekend** *A-Punk* · **The Moldy Peaches** *Anyone Else but You* **Gnarls Barkley** *Crazy* · **CSS** *Let's Make Love and Listen to Death from Above* · **Azealia Banks** *212* **(feat. Lazy Jay)** · **Fcukers** *Bon Bon* · **Justice** *Waters of Nazareth* · **Cassius** *Toop Toop* · **DJ Mehdi** *I Am Somebody* **(feat. Chromeo)** · **LCD Soundsystem** *Daft Punk Is Playing at My House* · **Philippe Katerine** *Louxor j'adore* · **Christine and the Queens** *Christine* · **Sophie** *It's Okay to Cry* · **Oklou** *Galore* · **FKA Twigs** *Two Weeks* · **Jagwar Ma** *The Throw* · **Hot Chip** *Boy from School* · **Dan Deacon** *The Crystal Cat* · **Charli XCX** *Mean Girls* · **The Knife** *Pass This On* · **Caroline Polachek** *Sunset* · **Charlotte Gainsbourg** *The Songs That We Sing* · **Sébastien Tellier** *La Ritournelle* · **Clara Luciani** *Comme toi* · **Juliette Armanet** *Vertigo* **(feat. SebastiAn)** · **Flora Fishbach** *Mortel* · **Flavien Berger** *Brutalisme* · **Benjamin Biolay** *La Superbe* · **Billie Eilish** *Bad Guy* · **La Femme** *Sur la planche 2013* · **The Drums** *Let's Go Surfing* · **Klaxons** *Golden Skans* · **Girls** *Lust for Life* · **Deerhunter** *Desire Lines* · **Tame Impala** *The Less I Know the Better* · **Metronomy** *The Look* · **Gorillaz** *Feel Good Inc.* · **Kavinsky** *Nightcall* · **Daft Punk** *Instant Crush* **(feat. Julian Casablancas)** · **Chromatics** *In the City* · **Blur** *Out of Time* · **Dean Blunt** *100* · **Fontaines D.C.** *I Love You* · **PJ Harvey** *The Last Living Rose* · **Sharon Van Etten** *Seventeen* · **Sufjan Stevens** *Fourth of July* · **Lana Del Rey** *Blue Jeans* · **The XX** *Crystalised* · **Mac DeMarco** *Brother* · **Weyes Blood** *Andromeda* · **Lykke Li** *I Follow Rivers* · **Damso** Θ. *Macarena* · **PNL** *Le monde ou rien* · **A$AP Rocky** *Peso* · **Migos** *T-Shirt* · **Future** *Mask Off* · **N.E.R.D** *Rockstar* · **Kendrick Lamar** *Not like Us* · **Jay-Z et Kanye West** *Ni**as in Paris* · **Missy Elliott** *One Minute Man* **(feat. Ludacris)** · **Tyler, the Creator** *I Think* · **Vincent Gallo** *Honey Bunny* · **The Voidz** *Human Sadness* · **Nick Cave and the Bad Seeds** *Jubilee Street* · **Leonard Cohen** *You Want It Darker* · **David Bowie** *Lazarus* · **Air** *Electronic Performers* · **Feist** *Mushaboom* · **Cat Power** *The Greatest* · **Amy Winehouse** *Back to Black* · **Andrea Laszlo De Simone** *Immensità* · **Ryuichi Sakamoto** *Andata* · **Oneohtrix Point Never** *Memories of Music* · **Bob Dylan** *Murder Most Foul*

YSEULT



ROCK STAR



←
Manteau **Balmain**, chaussures et gants **Vivienne Westwood**, boucles d'oreilles **Saint Laurent**.

←
Robe **Woman's Armor Workshop**, chemise **Balenciaga**, chaussures **Louboutin**, boucles d'oreilles **Chopard**.

→
Manteau et jupe **Cavel**.





← Manteau **McQueen**.

Coupe courte peroxydée, cuir et talons aiguilles : Yseult revisite un certain glam rock dans ce puissant shooting mode.

Texte Carole Boinet
Photo Colin Solal Cardo pour Les Inrockuptibles
Stylisme Nikita Vlassenko

C'est un live dont on se souviendra longtemps. Au festival Art Rock, le 8 juin dernier, Yseult, seule sur scène, donne tout. Du maximalisme dans un minimalisme scénographique. Habitée, elle défend là son dernier album, *Mental,* pour lequel elle a autant soigné la musique que la D.A. *"L'artiste qui m'a donné la confiance d'être seule sur scène est Barbara. En robe noire, devant son piano, elle arrive à capter l'attention de son public pendant des heures. Cela demande de la confiance en soi, une personnalité, une aura qui transcende tout."* Alors, Yseult bosse, à bloc, et pense son projet de façon globale, de la musique à l'esthétique. Objectif : l'international.

"J'aime la culture de l'entertainment à l'américaine, Michael Jackson, Madonna, Whitney Houston… J'aime les pop girls qui se donnent sur scène, les artistes qui performent. Je n'avais pas encore la musique qui me permettait de performer. Mental *me permet d'aller puiser au fin fond de mon corps pour pouvoir donner ce que je donne sur scène. C'est énormément de rigueur de travail. Ça aurait été plus évident d'être avec un groupe, mais j'avais besoin d'appréhender mon corps seul sur scène, savoir comment me déplacer dans l'espace sans forcément compter sur le soutien d'un band. Ça m'importait de savoir si je pouvais porter à bras-le-corps un projet aussi viscéral. Je l'ai appelé* Mental *parce que c'est un combat solitaire, qui m'a permis d'être éveillée sur le fait que je suis résiliente. Ce qui me vient, entre autres, du fait d'être indépendante, la plus belle école en tant qu'artiste parce que ça vous permet vraiment de savoir ce dont vous ne voulez plus, de connaître votre valeur. C'est très important de savoir ce qu'on vaut, surtout dans une industrie qui vous écrase et vous critique en permanence. Je veux continuer de briser le plafond de verre. Or, il faut toujours que je travaille 175 fois plus pour être respectée dans mon pays, et je vais devoir continuer à charbonner pour espérer m'asseoir à la table des plus grands."*

2024 aura été son année : après avoir repris *My Way* lors de la cérémonie de clôture des JO, interprété son single *Suicide* dans l'émission de Jimmy Fallon, elle est devenue l'artiste française la plus écoutée dans le monde grâce au titre *Alibi,* en featuring avec Sevdaliza et Pabllo Vittar. Pas de temps mort pour Yseult, qui planche d'ores et déjà, et toujours en toute indépendance, sur un nouvel album qui n'a pas encore de date de sortie. *"Tout ce que je peux dire, c'est que j'étais en studio avec Kim Petras il y a une semaine",* lâche-t-elle, malicieuse. Et la mode dans tout ça ? *"Je me vois tellement dans un tailleur en tweed Chanel taille 56. La symbolique serait énorme, et nécessaire. Il y a beaucoup de petites filles, de jeunes filles, de femmes qui ont à peu près le même corps que le mien et qui rêveraient de voir une femme avec ce corps dans une création Chanel."*

Assistant photo **Hugo Varaldi**
Assistants stylisme **Samba Barbé Cissé** et **Junior Cabral**
MUA **Clotilde Puvis de Chavanne**
Assistante MUA **Béatrice Fatier**
Hair stylist **Dalibor Dali Vrtina**



←
Manteau **Pressiat,**
ceinture personnelle.





←
Gants **Vivienne Westwood**,
boucles d'oreilles **Saint Laurent**.



↑
Robe **Nina Ricci**,
chapeau **Stephen Jones**.

↓
Robe **Issey Miyake**,
chapeau **Stephen Jones**.





↑
Blazer et chemise **Balenciaga**, chaussures **Louboutin**, parure et boucles d'oreilles **Chopard**.



↑
Chapeau **Stephen Jones**.

remix glam & rock

Il y a deux ans, l'Irlandais Seán McGirr prenait la tête de la mythique maison Alexander McQueen. À quelques jours de la présentation de sa nouvelle collection à la Fashion Week de Paris, rencontre avec un créateur qui s'inscrit dans une riche histoire (et un lourd héritage), tout en affirmant sa passion des images et de la musique dans sa mode.

Texte Manon Renault

La rentrée mode 2025 est la saison des premières fois. Cette Fashion Week, on guette le premier geste d'au moins dix créateur·rices : Matthieu Blazy chez Chanel, Jonathan Anderson chez Dior femme… Si le moment est grisant pour les initié·es, il peut sembler étrange vu de l'extérieur. Dans la mode, les maisons survivent à leur fondateur·rice : les défilés Chanel continuent de se succéder bien longtemps après la mort de Coco Chanel, comme si un nouveau film signé Godard ou un roman inédit de Queneau paraissaient avec la même signature, mais plus le même auteur. L'artiste est aussi une marque, et la marque lui survit. C'est là que le spectre des ancien·nes rôde.

Certains noms, comme celui d'Alexander McQueen, hantent la mode plus que d'autres. Quinze ans après sa disparition, le couturier britannique reste omniprésent – son défilé *Jeanne d'Arc* de l'automne-hiver 1998 cartonne ainsi sur TikTok. Après son décès, en février 2010, il est célébré à travers une exposition d'anthologie, *Savage Beauty,* au MET de New York (2011) et au V&A de Londres (2015), et fait l'objet de documentaires plébiscités. McQueen est si incontournable que tout·e trentenaire touchant de près ou de loin à la mode en parle comme d'une référence théâtrale, politique, critique. Un mythe.

Pendant treize ans, Sarah Burton, son ancien bras droit, maintient le cap de la maison, fidèle à l'esprit d'Alexander McQueen tout en apportant sa touche personnelle. Elle décroche même, pour son dernier défilé en septembre 2023, une *standing ovation* d'Anna Wintour – un exploit. Quelques jours plus tard, le nom de son successeur est révélé : Seán McGirr, inconnu du grand public, passé par Uniqlo, JW Anderson et Dries Van Noten.

D'emblée, McGirr joue la corde sensible des références : d'abord un clin d'œil à la collection de 1995 *The Birds,* puis un écho à la *banshee* (une créature surnaturelle de la mythologie irlandaise) aperçue dans la collection automne-hiver 1994-1995... Le jeu des ressemblances et des dissonances – le sport préféré des critiques – est lancé. Mais on voit poindre autre chose : moins de noirceur gothique, une lumière crue tournée vers la jeunesse des rues londoniennes façon Larry Clark, des références affûtées aux costumes historiques et aux coupes sculpturales, contrebalancées par des robes vaporeuses.

Ses premiers pas sont jugés, scrutés, disséqués. Forcément, plusieurs questions se posent : comment ne pas le comparer à Alexander McQueen ? Comment renouveler notre attente et regarder le travail de Seán McGirr pour ce qu'il est, et pas seulement à l'aune de ce qui l'a précédé ? Et, surtout, comment cet Irlandais originaire de la banlieue de Dublin, fils d'une infirmière et d'un mécanicien, parti à 17 ans pour Londres parce qu'il était persuadé que croire en soi pouvait tout changer, entend-il diriger aujourd'hui l'une des maisons les plus mythiques de la planète mode ?

UN FLÂNEUR DE SON TEMPS

Fin juin, Paris suffoque en pleine canicule. McGirr est en ville pour quelques rendez-vous, Fashion Week oblige. Avec son jean déchiré, son allure de grand ado, son regard bleu presque translucide, il parle de la capitale comme d'un décor hors du temps : les bouquinistes de Saint-Michel, les puces de Clignancourt, les surplus militaires... Son compagnon, •••

Kim Sungmin/Dazed Korea


MQUEEN





→
Collection McQueen
automne/hiver 2025.

“À Dublin, j’apprenais la mode dans les salles de concert. The White Stripes, Beck ou Pete Doherty : chacun avait une manière d’habiter les vêtements qui m’a marqué.”

→ le peintre Alex Foxton, vit ici. Alors McGirr vient souvent, son carnet de notes mental ouvert, et ses flâneries finissent toujours par se glisser dans ses collections. Son défilé automne-hiver 2025-2026 met ainsi en scène de longues robes de soie transparentes néogothiques, des fraises élisabéthaines inspirées de *Night Walks* (*Londres, la nuit* en français) de Charles Dickens où un insomniaque parcourt Londres jusqu’à l’aube… *“Quelqu’un de sûr de lui, qui se connaît parfaitement,* résume McGirr, *une force propre à l’esprit McQueen.*”
Le chemin personnel de McGirr prend plutôt sa source dans la fin des années 1980 : issu de la génération pré-internet, postmoderne dans ses goûts, il pioche sans hiérarchie dans la culture pop comme savante. En une conversation, on saute de sa lecture récente des carnets d’Andy Warhol – *“fascinant malgré sa perversité”* – à son analyse de la figure de Tom Cruise dans *Mission: Impossible* et son rapport à l’image, au culte médiatique. Cinéphile éclectique, un brin fétichiste des images, il cite avec la même ferveur les films d’horreur des années 1980, les thrillers érotiques façon *Liaison fatale,* Hitchcock et Tarantino comme autant de variations sur le suspense, le désir et la mise en scène. Et rêve d’aller voir Wolfgang Tillmans au Centre Pompidou – l’exposition, mêlant passé et futur, correspond parfaitement à sa manière de traverser les images, toujours en quête d’un avènement plutôt que d’un simple événement.

LA FIN D’UN ÂGE D’OR

Avant les déambulations, il y a Londres, en 2007. Seán McGirr débarque avec ses valises et ses illusions dans une ville encore électrisée par les derniers soubresauts de l’indie, traversée par les nouvelles raves et des nuits saturées de néons. *“Les nuits se passaient à Madame Jojo ou Trailer Trash,* se souvient-il.
Et d’ajouter : *“J’ai dans ma tête une image de Londres qui n’existe peut-être plus aujourd’hui, mais pour moi, elle est toujours là…”*
C’est l’avant-crise : le marché des subprimes ne s’est pas encore effondré, le monde de la mode n’a pas encore basculé avec la fin de la génération dorée des Galliano et McQueen, starifiée à Paris.
McGirr, lui, travaille dans des bars ; il s’inscrit à la fameuse école d’art et de design Central Saint Martins et devient l’un des protégé·es de Louise Wilson, directrice-culte aussi crainte qu’adorée, capable de tailler un ego comme d’autres retaillent une jupe. Stella McCartney, Phoebe Philo, Kim Jones… tous·tes ont été formé·es par elle. Et, bien sûr, McQueen. *“Elle était très rigoureuse. Ça t’oblige à te connaître”,* dit McGirr. En parallèle, il est vendeur dans la section McQueen d’un grand magasin londonien, comme un présage : *“J’ai pu voir la structure des vêtements, comment ils étaient faits.*” À la fin de ses études, il ne crée pas de label à son nom, contrairement à Charles Jeffrey, le designer queer au bonnet de lapin et à la veste en tartan, ou encore Simone Rocha. McGirr préfère l’apprentissage chez les autres : il s’envole pour le Japon et travaille chez Uniqlo, passe par la Belgique pour Dries Van Noten, avant de revenir à Londres pour diriger le prêt-à-porter de JW Anderson. Préférant la patience aux coups d’éclat, il se construit en marge de la frénésie ambiante.

MODE ET MUSIQUE

Pour Seán McGirr, la mode n’a jamais été synonyme d’ego trip ou de performance de grand créateur théâtral. Il ne joue pas non plus la carte de la fausse proximité sur Instagram, mais préfère diriger l’attention vers les vêtements et l’univers qu’ils racontent, peuplé de personnages : une amazone en robe irisée sur un cheval blanc, une héroïne rouge vif aux épaules spectaculaires… Des visions qui tiennent autant du clip musical que du rêve postmoderne. Pas étonnant, donc, que sa vocation ne se soit pas forgée devant un écran d’ordinateur, en visionnant des défilés sur YouTube – *“Ça n’existait pas encore”,* souligne-t-il –, mais dans les clubs : *“À Dublin, j’apprenais la mode dans les salles de concert. The White Stripes, Beck ou Pete Doherty : chacun portait sa signature visuelle, avait une manière d’habiter les vêtements qui m’a marqué.*” Aujourd’hui encore, la musique

reste centrale. En studio, il écoute aussi bien les vieux titres des Libertines que Nirvana, Nine Inch Nails ou Mariah Carey. Pour ses défilés comme pour la musique diffusée en boutique, il collabore avec Cyrus Goberville, responsable de la programmation culturelle à la Bourse de Commerce - Pinault Collection, qu'il décrit comme *"un super gars talentueux"*. *"Il a quand même fait des soirées avec Mica Levi* [Micachu] *et Björk"*, ajoute-t-il.

En juin, la maison lançait *McQueen Reverb*, un programme mêlant musique et culture, comme un prolongement naturel de son univers. Quatre sessions d'écoute – de Bar Italia à A.G. Cook, de John Glacier à Nilüfer Yanya – imaginées comme des conversations entre musicien·nes et passionné·es autour de vinyles, d'inspirations et d'histoires de scène. Derrière la curation : Cyrus Goberville, son complice musical, mais aussi Francesca Gavin (curatrice et autrice), Femi Adeyemi (le fondateur de NTS Radio) et Cynthia Igbokwe (curatrice et chercheuse). Un projet qui, plutôt que d'accompagner la mode, la fait vibrer autrement. *"J'ai toujours l'impression qu'il y a une culture musicale très intéressante à Londres. Les artistes de demain sont toujours là : Florence Sinclair, John Glacier… Il y a des gens vraiment cool. Et puis on a Charli XCX."*

FOREVER YOUNG

Charli XCX, justement. Le 28 juin, elle apparaissait en McQueen au festival de Glastonbury, en short en cuir ceinturé et, surtout, un foulard Skull noué autour du cou. Emblème de la maison depuis 2003, cette pièce fétiche, qui a orné de nombreuses silhouettes capturées par les paparazzis – Kate Moss, les sœurs Olsen, Yoko Ono… –, a obsédé toute une génération avant de réapparaître en début d'année au cou de Timothée Chalamet, puis en mars dernier sur les podiums McQueen. Comme si le talisman des années 2000 retrouvait un nouveau public et, avec lui, une autre idée de la jeunesse.

Pour McGirr, la jeunesse reste un terrain d'étude. Pas celle des subcultures au sens classique – *"les internets les ont tuées"*, tranche-t-il, même si quelques punks errent encore à Camden –, mais une jeunesse éclatée, volatile, qui s'invente sur TikTok : *"Des choses émergent, on peut voir des jeunes d'un peu partout – Rio de Janeiro, Tokyo… Si tu cherches, tu peux trouver."* Il l'a longtemps captée à travers son objectif : *"J'ai moins de temps, mais je vais encore à Trafalgar Square. J'aime vraiment documenter les jeunes, trouver l'énergie."* En 2019, ses clichés en noir et blanc d'adolescent·es à l'allure vintage flânant dans la ville lui valent le deuxième prix Picto de la photographie de mode. Une obsession qui rappelle, inévitablement, celle d'Hedi Slimane pour les nouvelles scènes rock – qui, pendant le Covid, a lui aussi tourné son regard vers TikTok pour nourrir ses défilés.

En octobre, Seán McGirr dévoilera sa quatrième collection. On avait dit : pas de comparaison avec Alexander McQueen. Tant mieux. McGirr, c'est à la fois le storytelling de McQueen, l'œil de Tillmans pour les fragments du présent, la sensibilité de Slimane pour la jeunesse et un petit côté Tarantino dans l'art de découper, rejouer et rajeunir les codes. Plus curateur que prophète, il assemble images, sons et silhouettes comme on monte un film. Il ne ranime pas un fantôme, il capte le mouvement des vivant·es. Et c'est peut-être le plus bel héritage.



“Aujourd’hui, le totalitarisme se *scrolle*, se *share*, se *follow*”

Asma Mhalla, politologue spécialiste des questions numériques, publie *Cyberpunk – Le nouveau système totalitaire*, où elle enquête sur l’avènement d’un nouveau régime effrayant à l’heure de Trump et Musk. Un monde prophétisé par George Orwell, Philip K. Dick ou William Gibson et qui est déjà en place, comme elle nous l’explique.

Texte Jean-Marie Durand
Photo Lucie Cipolla
pour Les Inrockuptibles

Le cyberpunk, c’est quoi ?

Asma Mhalla — Le cyberpunk est un genre de la science-fiction qui mêle hyper-technologie et déchéance sociale. Il se définit par plusieurs traits récurrents : un monde ultra-technologique et désenchanté, souvent une fusion entre le biologique et la machine, des mégacorporations plus puissantes que les États, des sociétés postdémocratiques ultra-surveillées, des antihéros solitaires, désabusés, dans une esthétique urbaine saturée. Les récits dystopiques des années 1980 de William Gibson, ceux de Philip K. Dick ou Bruce Sterling ne sont pas des projections lointaines, mais le manuel de notre réalité actuelle. Mon livre décrypte la grammaire esthétique du cyberpunk SF pour en faire une théorie politique : *“Le cyberpunk n’est pas un futur fictif. Le futur est déjà là”,* disait à juste titre Gibson.

De Philip K. Dick à George Orwell, on distingue effectivement des motifs dans le style cyberpunk : par exemple la cage de fer technologique quadrillant un monde surpeuplé, surpollué, où errent des individus isolés dans des mégapoles désenchantées. Y sommes-nous ?

Oui, le futur est bel et bien là ! Et nous ne donnons pas l’impression collective de le réaliser ou d’oser le dire en ces termes crus. Le cyberpunk n’est ni une dystopie, ni un horizon, ni une perspective. Il est là, partout autour de nous pour qui veut bien ne pas se mentir. Ce n’est plus une esthétique, mais notre architecture mentale et sociale, une grille d’intelligibilité d’une nouvelle forme de totalitarisme. Le véritable empire qui émerge, si nous devions reprendre ce champ lexical qui a été très utilisé durant l’année 2025, c’est d’après moi d’abord un “empire cognitif”. Une soumission des peuples réduits à l’état de “masse” par la saturation du bruit permanent, du flux.

***“Puisqu’il faut nommer”,* dites-vous dans le livre… Question simple : que nous arrive-t-il ?**

C’est là le point de départ de *Cyberpunk* quand j’ai commencé à l’écrire le 13 juillet 2024, jour de la tentative d’assassinat de Trump. Le monde vient alors de basculer et, à ce moment-là, en plein été, nous ne savons pas le voir ni le nommer. J’en étais persuadée, et tout le monde autour de moi se persuadait que Kamala Harris était un espoir et que ce serait serré. Or, le 13 juillet 2024, Trump a gagné. Ce week-end-là, j’étais en partance pour les États-Unis et, là-bas, même ambiance dans les milieux démocrates : ils étaient en rangs serrés derrière leur championne du moment. Mais ce trop-plein d’enthousiasme, sincèrement, ne collait pas. Notre aveuglement collectif, les évidences que l’on refuse de s’avouer m’ont frappée parce que tout n’a plus été qu’une histoire que l’on s’est racontée désespérément. On a cette impression que tout cloche, que rien ne va, mais on continue, tous, à faire semblant. On ne comprend plus rien à ce qui nous arrive. Les effets de bruit permanent, de saturation, de brutalisation de nos imaginaires par le nouvel appareil d’État américain – et donc, par ricochet •••



→ immédiat, qui nous affectent ici aussi, en Europe – empêchent toute capacité à saisir le réel. Or ce n'est pas du tout un chaos, contrairement à ce que l'on veut bien dire, mais véritablement un nouvel ordre. Nous basculons en terme de régime politique et de façon très structurelle. Trump et Musk ne sont que l'incarnation momentanée d'un système parti pour durer si les opinions publiques, les citoyens ne le comprennent pas à temps…

Vous dessinez l'ombre d'un "fascisme-simulacre". Comment peut-on en définir les grandes lignes ?

Pendant que Trump fait le show, Musk encode le nouveau système. Les esprits fins comprendront immédiatement que Trump et Musk sont des figures-totems. En somme, je tente de répondre à cette question : Trump et Musk sont-ils des fachos ou sont-ils en train de construire quelque chose de plus radical ? En réponse, je pose trois idées. Ce n'est pas du fascisme au sens simpliste du terme. La grille de lecture "fasciste" est historiquement contestable pour le contexte de 2025 si on s'en tient à une définition restrictive du fascisme : il n'y a pas de parti unique, pas de terreur physique massive dans les rues – pour le moment en tout cas. C'est aussi plus qu'une démocratie illibérale. Trump 2025 ne se contente plus d'affaiblir les contre-pouvoirs comme le ferait une démocratie illibérale, il les dépasse en assumant une rhétorique de la violence et de l'exclusion, celle de l'ennemi intérieur, du "nous contre eux". Là où l'illibéralisme verrouille les institutions et encadre les libertés, le trumpisme réinvente la réalité elle-même : manipulation de bases de données pour cibler les immigrés, effacement des données scientifiques, production de simulacres. S'y ajoutent une rhétorique de purification nationale et une théâtralité politique exaltant la force et le chef. Ce passage du contrôle institutionnel au mensonge absolu et à la désignation d'ennemis intérieurs porte des relents fascistes. Et Trump en adopte assurément les codes, les mime ; c'est ce que j'ai décrit comme un "fascisme-simulacre". C'est un régime qui en fait un spectacle, sans renvoyer nécessairement au fascisme originel des années 1930. Il n'en est pas tout à fait la copie : c'est un fascisme hybride, car moins centralisé, et qui ne renvoie qu'à lui-même. Il invente une réalité parallèle, ne détruit pas les institutions frontalement mais les vide, n'interdit pas les manifestations mais les neutralise dans le bruit du flux. Il fabrique des ennemis intérieurs artificiellement, se nourrit du chaos et de la dissolution des repères traditionnels. Il remplace la répression de masse par la capture des esprits. Mais il n'est encore qu'un "fascisme de transition" vers autre chose.

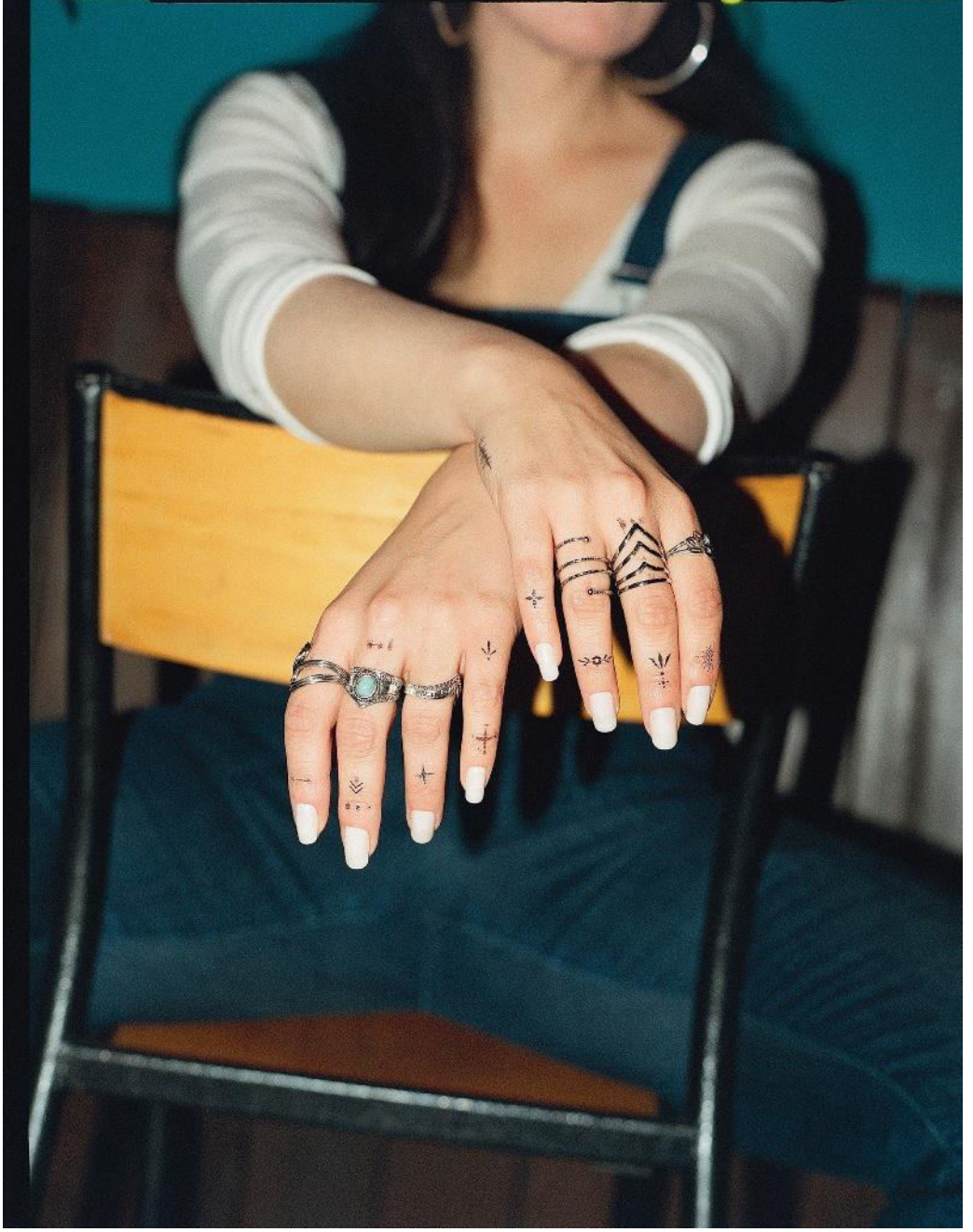
Vers quoi précisément ?

Une nouvelle civilisation est en cours de programmation, et cela, c'est plus systémique qu'un fascisme transitoire ; le techno-totalitarisme est déjà là : un régime fluide, invisible, algorithmique et total, sans bottes ni parti, où l'on ne gouverne plus les peuples mais où on reprogramme leurs perceptions, leurs cerveaux. Ce n'est plus tout à fait le système totalitaire d'Hannah Arendt défini en 1951 dans son livre *Les Origines du totalitarisme* (un régime qui recherche la domination totale, sans limites). Le totalitarisme aujourd'hui se *scrolle,* se *share,* se *follow*. Il est un paramètre invisible de vos applications. C'est en ce sens que j'explique que ce n'est pas une crise de la démocratie, mais un totalitarisme de l'intime, un totalitarisme cognitif. D'ailleurs, si Trump est un néofasciste inquiet, instable et fluctuant, alors Musk est fondamentalement totalitaire. Sous prétexte de puissance à reconquérir, l'Amérique nouvelle réinvente le code et le territoire, repousse les limites de la "nouvelle frontière" (réduire l'État à une matrice de surveillance de masse des citoyens, aller sur Mars, contrôler nos cerveaux, promouvoir l'homme augmenté…) en confisquant toute discussion démocratique autour de notre futur. Trump ouvre la voie à la suite : le nouveau système totalitaire. Du reste, le passage au totalitarisme n'est pas en train de se faire par un choc brutal, mais par une normalisation des outils – c'est ce que j'appelle le "paramètre totalitaire". Pour moi, l'enjeu est de mettre au jour ce qui gouverne nos imaginaires, nos perceptions et nos réflexes à nous tous, puisque nous sommes tous directement et intimement concernés par ce qui se passe de l'autre côté de l'Atlantique.

L'alliance entre Trump et Musk n'a pas duré longtemps : comment le comprendre ?

Effectivement, elle n'a pas duré. Et ce n'est pas un problème en soi. Nous ne devons pas commettre l'erreur de lire l'Histoire en marche à l'aune des anecdotes. Le vaudeville entre Trump et Musk, c'est *Dallas* à Washington ! J'en suis effarée et j'en ris aussi, comme tout le monde. Mais derrière, il y a un vrai basculement de régime, une mise à jour de la figure du Léviathan de Hobbes : une créature à deux têtes, BigState et BigTech, un Léviathan dual et hybride que j'avais déjà posé dans *Technopolitique [*Technopolitique – Comment la technologie fait de nous des soldats *en 2024]*. Il fallait donc ne pas s'arrêter là pour aller au bout de leur logique. Or, une idéologie, ce n'est que cela : la logique d'une idée poussée à son extrême. Et parfois, sa folie. Cette nouvelle figure politique, je l'ancre dans une épistémologie punk. Le terme permet de saisir deux figures de souveraineté désormais distinctes – privée (mégacorporations) et publique (l'État) – réunies alternativement autour d'axes idéologiques et/ou par des intérêts transactionnels et stratégiques – notamment économiques, industriels et militaires – convergents. Ce que l'autorité ne peut plus censurer, l'algorithme peut l'éclipser. Cette figure politique possède une autre particularité : elle n'a rien de monolithique. Elle repose sur des alliances fluctuantes, elle digère sans aucun problème les ruptures, a déjà bien

"Les effets de bruit permanent, de brutalisation de nos imaginaires par le nouvel appareil d'État américain empêchent toute capacité à saisir le réel."



←
À la Ferme du Rail,
à Paris, en août.

métabolisé le conflit entre ses deux têtes (Tech vs. State) comme variable d'ajustement. Donc l'éclatement du tandem Musk-Trump ne relève pas d'un effondrement du système, mais d'une oscillation interne dans son architecture. Les ego masquent mal la solidité du dispositif.

Qu'est-ce que vous percevez de pervers en eux?
Le "*gaslighting* politique" qu'ils mettent méthodiquement en œuvre. Le *gaslighting*, terme de psychologie, est une technique de manipulation cognitive par excellence qui vise à faire douter une population de sa propre perception du réel. Le pouvoir ne nie pas frontalement, il brouille, il retourne, il sature. Ce n'est pas le mensonge qui domine, c'est l'illusion de vérité. Ils ont braqué notre temps psychique. Vous n'êtes pas censurés, vous êtes disqualifiés – stratégie classique des pervers que l'on sait aujourd'hui documenter et reconnaître. Les femmes connaissent bien cela. Dans cet arsenal de guerre culturelle, le langage devient une arme à part entière parce que, à partir du nouveau "régime de vérité", vous pouvez aisément ensuite installer un nouveau régime de réalité. Le premier quart du XXIe siècle, c'est l'après-Orwell. Le récit dominant a tourné, et cela s'est imposé dans le premier mois de Trump à Washington : les universités de l'Ivy League *[les huit plus prestigieuses universités américaines]* sous tutelle, pressurisées, les mots interdits, les programmes de recherche coupés, les bases de données scientifiques élaguées… Plus de 8 000 pages gouvernementales et environ 3 000 jeux de données (liées à la santé publique, à l'environnement, à la justice climatique, aux identités de genre, etc.) ont été retirés des sites du gouvernement fédéral. Là, on est dans la censure et l'altération idéologique pure.

***"Il est temps de nous réapproprier nos chairs",* dites-vous. L'action passera par le concret et la création. Le réel est-il donc à défendre?**
Nous avons en réalité désormais deux existences : le couloir d'existence réel et le couloir d'existence virtuel. Les deux demandent pratiquement le même niveau d'engagement. Or les mondes virtuels sont des mondes fermés, privés. Vous n'êtes que votre propre avatar évoluant dans l'univers psychique d'un autre, comme disait K. Dick : celui qui a conçu la plateforme où vous traînez. Le réel, de façon surprenante, devient donc notre poche de résistance. Par les corps, la sensualité, l'amour, l'amitié, les cafés, le hasard… À ChatGPT, que je peux par ailleurs utiliser, j'oppose aussi mes livres! Il est, de ce point de vue, non seulement à défendre mais plus facile à défendre! Et puis, par effet de domino, le réel finit aussi par être contaminé par les mêmes logiques. Nous vivons, y compris dans le réel, dans des bulles : la méfiance est de mise; chacun se replie sur son immédiat proche, sa famille, etc. D'ailleurs, il est étonnant de remarquer l'explosion des récits sur les pères et les mères cette année alors que le monde autour s'effondre. Cela dit quelque chose de l'insécurité et du repli sur soi comme stratégie de résistance psychique.

Cyberpunk – Le nouveau système totalitaire d'Asma Mhalla (Seuil), 208 p., 19 €. En librairie.
Rencontres avec Asma Mhalla au Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges, du 3 au 5 octobre; aux 28es Rendez-Vous de l'Histoire, Blois, du 8 au 12 octobre; à la Librairie Ombres Blanches, Toulouse, le 9 octobre; à la Librairie Mollat, Bordeaux, le 23 octobre; à la Fondation Jean-Jaurès, Paris, le 6 novembre; à la Philharmonie de Paris le 8 novembre; aux Rencontres philosophiques Michel Serres, Agen, le 9 novembre; au Book Club Institut Montaigne, Paris, le 20 novembre.

LES 40 EXPOS LES PLUS DINGUES DE L'AUTOMNE

Grands noms et découvertes, nouveaux lieux, nouvelles tendances, à Paris, Lyon, Grenoble ou Marseille : des rendez-vous réjouissants à noter pour les prochains mois.

Texte Jean-Marie Durand





←
Lesende [Femme lisant]
de Gerhard Richter (1994).

Gerhard Richter



Sorry Sun
Pour ses 25 ans, la Fondation Pernod Ricard transforme son prix en un "Nouveau Programme" recentré sur l'accompagnement sur mesure de trois artistes émergent·es : la cinéaste et artiste ouzbèke Saodat Ismailova, l'artiste français Alexandre Khondji et l'artiste et poétesse française Hélène Yamba-Guimbi. *Sorry Sun* inaugure ce nouvel élan avec la présentation de leurs travaux respectifs, qui captent tous les visages obscurs d'un monde désenchanté, marqué par le dérèglement climatique et les crises sociales. *"Il est mort le soleil"*, chantait Nicoletta ; l'exposition en prend acte, à travers des films, photos, sculptures et objets texturés, tous traversés par l'idée de dislocation et d'effacement.

Fondation Pernod Ricard, Paris, jusqu'au 31 octobre.

Histoires personnelles/Réalités politiques
Ouvert en 1965, le MoCAB de Belgrade est l'un des premiers musées d'art contemporain en Europe, plus de dix ans avant le Centre Pompidou en France. Une part de sa collection, allant des années 1900 jusqu'à nos jours, s'expose au macLYON, à travers une confrontation avec la propre collection d'art contemporain du musée lyonnais créé en 1984. En entrecroisant deux histoires muséales, à la fois autonomes et reliées par l'attachement à la création contemporaine, l'exposition *Histoires personnelles/Réalités politiques* dévoilera surtout des œuvres d'artistes issu·es de l'ex-Yougoslavie, peu exposé·es en France.

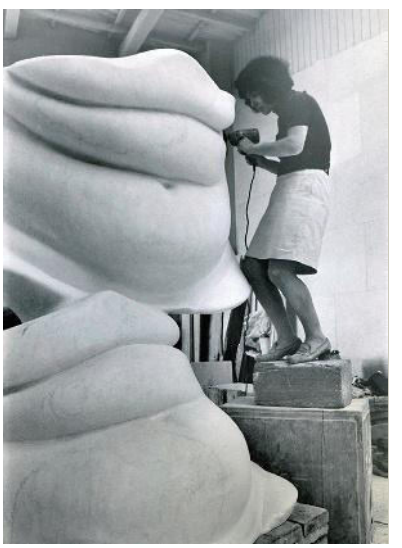
MacLYON, jusqu'au 4 janvier 2026.

Lygia Pape. Tisser l'espace
La première exposition personnelle en France de l'artiste brésilienne Lygia Pape, disparue en 2004, rassemble quelques-unes de ses pièces emblématiques, depuis ses premières gravures abstraites. Figure tutélaire de l'avant-garde artistique brésilienne de la seconde moitié du XX^{e} siècle, oscillant entre sculpture, installation, performance et cinéma documentaire, elle reste une "papesse" de la scène artistique brésilienne.

Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, du 10 septembre au 26 janvier 2026.

↗ *Cosmogrammes* de Sara Ouhaddou
Artiste française d'origine marocaine, Sara Ouhaddou signe sa première exposition monographique au sein d'une institution parisienne. Attachée au travail sur le verre, les bijoux et la céramique, comme au dessin ou à la photographie, elle explore ici des savoir-faire traditionnels en dialoguant avec des artisan·es à travers le monde. Car son approche implique toujours le recours à leurs pratiques. Ce qu'elle défend, c'est un travail en commun, effectué dans le lieu de l'artisan·e, s'inspirant de la vie spirituelle et d'une recherche sur les enjeux de la transmission.

ICI (Institut des cultures d'Islam), Paris, du 20 septembre au 15 février 2026.



↑ *Étude 2* de Sara Ouhaddou (2024).

↗ Hoda Afshar.

← Alina Szapocznikow.

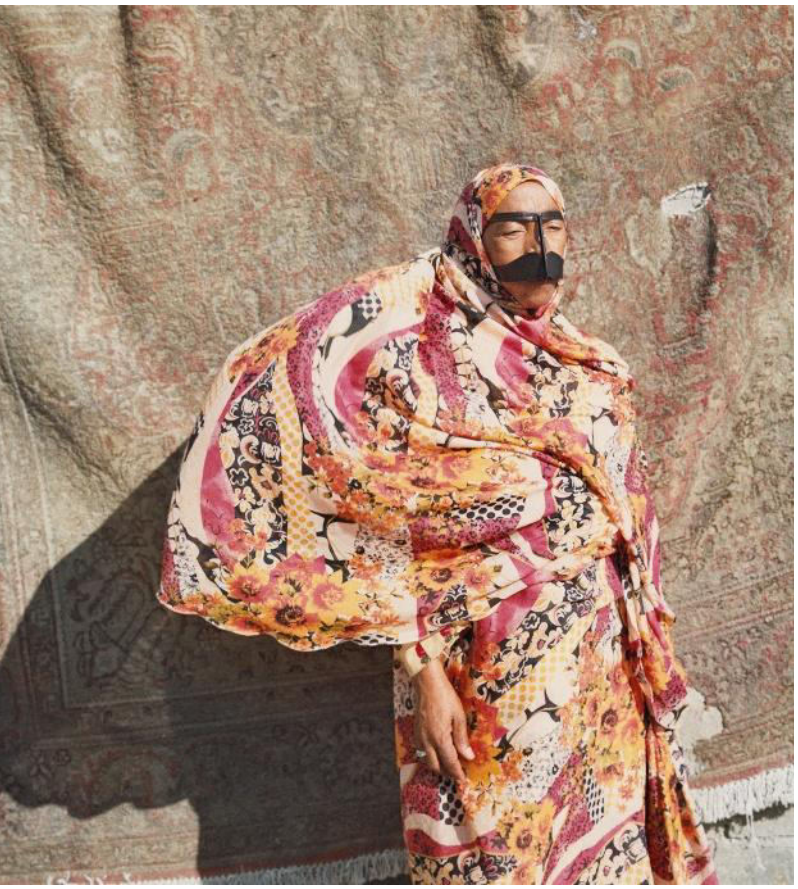
↑ *Alina Szapocznikow. Langage du corps*
Parfois comparée à Louise Bourgeois et à Eva Hesse pour la place qu'elle fait au corps sculpté et aux traumas, l'artiste polonaise Alina Szapocznikow (1926-1973) a pourtant été négligée par l'histoire de l'art. Le musée de Grenoble dévoile un parcours de près de 150 œuvres réalisées entre 1947 et 1973, chargées d'une puissance érotique et morbide. Une déconstruction de la figure humaine où le désir côtoie la mort, où le corps est un langage.

Musée de Grenoble, du 20 septembre au 4 janvier 2026.

Gothiques
Inspirant aujourd'hui l'univers de la fantasy, du jeu vidéo, de la mode, de l'architecture, de la littérature, du cinéma, de la musique, et plus généralement de la culture populaire, le gothique revient de loin ! Mais à quelles formes et quelles significations se rattache-t-il ? L'exposition du Louvre-Lens s'y penche à travers un long parcours, qui, des racines fondatrices du Moyen Âge jusqu'aux figures de sa réactivation depuis le début des années 2010, explore tous ses visages à travers le temps.

Musée du Louvre-Lens, du 24 septembre au 26 janvier 2026.
Lire p.155.

Sara Ouhaddou · Hoda Afshar · Courtesy The Estate of Alina Szapocznikow



← *Hoda Afshar. Performer l'invisible*

Première exposition monographique en France de Hoda Afshar, photographe iranienne née en 1983, *Performer l'invisible* donne à voir le travail d'une artiste qui interroge, à partir des collections du musée – notamment des images de Gaëtan de Clérambault au Maroc en 1919 –, le regard colonial dans l'histoire du médium photographique, lorsqu'il représente les corps en particulier. Un travail poétique et politique qui vient troubler le genre photographique pour le rappeler à ses manques et l'ouvrir à d'autres devenirs.

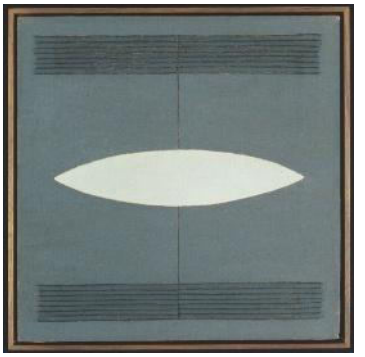
Musée du quai Branly-Jacques Chirac, Paris, du 30 septembre au 25 janvier 2026.

Rives d'Ilanit Illouz et Vincent Lemaire

Adeptes l'une et l'autre d'un travail expérimental sur l'image, entre réel et abstraction, les photographes Ilanit Illouz et Vincent Lemaire s'installent au centre culturel d'Emmaüs Solidarité pour imaginer ensemble un parcours pensé comme un acte de résistance aux codes dominants de représentation du monde et de ses paysages. Un voyage entre les rives du réel et de l'imaginaire, aux marges des images.

Transfo, centre culturel d'Emmaüs Solidarité, Paris, du 26 septembre au 15 novembre.

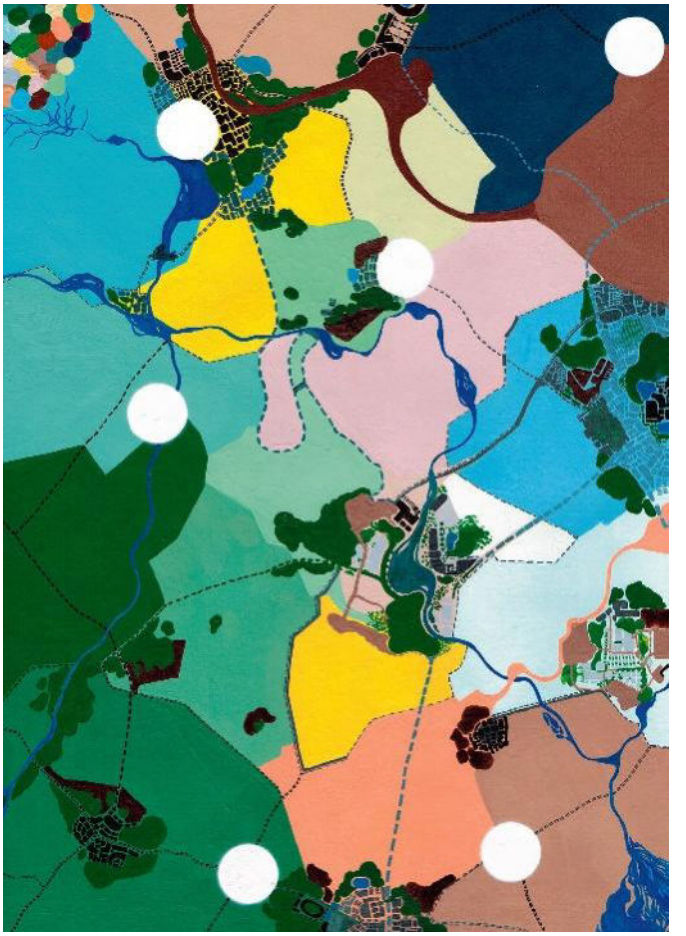




↑
Blue-Gray Composition d'Agnès Martin (1962).



←
Ectocarpus #2 de Josèfa Ntjam (2023).



→
Spots of Amnesia d'Otobong Nkanga (2006).

Prix Marcel-Duchamp 2025

Accueilli cette année au musée d'Art moderne de Paris, le prestigieux prix Marcel-Duchamp, dont le ou la lauréat·e sera annoncé·e le 23 octobre, réunit quatre artistes : Bianca Bondi, Eva Nielsen, Lionel Sabatté et Xie Lei. L'exposition de leurs travaux, curatée par Julia Garimorth et Jean-Pierre Criqui, dévoile un pan actif de la jeune création, entre installations *in situ*, peintures, bestiaire et photographies. Qui succédera à Gaëlle Choisne ? Les paris sont ouverts. Les quatre le méritent.

Musée d'Art moderne de Paris, du 26 septembre au 22 février 2026.

Correspondances d'Agnès Thurnauer

Après s'être inspirée de l'œuvre de Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, dans l'exposition *Copistes* au Centre Pompidou-Metz, la peintre Agnès Thurnauer se frotte à des artistes du XVIII[e] siècle. Elle engage ici une sorte de correspondance, visuelle et écrite, avec François Boucher, Fragonard, Canaletto et des figures féminines emblématiques comme Adélaïde Labille-Guiard, Louise Élisabeth Vigée Le Brun, Angelica Kauffmann, ainsi que des écrivaines ou scientifiques comme Madame de Staël ou Émilie du Châtelet. Une invitation à mieux mesurer la contribution des femmes à l'histoire de l'art et à la pensée classique et moderne.

Musée Cognacq-Jay, Paris, du 2 octobre au 8 février 2026.

← *Intrications* de Josèfa Ntjam

Née en 1992 à Metz, Josèfa Ntjam utilise le collage d'images, de mots, de sons et d'histoire(s) pour en faire son mode opératoire privilégié visant à déconstruire les grands récits figés sur les identités. Entre politique et poésie, dans le prolongement de son exposition à la Fondation Pernod Ricard en 2023, elle propose à Lyon sa plus vaste exposition à ce jour, en investissant les espaces de l'IAC mais aussi des vitrines de la station de métro Gare Part-Dieu. Elle y assemble des éléments disparates (sable, métal, carton, moteurs de jeux vidéo…) pour tisser un récit, inspiré de la physique quantique, permettant de relier des choses séparées, pour faire place à des fictions inouïes et honorer des voix oubliées.

IAC (Institut d'art contemporain Villeurbanne/Rhône-Alpes), Lyon, du 3 octobre au 11 janvier 2026.

↖ *Minimal*

Né au début des années 1960, à rebours du pop art et de l'expressionnisme abstrait alors dominants aux États-Unis, l'art minimal a radicalement reconsidéré le statut de l'œuvre d'art. L'exposition *Minimal* à la Bourse de Commerce en témoigne, grâce à une présentation d'œuvres issues de la Collection Pinault et de la Dia Art Foundation. De Robert Ryman à Lee Ufan, de Donald Judd à Sol LeWitt, de Richard Serra à François Morellet, de Dan Flavin à On Kawara…, une esthétique épurée se dévoile ici dans sa splendeur éclectique, mais minimale. Un vertige délesté de tout ornement.

Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, du 8 octobre au 18 janvier 2026.
Lire p.154.

Agnès Martin · Josèfa Ntjam · Courtesy of Otobong Nkanga

Berthe Weill. Galeriste d'avant-garde

Inscrite au sein d'une série consacrée au marché de l'art et à l'émergence des avant-gardes du XX^e^ siècle, la nouvelle exposition du musée de l'Orangerie invite à découvrir la carrière et la personnalité d'une grande marchande, en présence d'œuvres de Picasso, Matisse, Modigliani… Berthe Weill s'est toujours engagée dans le soutien aux artistes et elle prit part à la reconnaissance du fauvisme et du cubisme. L'exposition met en lumière une trajectoire et un héritage encore trop méconnus de l'histoire de l'art moderne.

Musée de l'Orangerie, Paris, du 8 octobre au 26 janvier 2026.

Michel Couturier. La Friche la galaxie

Disparu l'an dernier à l'âge de 67 ans, le photographe, vidéaste et poète belge Michel Couturier a laissé derrière lui une œuvre dont la Centrale à Bruxelles salue l'étrange beauté. Dans ses images ouvertes, attachées à la question des villes et des périphéries, on devine la quête de signes et de formes abstraites qui déplacent la vision normative des paysages urbains. Détournant les éléments des villes de leur fonction première, il réinvente par l'image l'expérience du passant ordinaire.

Centrale for Contemporary Art, Bruxelles, du 9 octobre au 22 février 2026.

Luc Delahaye. Le bruit du monde

Photoreporter de guerre dans les années 1990 au sein de l'agence Magnum, Luc Delahaye a élargi son langage esthétique dans les années 2000 à travers une approche plasticienne de la photographie, sans sacrifier pour autant son ethos documentaire. Si l'actualité – *"le bruit du monde"* – continue de l'inspirer, il en déplace les codes de représentation, en cherchant à en traduire les tensions, sans démonstration de force, par ce qu'il appelle *"une forme d'absence ou d'inconscience"*. Le Jeu de Paume exhume une quarantaine de ses images réalisées ces vingt-cinq dernières années, où le réel se révèle dans la justesse d'un regard patient.

Jeu de Paume, Paris, du 10 octobre au 4 janvier 2026.

↖ *I Dreamt of You in Colours* d'Otobong Nkanga

Première exposition monographique dans un musée parisien d'Otobong Nkanga, née en 1974 au Nigeria et installée en Belgique, *I Dreamt ofYou in Colours* puise son énergie dans cette profession de foi artistique : *"Je pense la Terre comme un être, comme notre corps : l'eau, l'air, l'arbre, la pierre, la plante sont des êtres comme notre corps."* Depuis la fin des années 1990, dans son travail à la fois plastique et poétique, l'artiste questionne la notion d'exploitation du sol tout autant que le corps dans son rapport à l'espace, à la terre et ses ressources. Le parcours dans les salles du musée d'Art moderne, conçu avec l'artiste et en collaboration avec le musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, révèle la richesse de sa pratique pluridisciplinaire (peintures, installations, tapisseries, performances, poésies, etc.), préoccupée par l'extractivisme, le soin, la réparation. Un travail subtil et sensible peuplé de fils, de pierres, de cordes…, qui tisse ensemble les matières, les formes et les idées.

Musée d'Art moderne de Paris, du 10 octobre au 22 février 2026.

Art Émergence

Le nouveau rendez-vous de la jeune scène artistique française.

Conçu comme un nouveau tremplin, Art Émergence vient mettre en lumière les jeunes diplômé·es des écoles d'art, ainsi que des artistes et commissaires en début de carrière. Lancée par Anna Labouze et Keimis Henni, fondateur·rices de l'association Artagon, qui accompagne depuis dix ans les nouvelles générations d'artistes en leur permettant de gagner en visibilité et en reconnaissance, cette première manifestation élargit et consolide une démarche volontariste visant à *"soutenir, relier et mettre en lumière celles et ceux qui font l'art d'aujourd'hui et inventent celui de demain"*. Outre favoriser des échanges entre professionnels de l'art, Art Émergence entend surtout révéler au public une certaine vitalité de cette jeune scène, telle qu'on peut la mesurer régulièrement dans la présentation des travaux de diplômé·es d'école d'art.
Ce nouveau rendez-vous se déploiera en trois mouvements complémentaires : une grande exposition rassemblant des projets de fin d'études de 42 artistes diplômé·es en 2024 de l'ensemble des écoles d'art françaises sera organisée aux Réserves du Frac Île-de-France et dans la Chaufferie de la Fondation Fiminco, à Romainville ; un festival de trois jours à la Maison des Métallos (Paris), dédié à cette jeune scène, mêlera performances, spectacles, projections, lectures et débats ; trois week-ends portes ouvertes d'une trentaine d'ateliers collectifs d'artistes émergent·es, répartis entre le Nord-Est parisien et la Seine-Saint-Denis, seront aussi proposés.

Réserves du Frac Île-de-France et Chaufferie de la Fondation Fiminco, Romainville, jusqu'au 2 novembre. Festival Art Émergence, Maison des Métallos, Paris, du 25 au 27 octobre.

Reiffers Art Initiatives

Pour la 5e édition de ce programme original, Daniel Buren a choisi de mentorer Miles Greenberg. Le résultat de cette collaboration est à découvrir cet automne.

Quand l'aîné, Daniel Buren, construit depuis plus de cinquante ans des œuvres *in situ,* en dialogue avec l'architecture d'un lieu, le prometteur Miles Greenberg, âgé de 28 ans, s'attache aux limites du corps, à travers des performances haletantes (transpercer son corps de flèches, marcher pendant vingt-quatre heures d'affilée…). C'est à cette rencontre improbable entre deux artistes qu'invite la cinquième exposition montée par Reiffers Art Initiatives, un an après la collaboration entre Ugo Rondinone et Tarek Lakhrissi.
Pensé comme un programme de mentorat associant une figure majeure de l'art contemporain à un jeune talent, ce protocole a amusé Daniel Buren, pourtant assez rétif à toute posture de vieux sage délivrant son savoir aux artistes en devenir. *"Je ne suis jamais très chaud pour jouer au papa ou au grand frère,* admet-il. *Je suis très détaché de l'idée de transmission, je n'aime pas le professorat, même si j'ai travaillé durant des années à l'Institut des hautes études en arts plastiques, avec Pontus Hultén, et même si j'ai enseigné à Düsseldorf."* Pourtant, la proposition que lui a lancée l'équipe de Reiffers l'a vite intéressé : *"Ils m'ont donné une liste de jeunes artistes, c'était très ouvert. J'ai porté mon dévolu sur Miles Greenberg, que je ne connaissais pas. Il était difficile à cerner, il travaille sur l'espace d'une façon un peu originale en faisant des sculptures vivantes : cela m'a intrigué ; c'est aussi simple que cela."*
Leur collaboration secrète s'est ainsi déployée durant l'été et l'on en découvrira le résultat fin octobre, en espérant que l'axe Buren-Greenberg aura trouvé sa cohérence plastique. *"Il est impossible de savoir comment se fera l'essor d'un jeune artiste,* reconnaît Buren. *Un artiste de moins de 30 ans n'est jamais génial. On commence à voir son vrai visage quand il atteint la cinquantaine. D'ailleurs, les génies très jeunes, on les compte sur les doigts d'une main dans l'histoire de l'art. En musique, c'est différent, mais en arts plastiques, cela ne marche pas comme cela : c'est long d'arriver à faire quelque chose qui tient la route."* Greenberg est prévenu, la gloire et la reconnaissance demanderont patience et travail, mais Daniel Buren veillera sur lui.

Reiffers Art Center, Paris, du 22 octobre au 13 décembre.



Matthieu Poli · Zeitgeist Films in Association with Kino Lorber · Genevieve Hanson/The Estate of Philip Guston

→ *Les Illusions retrouvées – Nouvelles utopies à l'ère numérique*

Némo, la Biennale internationale des arts numériques de la Région Île-de-France, riche en spectacles, performances, concerts dans de multiples lieux en Île-de-France, se déploie au Centquatre dans une exposition, *Les Illusions retrouvées*. Où une trentaine d'œuvres traduisent un état actif de la création aspirée par des imaginaires spéculatifs, des imbrications fécondes entre machines et humains. Où l'intelligence artificielle permet d'esquisser des images et des idées de formes de vie échappant à la tiédeur de nos vies grises.

Centquatre-Paris, du 11 octobre au 11 janvier 2026.

Odette Pauvert. La peinture pour ambition au temps de l'Art déco

Première femme peintre à obtenir en 1925 le prestigieux grand prix de Rome, Odette Pauvert (1903-1966) est pourtant sortie des radars de l'histoire de l'art, longtemps indifférente à la reconnaissance des artistes femmes. La Piscine exhume enfin l'œuvre de cette peintre dont les toiles s'inscrivaient dans une tradition classique, à rebours des avant-gardes de la modernité. À la recherche du temps perdu d'Odette.

La Piscine, Roubaix, du 11 octobre au 11 janvier 2026.

↗ *Yvonne Rainer: A Reader*

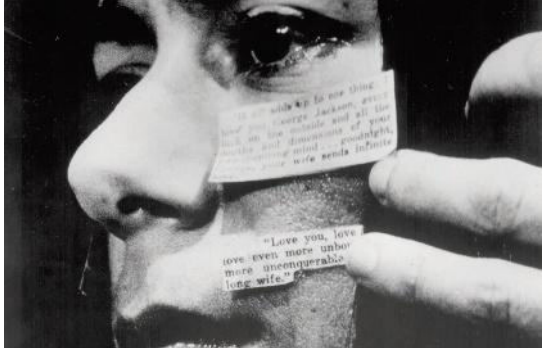
Chorégraphe, cinéaste et poétesse américaine née en 1934, Yvonne Rainer reste une figure-clé de l'art et du féminisme contemporain. Le Crac Occitanie en témoigne, avec une exposition convoquant la danse, le cinéma, la vidéo, la performance, les arts visuels, la littérature, pour célébrer une œuvre politique et poétique essentielle qui a inspiré plusieurs générations de performeur·ses et de chercheur·ses.

Crac Occitanie (Centre régional d'art contemporain), Sète, du 11 octobre au 15 février 2026

Thunderb de Sylvie Fleury

Entre esthétique de la futilité et relecture glamour d'une histoire de l'art très masculine, Sylvie Fleury met un coup de griffe à notre société de consommation depuis les années 1990. Prolongeant sa récente exposition parisienne, *Sculpture Nails,* à la galerie Thaddaeus Ropac, Sylvie Fleury revient à Sérignan avec ses installations emblématiques telles que les *Shopping Bags* ou ses sculptures puisant dans les codes du luxe et de la mode un imaginaire visuel qui nous renvoie à nos propres obsessions et névroses marchandes.

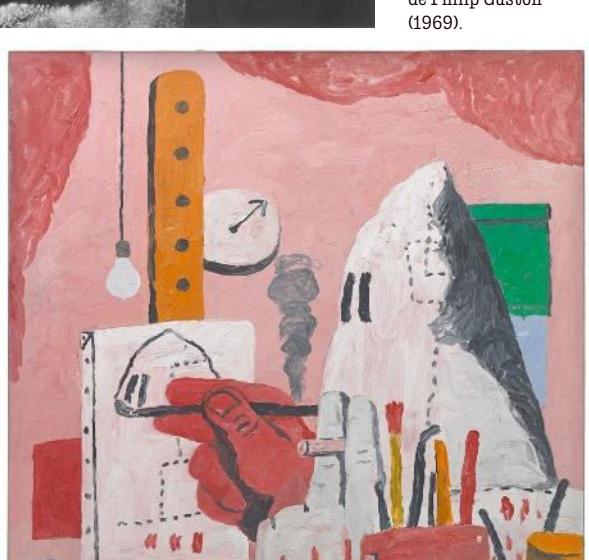
Mrac Occitanie (Musée régional d'art contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée), Sérignan, du 11 octobre au 22 mars 2026.



↞
Le Monolithe de l'infini de Matthieu Poli (2016-2025).

←
Film about a Woman Who… d'Yvonne Rainer (1974).

↓
The Studio [L'Atelier] de Philip Guston (1969).



↙ *Philip Guston. L'Ironie de l'histoire*

Conçue autour de dessins réalisés en écho à un livre de Philip Roth, l'exposition du musée Picasso met en lumière les liens de la peinture de Philip Guston avec une tradition satirique. Car dès la fin des années 1960, après avoir été l'un des protagonistes de la première avant-garde abstraite américaine, il avait fait scandale en revenant à une figuration inspirée de la bande dessinée. De la série des *Nixon Drawings* aux ultimes peintures de l'artiste, l'exposition dévoile combien, même à travers ses dessins satiriques, la peinture de Guston dégage une puissance expressive. Un transfert d'énergie s'y opère, nourri d'un humour noir, faisant de lui *"une sorte de Kafka ou de Gogol de la peinture"*, selon le commissaire de l'exposition Didier Ottinger. En parallèle, le musée consacre une exposition au très punk Raymond Pettibon.

Musée Picasso, Paris, du 14 octobre au 1er mars 2026.

Kandinsky, la musique des couleurs

La musique fut le cœur battant de l'œuvre du peintre Vassily Kandinsky. Le musée de la Musique - Philharmonie de Paris, associé au Centre Pompidou, en retrace l'histoire à travers l'exposition de 200 œuvres et objets de son atelier, qui permettent de mesurer ce qui relie sa peinture à la musique. Ces affinités électives entre sons, traits et couleurs, nées avec l'abstraction, à la fois picturale et musicale, se mesurent grâce à un parcours immersif au casque.

Philharmonie de Paris, du 15 octobre au 1er février 2026.

FESTIVAL ROCKOMOTIVES 34e ÉDITION
DU 25 OCTOBRE AU 1ER NOVEMBRE 2025 - VENDÔME (41)

KOMPROMAT - YANN TIERSEN - piano solo + electronics performance
ODEZENNE - EMILY LOIZEAU - THE BOO RADLEYS (uk)
MOLECULE - live - ANIKA (de) - PROHIBITION - KEG (uk)
EN ATTENDANT ANA - PNEU - UGLY (uk) - GEYSIR
STUFFED FOXES - MONTGOMERY - CANDEUR CYCLONE
MOSSAÏ MOSSAÏ - KNIVES (uk) - BRYAN'S MAGIC TEARS
REYMOUR (ch) - COMMON INSIGHT - COALS (pl) - RANK-O
QUENTIN ROLLET & JERÔME LORICHON - NLF3 - FOUDRE!
MERMONTINE – sous les mers – jeune public - COUSINES LIKE SHIT (aut)
PATCHE (can) - PRIMEVERE - QUINQUIS - DOUBLE VITRAGE
TATIANA PARIS - PAR LE GAST - DIEZE (be) - MONTE MAI (ch)
ANNA - XAMELEON - ATOMIQUE FLAV - DIANE - LOUVENT
360° NORD - Carla Pallone VS Anita Conti - ciné-concert - TEENAGE BED x LEA MLK
JD BEAUVALLET – rencontre littéraire - PRIX LIBRE CATERING
DJ MDLN - MAGNETIC & FRIENDS

WWW.ROCKOMOTIVES.COM
www.FIGURESLIBRESRECORDS.fr (le label du festival)

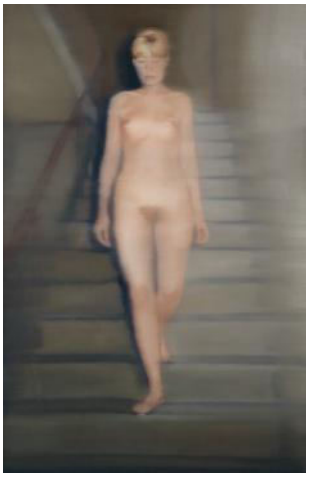
figures libres

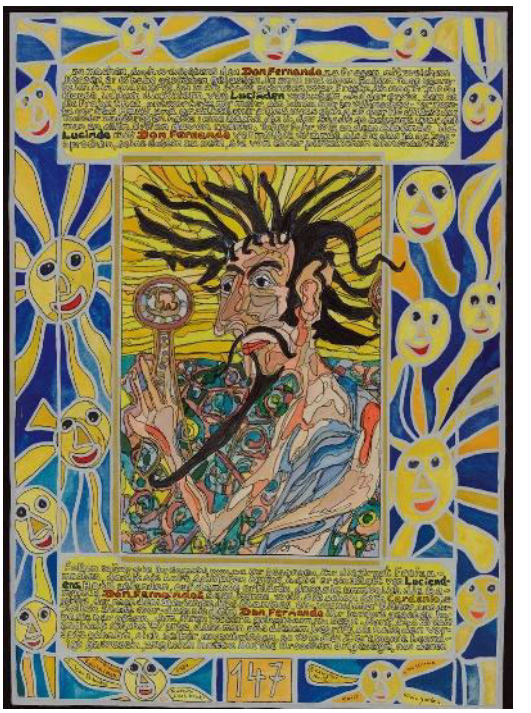
Paris, l'art capital

Un Centre Pompidou qui essaime, de nouveaux lieux et une offre d'expositions en tout genre font de Paris *the place to see*.

Les traversées parisiennes en quête des espaces de l'art vont prendre cet automne des détours et des réorientations tels qu'on n'en avait pas connus depuis 1977, année de l'ouverture du Centre Pompidou.
Avec la fermeture effective du bâtiment fin septembre (mais pas de son activité, redéployée un peu partout ailleurs), un grand vide va saisir ses fidèles visiteur·ses. Il faudra néanmoins s'y faire durant au moins cinq ans.
Mais pas très loin de là, au 2, place du Palais-Royal, un espace viendra combler en partie ce manque : la nouvelle Fondation Cartier, qui déserte le boulevard Raspail pour rejoindre le centre de la capitale – près du Louvre, du musée des Arts décoratifs, de la Bourse de Commerce ou du Grand Palais –, cœur battant de l'art parisien. Nichée dans l'ancien Louvre des Antiquaires, transformé par l'architecte Jean Nouvel, qui a imaginé cinq plateformes mobiles réparties sur 8 000 m², la Fondation ouvrira ses portes au public le 25 octobre avec une *Exposition Générale* dévoilant environ 600 œuvres de sa collection façonnée depuis sa création en 1984.
Au même moment, Art Basel Paris réunira au Grand Palais 203 exposant·es de 40 pays et territoires, illustrant, comme le souligne son directeur Clément Delépine, *"le rôle inégalé de Paris comme nexus mondial des avant-gardes artistiques, intellectuelles et créatives, réunissant des galeries visionnaires, des artistes pionnier·ères et des collaborations trans-disciplinaires"*. L'ouverture d'expositions majeures un peu partout courant octobre (Gerhard Richter, *Minimal*, Philip Guston, Tarik Kiswanson, Otobong Nkanga, Luc Delahaye…) renforcera cette impression de redécouvrir Paris comme une insolente capitale mondiale de l'art.

Exposition Générale, Fondation Cartier, Paris, du 25 octobre au 23 août 2026.
Art Basel Paris, du 24 au 26 octobre.





→ *Don Quichotte – Histoire de fou, histoire d'en rire*

Attaché depuis des années aux expositions littéraires (Genet, Flaubert, Giono), le Mucem salue l'œuvre de Miguel de Cervantès, *Don Quichotte*. Un personnage mythique qui ne cesse de fasciner écrivain·es, philosophes et artistes par la charge symbolique de son existence romanesque (la fulgurance comique, l'idéal absolutiste, la solitude métaphysique, la grandeur de l'échec…). L'exposition dévoile la façon dont les champs artistiques s'en sont emparés, jusqu'à la performance d'Abraham Poincheval en 2018, qui traversa en armure médiévale la campagne bretonne.

Mucem, Marseille, du 15 octobre au 30 mars 2026.

↑ *Gerhard Richter*

En proposant une rétrospective de toute l'œuvre du peintre allemand Gerhard Richter, depuis sa première toile jusqu'à sa dernière, la Fondation Louis Vuitton dévoile le travail foisonnant de l'un des plus grands artistes vivants. Soixante ans de création d'un faiseur d'images, hanté par l'Histoire, qui n'a cessé d'interroger le genre pictural.

Fondation Louis Vuitton, Paris, du 17 octobre au 2 mars 2026.
Lire p.152.

Migrations & Climat – Comment habiter notre monde ?

Explorant les dynamiques des migrations humaines liées au dérèglement climatique, le Palais de la Porte Dorée expose plus de 200 photographies documentaires, témoignages, vidéos, infographies, pour une expérience de visite visant à faire de nous de vrai·es "Terrestres", lucides face à ce qui se joue dans la destruction du vivant. Mobilisant des regards et des savoirs disséminés entre les champs de l'art et de la science, *Migrations & Climat* dévoile les moyens de lutter contre la dévastation du vivant, pour continuer de croire à la lutte alors que tout s'effondre (la biodiversité, les espèces…).

Palais de la Porte Dorée, Paris, du 17 octobre au 5 avril 2026.

Gerhard Richter · Claudina Garcia, Collection de l'Art Brut, Lausanne · Vinciane Lebrun/Voyez-Vous



↞ ↞ ↞
Ema (Akt auf einer Treppe) [Ema (Nu sur un escalier)], de Gerhard Richter (1966).

↞ ↞
El ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha de Reinhold Metz (1983-1984).

↞
The Accident de Tarik Kiswanson (2023).

Point de départ de Bridget Riley

Au musée d'Orsay, une exposition de la figure majeure de l'art optique (Op-Art) Bridget Riley, née en 1931 à Londres, met en lumière ce que ses toiles doivent au maître postimpressionniste Georges Seurat, notamment au tableau *Une baignade à Asnières,* qui l'a marquée à vie lorsqu'elle le découvrit à la National Gallery. *"Copier Seurat m'a permis de comprendre la pensée picturale,* disait-elle. *J'ai observé son travail, je l'ai analysé, puis je l'ai adapté à mes moyens."* De grands moyens, comme le révèle le parcours à Orsay.

Musée d'Orsay, Paris, du 21 octobre au 25 janvier 2026.

Paris 1925 : l'Art déco et ses architectes

Moment emblématique qui a marqué l'histoire de l'architecture et des arts décoratifs, l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris en 1925 reste le manifeste fondateur de la modernité. À travers une reconstitution immersive, la Cité de l'architecture et du patrimoine honore ce tremplin du style Art déco qui révéla les nouvelles approches architecturales, urbaines et décoratives de Le Corbusier, Auguste Perret, Henri Sauvage ou Robert Mallet-Stevens.

Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris, du 22 octobre au 29 mars 2026.

← *The Relief* de Tarik Kiswanson

Lauréat du prix Marcel-Duchamp en 2023, mêlant dans sa pratique autant la sculpture que la performance, la poésie que la vidéo, Tarik Kiswanson prolonge son travail sur le déracinement et les traumatismes intimes à l'Institut suédois. Où l'artiste, né de parents palestiniens exilés en Jordanie puis en Suède, vivant aujourd'hui entre Paris et Berlin, expose des sculptures et des vidéos nourries de ses recherches documentaires (sur un parachutage de pianos en Europe durant la Seconde Guerre mondiale) et de ses immersions au cœur d'un conservatoire en Seine-Saint-Denis. Autant de façons sensibles – via la sculpture et l'image filmée – d'honorer la musique comme une voie d'apaisement et de lutte.

Institut suédois, Paris, du 23 octobre au 11 janvier 2026.



↘ *Performissima*

Le Centre Wallonie-Bruxelles/Paris propose la seconde édition de Performissima, Festival international des arts vivants, de midi à minuit. Aux côtés d'une trentaine d'artistes installé·es à Bruxelles et en Wallonie, 30 artistes internationaux·ales issu·es de 24 pays se réunissent pour explorer de nouvelles formes performatives. Une invitation à l'extravagance kinesthésique, visuelle et sonore pour célébrer la rage de vivre, la déconstruction des normes du corps et de la pensée. Une formidable expérience qui, comme le rappelle Stéphanie Pécourt, directrice de CWB, vise *"le non-alignement aux temporalités normées"*. De l'art de tout changer.

Centre Wallonie-Bruxelles/Paris, le 24 octobre.

Because Beaubourg

Le Centre Pompidou ne fermera ses portes qu'après avoir organisé durant deux jours une sorte de *demolition party,* proposée par le label Because Music. Concerts, DJ-sets, performances, projections… : la fête mobilisera une cohorte de musicien·nes, parmi lesquel·les Sébastien Tellier, Pedro Winter, Camille, Catherine Ringer, The Limiñanas, Jacques, Christine and the Queens, Shygirl, Pascal Comelade, Cerrone ou 2ManyDJ's. Un dernier tour de piste festif, avant le silence imposé.

Centre Pompidou, Paris, les 24 et 25 octobre.

Sous la pluie – peindre, vivre et rêver

Après le soleil de l'été, la pluie, la vraie : le musée d'Art de Nantes se penche sur la présence de la pluie dans l'histoire de la peinture et de la sensibilité depuis la fin du XVIII[e] siècle. Peindre sous la pluie, vivre sous la pluie, rêver avec la pluie : l'exposition étudie en trois temps le lien entre la pluie et la mélancolie. De Monet à Sérusier, de Courbet à Hokusai, de Vallotton à Brassaï, de Stieglitz à Ivens, la pluie s'invite dans le monde des formes happées par la puissance organique des éléments, surtout lorsqu'ils arrosent les corps et les esprits chagrins.

Musée d'art de Nantes, du 7 novembre au 1[er] mars 2026.

L'Inventaire Deleuze

Le centenaire de la naissance du philosophe Gilles Deleuze étant passé cette année un peu inaperçu, le Centre Pompidou corrige le tir avec un *Inventaire Deleuze* pendant deux jours au MK2 Bibliothèque, pour saluer une œuvre qui résonne avec notre époque. Des néofascismes aux machines dévorantes, des désirs sur lesquels on ne cède rien au devenir-minoritaire…, des conférences, performances, ateliers célèbrent les centaines de concepts toujours stimulants de l'auteur de *Mille Plateaux*.

MK2 Bibliothèque × Centre Pompidou, les 8 et 9 novembre.

↘ *M.C. Escher*

Avec plus de 200 œuvres présentées, la première rétrospective parisienne consacrée à Maurits Cornelis Escher (1898-1972) honore l'œuvre-culte de l'artiste néerlandais qui conjuguait art, mathématiques, géométrie, logique et philosophie dans un langage plastique unique. Célèbre pour ses visions impossibles et ses géométries infinies, Escher a influencé le monde du design, du graphisme et de la communication visuelle. La Monnaie de Paris propose une scénographie immersive et ludique, avec des modules interactifs et des dispositifs autour des œuvres, pour dévoiler au public les secrets de leur construction démoniaque.

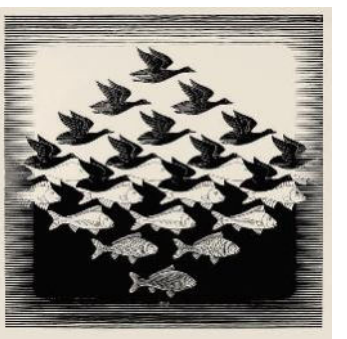
Monnaie de Paris, du 15 novembre au 22 février 2026.

↓ *Manga. Tout un art!*

Remontant aux racines de la culture japonaise, l'art du manga se raconte au musée Guimet à travers une sélection d'œuvres variées – planches originales, revues, rouleaux peints et livres illustrés des XVIII[e] et XIX[e] siècles, objets et estampes… Des œuvres qui témoignent de l'étendue des registres de l'art narratif japonais, exposées sur les trois étages du musée, antre de la culture asiatique éternelle, de ses formes les plus anciennes aux plus contemporaines.

Musée Guimet, Paris, du 19 novembre au 9 mars 2026.





↑ *Ciel et Eau* de M.C. Escher (1938).

↖ *Sous la vague au large de Kanagawa* d'Hokusai Matsushima (1760-1849).



← Aurélie d'Incau.

M.C. Escher · Harry Bréjat/Grand Palais Rmn · Valeria Creanga

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

Sous le haut patronage de
Monsieur Emmanuel MACRON
Président de la République

BRÉSIL FRANCE 2025

Manifestation organisée dans le cadre
de la Saison Brésil-France 2025



Pamüri masa, les esprits de la transformation © Paulo Desana © Graphisme : HS

Amazônia

Créations et futurs autochtones

Exposition
Du 30 septembre 2025
au 18 janvier 2026

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

INSTITUT FRANÇAIS

IGR
Instituto Guimarães Rosa

MINISTÈRE DE LA CULTURE

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

GOUVERNEMENT DU BRÉSIL
BRASIL
UNION ET RECONSTRUCTION

AMBASSADE DU BRÉSIL
PARIS

Avec le soutien de
Weil

Libération
RATP
france tv
BeauxArts
Télérama
Society
inter

Les Inrocks

Abonnez-vous !

1 an – 10 numéros

Papier + Numérique

9,90 €
PAR MOIS*

*sans engagement de durée

OU

99 €
POUR 1 AN

Formule papier + numérique Les Inrockuptibles :

→ Le magazine en version papier + numérique
→ L'accès au site lesinrocks.com dans son intégralité et ses archives depuis 1995
→ L'accès à l'application des Inrocks disponible sur Apple Store et sur Google Play
→ L'actualité culturelle personnalisée via cinq newsletters thématiques
→ Des invitations culturelles exclusives via le Club Inrocks, la plateforme d'invitations. Les Inrocks Super Club, la soirée concert et Les Inrocks Ciné Club, la soirée projection en avant-première
→ La web radio des Inrocks : une expérience audio de qualité supérieure pour les abonnés

Les Inrockuptibles Bulletin abonnement :

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **9,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement. Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

❑ **99 € pour 1 an.** Je paie par chèque à l'ordre des "Éditions indépendantes."

Je complète mes coordonnées :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG44**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... **@** .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|
code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitements et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques

↘
Miki
p.108.



Frankie & Nikki

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

Musiques

Un *Disque bleu* ultra-Biolay

L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS -

Seize ans après le triomphe de *La Superbe*, BB sort un double album invitant au voyage entre la France et l'Amérique du Sud. Une grande traversée en forme de coup d'éclat.

"Si j'me sens bien, c'est parce que j'sens plus rien/Quand vient l'heure bleue, celle des adieux", chantait Benjamin Biolay sur *L'Heure bleue*, un single inédit paru à l'automne 2022 juste après *Saint-Clair*, le dixième album de sa carrière. Dans l'imaginaire de BB, les références au bleu ne manquent pas, de *Bleu comme toi* d'Étienne Daho à *Blue Hotel* de Chris Isaak, de *Plus bleu que tes yeux* d'Édith Piaf à l'album bleu de Weezer, sans oublier la fameuse note bleue. *"Je fais des ronds de disques bleus"*, chante-t-il d'ailleurs sur *Le Disque bleu*, nouveau double album dans sa discographie qui a connu un avant/après *La Superbe* (2009), avec le succès populaire que l'on sait.

Dévoilé par deux morceaux – la ballade bossa *Adieu Paris* et le symphonique et tubesque *Juste avant de tomber* – extraits de ses deux volumes (respectivement titrés *Résidents* et *Visiteurs*), ce *Disque bleu* a été composé, écrit et enregistré entre Paris, Sète, Bruxelles, Buenos Aires et Rio de Janeiro, et réalisé avec Pierre Jaconelli, son plus fidèle acolyte depuis le tout premier single *La Révolution* en 1997. Comme souvent, Benjamin Biolay a mis beaucoup de lui dans ces vingt-quatre chansons à la fois vécues et fantasmées, littérales et métaphoriques. Encore une fois, l'écriture impressionne, au diapason de l'instinct mélodique et d'ambitieux arrangements de cordes (cosignés par Valentin Couineau) et de cuivres. Parmi les influences avouées avec les Beatles qu'il cite régulièrement en interview depuis l'inaugural *Rose Kennedy* (2001), BB paie doublement sa tournée à Serge Gainsbourg à travers deux hommages assumés et détournés à *Histoire de Melody Nelson* (1971) sur *Morpheus Tequila* et *Résidents, visiteurs*. C'est sur l'air du *Penseur*, porté par un bandonéon, un sax ténor et un quatuor à cordes que s'ouvre cette nouvelle virée entre la France et l'Amérique (du Sud), six ans après le faux double *Palermo Hollywood* et *Volver* d'obédience argentine. Rapidement, la température monte avec *Soleil profond*, futur hymne en concert avec son refrain entêtant : *"Je dédie cette danse à l'amertume/À l'impudence, à l'habitude"*.

À la manière de *La Superbe*, Benjamin Biolay mélange les styles et varie les ambiances, conjuguant la chanson française en version sud-américaine, hommageant Louis Aragon *(Oh la guitare)* et Georges Brassens *(Les Passantes)* comme Antônio Carlos Jobim (le standard *Corcovado* cité dans *Mauvais Garçon*) et Vinícius de Moraes (dont une interview est samplée dans *La Sieste*). Et si l'haletant *Au ranch* n'aurait pas détonné sur *À l'origine* (2005), BB écrit son *Testament* en alexandrins : *"Dans des mémoires fondues ou des rêves éthyliques/Du tabac blond laissé dans un grand samovar/Toi tu n'oublieras pas nos chers travaux pratiques/En pensant que c'est moi qui te prends dans le noir."* Plus loin, il se prête volontiers aux jeux de mots sur le frivole *Pauline partout, Justine nulle part*, tandis qu'il duettise avec sa bassiste Nathy Cabrera sur *15 octobre* (après *15 août* et *15 septembre* sur *La Superbe*).

Toujours inspiré, jamais rassasié, Benjamin Biolay s'est donc lancé dans la confection d'un deuxième disque, enregistré entre Rio de Janeiro et Buenos Aires, pour assouvir notamment sa passion de la bossa auprès de musiciens réputés, comme le percussionniste Marcelo Costa, le contrebassiste Guto Wirtti, le bandonéoniste Fernando Samalea, les joueurs de cavaquinho Allan Monteiro et de ronroco Martín Rodríguez. Sur ce volume majoritairement acoustique et en clair-obscur *(Ne me laisse jamais sortir, Tout nu et tout mouillé)*, la voix de BB se fait plus douce et cajoleuse (*Chanson de pluie, Les Trois Amis*, en clin d'œil touchant à L'Affaire Louis' Trio et aux regrettés Bronco Junior et Cleet Boris). Dans les autobiographiques *Mauvais Garçon* et *Mes souvenirs* (ultime chanson composée au pays de Chico Buarque), le natif de Villefranche-sur-Saône n'hésite pas à se livrer sans filet : *"À ces quelques enseignants qui pensaient que j'irais loin […]/À la première couronne du premier enterrement […]/Et à la toute première fois qu'on m'a dit papa."*



Un double disque bleu comme BB.

Franck Vergeade

Le Disque bleu (Virgin Records France/Universal). Sortie le 17 octobre.
En tournée française et en concert au Théâtre Marigny, Paris, du 30 novembre au 2 décembre, et au Grand Rex, Paris, le 9 mars 2026.

Marie Rouge/Virgin Records France

SOME LIKE IT HOT de Bar Italia

Si le trio anglais se présente désormais à visage découvert, sa musique demeure insaisissable. Et pourtant indispensable.

La loi de l'attraction est bien réelle. Tout mystère alimente les fantasmes, mais il suffit d'y associer le nom de Dean Blunt pour que la dynamique devienne fascination et que le phénomène vire à l'obsession. Pas de photo, aucun mot, encore moins d'interview ni de promo. Une poignée d'apparitions sur scène, quelques chansons puis deux albums confidentiels diffusés au début de la décennie chez World Music et la simple appartenance à la nébuleuse du cofondateur dudit label auront été nécessaires pour faire de Bar Italia l'une des sensations rock à suivre outre-Manche.

En 2023, la formation anglaise, portée par cette aura énigmatique, décide de rejoindre Matador Records pour y publier un album plus que remarqué, *Tracey Denim*. Les rumeurs se dissipent, le silence demeure et la hype persiste tandis qu'un autre disque, *The Twits*, voit le jour six mois plus tard. Soudain, les langues se délient. Le mystère s'évanouit. Non, Bar Italia n'est pas une expérience artistique autour du rock à guitares pilotée par la main invisible du musicien-producteur fantôme Dean Blunt. Non, le groupe londonien n'est pas non plus le projet de fin d'études d'étudiant·es en école d'art désireux·ses de flirter avec l'avant-garde. Nina Cristante, Sam Fenton et Jezmi Tarik Fehmi préfèrent mettre fin aux spéculations. Leur rencontre hasardeuse doit tout au confinement, lorsque les trois artistes logeaient dans un immeuble de Peckham et que leur musique était vouée à supplanter toute forme d'expression.



Pour son cinquième album, référence directe au chef-d'œuvre de Billy Wilder (*Certains l'aiment chaud* en VF), Bar Italia se joue des codes avec son sens de l'humour, de la transformation et des doubles sens. S'il avance désormais à visage découvert, le trio cultive l'ambiguïté et le plaisir sur un disque qui se veut aussi immédiat et spontané *(Fundraiser, Cowbella, Eyepatch)* que tortueux et halluciné (*Bad Reputation, Plastered, The Lady Vanishes* et l'entêtant finale). Perdu quelque part entre les scènes alternatives des *nineties*, l'indie rock des années 2000 et une étrange faille temporelle, *Some Like It Hot* expose un groupe qui ne répond à aucune autre logique que celle de son propre désir. Qu'elle aille séduire les masses, remplisse davantage les salles ou s'aventure dans des états seconds inédits, l'excitation est une explication.



Valentin Gény

Some Like It Hot (Matador/Wagram). Sortie le 17 octobre. En concert à La Maroquinerie, Paris, le 28 octobre.

MICHELANGELO DYING de Cate Le Bon

La musicienne galloise noie la douleur de la séparation dans des lignes de basse humides et des guitares cristallines.

L'amour et la violence de la rupture. Jamais Cate Le Bon n'avait imaginé s'en emparer. Encore moins écrire, composer et s'étendre sur le sujet. Pas de quoi en faire un disque. Et pourtant, le cœur (brisé) a ses raisons. Submergée par les émotions à la suite d'une séparation douloureuse, la multi-instrumentiste galloise s'est retrouvée à enregistrer cet album qui bouleverse ses plans et ce qu'elle pouvait bien envisager pour succéder à *Pompeii* (2022).

À l'image de cette prison de verre qui ne cesse de se remplir d'un liquide mousseux, mise en évidence sur la pochette et dans le clip de *Heaven Is No Feeling*, *Michelangelo Dying* est inondé de sentiments, de souvenirs inaltérables et de fantasmes anéantis, de douleur et de tristesse, que son autrice exprime ici en toute transparence. À travers sa pop surréaliste où lignes de basse humides et guitares cristallines se mêlent à la brume des synthés et à des cuivres, Cate Le Bon obéit à une mécanique des fluides qui tend vers la submersion (le sublime *I Know What's Nice*) pour mieux atteindre la guérison.

"Never been so alive when liquid love escapes", chante-t-elle auprès de son compatriote John Cale sur l'implacable *Ride*. Michel-Ange, l'amant, l'artiste, se meurt. Et à mesure que la peinture de ses toiles qui ornaient l'ancien domicile conjugal de Joshua Tree se dilue, l'amour blessé verse dans le chagrin jusqu'au trop-plein. Ne reste alors plus que ce disque, pensé comme un instantané, mémoire de tout ce qui finit par s'évaporer.



Valentin Gény

Michelangelo Dying (Mexican Summer/Modulor). Sortie le 26 septembre. En concert au Cabaret Sauvage, Paris, le 16 novembre.

Rankin/Matador



ALL THAT IS OVER de Sprints

Guitares en avant et rythmiques concassées : les teigneux·ses Dublinois·es ressortent du garage à toute blinde, toujours avec le rock dans le sang.

Un an après un premier album sous haute tension postpunk garage, Sprints est toujours prêt à en découdre sur *All That Is Over*, nouvelle preuve que le quatuor reste l'un des espoirs les plus teigneux du rock irlandais. Ce n'est pas un hasard si Daniel Fox (membre de Gilla Band) enfile encore sa casquette de producteur pour les accompagner ici, ou si Fontaines D.C., Idles et les Pixies leur ont offert des premières parties : ces Dublinois·es alignent les brûlots, empilent les guitares stridentes, brutalisent les rythmiques et parviennent même à enrichir leur vocabulaire au fil du temps, calmant le jeu à certains moments pour mieux construire leurs montées en puissance terrassantes.

Un chaos sombre, leur terrain de jeu préféré, accompagne cet album fougueux, qui se termine avec le foudroyant *Desire*, impressionnante chanson-fleuve de plus de six minutes qui montre à quel point le groupe continue de s'épanouir, de peaufiner son savoir-faire. Une guitare façon flamenco à vif et la voix de Karla Chubb posent les fondations, rejointes par la batterie guerrière et la basse d'outre-tombe, pour finir dans une explosion cataclysmique : *"Je veux te dévorer tout cru"*, menace la sauvageonne tourmentée. Même pas peur.



Noémie Lecoq

All That Is Over (City Slang/PIAS). Sortie le 26 septembre. En concert au Carnavalorock, Saint-Brieuc, le 17 octobre ; au Ouest Park Festival, Le Havre, le 18 ; au Temps Machine, Joué-lès-Tours, le 19 ; à Paloma, Nîmes, le 21 et au Marché Gare, Lyon, le 22.

Titouan Massé/City Slang

AIR
THE VIRGIN SUICIDES REDUX
ÉDITION 25EME ANNIVERSAIRE
DISPONIBLE LE 26 SEPTEMBRE

VINYLE MIX ANALOGIQUE 2025



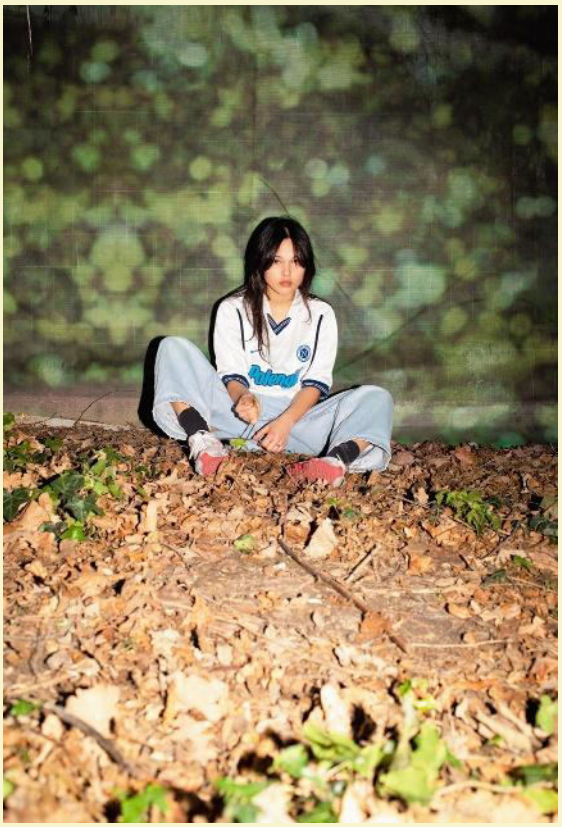


2CD + BLU-RAY
CD1 : ALBUM MIX ANALOGIQUE 2025
CD2 : DÉMOS & RARETÉS
BLU-RAY : ALBUM EN DOLBY ATMOS & STEREO HD
Le clip restauré Playground Love feat. Gordon Tracks



ÉGALEMENT DISPONIBLE EN VERSION DIGITALE HD & ATMOS
Distribution exclusive Warner Music France - Infos tournée / Merchandising officiel: www.airfrenchband.com

airicheology



INDUSTRY PLANT de Miki

Avec une plume intrépide et parfaitement pop, la chanteuse franco-coréenne balaie sa mélancolie pour décocher des piques aigres-douces.

Déjà le titre nous plaît d'emblée : *Industry Plant* est une référence directe aux grognements entendus ici et là selon lesquels Miki serait un pur produit de l'entertainment musical. Nul doute qu'un artiste masculin aurait eu droit à beaucoup plus de bienveillance. Alors, on salue l'autodérision dont a toujours fait preuve Miki, qui prouve une nouvelle fois qu'elle sait prendre de la hauteur.

Ce premier album, on l'attendait impatiemment depuis la sortie de son EP *Graou* en mars. Bonne nouvelle, on en retrouve quelques bijoux, tels les singles *Échec et mat*, *Cartoon Sex* ou *Miki Cowboy*, entourés de nouveaux morceaux, *"des frères et sœurs"* comme elle les appelle, cartographiant un intime apprentissage socio-sentimental. Le tout façonné avec Tristan Salvati (Angèle, P.R2B), Canblaster (ex-Club Cheval) et LUCASV (Disiz, Isaac Delusion). *"Ce disque, c'est un terrain de jeu que j'ai pu explorer d'autant plus librement que le cadre était collaboratif*, explique Miki. *De l'hyperpop anglo-saxonne à la musique japonaise, nos influences se croisent et se répondent."* L'énergie d'*Industry Plant*, à la fois brutale et ludique, doit beaucoup aux concerts qu'elle a donnés ces dernières saisons, où l'artiste teste ses demos. Le public, le meilleur cobaye ? *"Meilleur cowboy !"*, répond Miki du tac au tac.

Se distinguent un bizarre *Roger Rabbit* traitant en filigrane de la pédocriminalité ; *Hajima*, tiré d'une expression coréenne signifiant "ne fais pas ça !" ; le tubesque *BNF*, qui raconte la réception familiale de ses morceaux *("Arrête d'écrire des chansons qui mettent en colère/Mais c'est quand tout devient sombre que j'y vois plus clair")* et un mal-être qui pourrait parfois sembler indomptable : *"Je partirai en catimini quand vous êtes à table"*.

Le pathos est proche de zéro chez Miki, qui ne ménage personne, y compris elle-même, malgré sa voix suave et un indécrottable romantisme : *"C'est pas parce qu'on est dysfonctionnel qu'il n'y a pas d'affection/Aphex Twin/On s'est tu et c'était magnifique" (Aphexion)*. Dans ce contraste parfaitement pop se révèle le portrait d'une jeune femme lucide de son époque *("J'vomis tous les mots qu'on dit de moi sur internet")* et drôlement féministe *("J'suis pas comme ta Poly Pocket")*. S'y révèlent aussi la minimale justesse de sa plume, trempée dans les névroses, l'intrépidité et les piques aigres-douces.



Sophie Rosemont

Industry Plant (Structure/Believe). Sortie le 3 octobre. En concert à l'Olympia, Paris, le 10 octobre ; du 18 au 20 mars 2026 à l'Élysée-Montmartre et en tournée française.

GETTING KILLED de Geese

Dopé par l'essor de son leader en solo l'an dernier, le groupe de Cameron Winter s'envole dans un joyeux bordel électrique.

Fin 2024, le fantastique *Heavy Metal* de Cameron Winter nous avait pris·es par surprise : on n'attendait pas forcément un disque d'une telle richesse et d'une telle élégance de la part du frontman des sympathiques mais inégaux Geese.

Moins d'un an plus tard, le revoici aux commandes de son groupe pour un quatrième album. Le premier survol porte la marque de cette brillante parenthèse solo : *Cobra*, *Husbands* ou plus loin *Au Pays du Cocaine* (sic) en forme de karaoké de fin de soirée nous renvoient aux interprétations habitées de *Heavy Metal*, dont ils seraient la version malpolie. Comme celle d'Adrianne Lenker (dans un autre registre), la voix de Cameron Winter ne mettra jamais tout le monde d'accord, mais elle se fend de percées incomparables.

Des épiphanies éraillées qui surgissent d'un capharnaüm de genres concassés – l'ouverture *Trinidad* annonce la couleur et risque de laisser quelques cœurs fragiles sur le carreau.

Mais ce joyeux bordel de bastringue électrique blues-punk-folk est organisé, avec en tête l'idée de flinguer l'auditoire ravi : *Getting Killed* en effet, juste pour la beauté du geste. Un geste qui consiste entre autres à passer sans prévenir du piano-bar au carnaval de rue au sein d'un même couplet, mais surtout à sortir son meilleur album sans chercher le moins du monde à arrondir les angles. Si "geese" signifie "oies", on a plutôt ici l'impression d'entendre un vilain petit canard indé se transformer en dragon foutraque et flamboyant.



Rémi Boiteux

Getting Killed (Partisan Records/PIAS). Sortie le 26 septembre.

Frankie & Nikki/Structure

THE BPM de Sudan Archives

La virtuose Brittney Parks déploie une nouvelle fois ses talents de productrice pour explorer les musiques dance.

Lorsque, en 2022, paraissait *Natural Brown Prom Queen*, second album de la native de l'Ohio, Brittney Parks (alias Sudan Archives) avait, à n'en point douter, déjà parachevé son grand œuvre : un disque de pop DIY, érudite et insolente de virtuosité, sur lequel la multi-instrumentiste avait produit tous ses morceaux. Après la suavité et la souplesse de l'exaltation pop, ce troisième album en prend le contrepied pour explorer la mécanique robotique quoique hypnotique des musiques dance : l'humaine dans la machine – mais sans jamais oublier le violon, son instrument de prédilection et plus que jamais extension d'elle-même.
Aussi récréatif et irrévérencieux (l'inquiétant et entêtant *Ms. Pac Man*) qu'à cœur ouvert *(Dead, She's Got Pain)*, *The BPM* – ces battements par minute qui définissent tout le désir pulsatile de son album – est un disque rutilant. Un engin lancé à pleine vitesse, menant tambour battant sa quête défricheuse et sa grande entreprise de détricotage du rythme. Productrice chevronnée, l'ethnomusicologue de formation y retrouve une idée assez immédiate du groove *(Heaven Knows, My Type, Yea Yea Yea)* qui culmine sur l'enchaînement futuriste *A Computer Love*, *The BPM* et *Ms. Pac Man*. Un triptyque transhumain, voire alien, qui synthétise la transformation de cette productrice et machine désirante en pop star des temps nouveaux.



Théo Dubreuil

The BPM (Stones Throw Records/PIAS). Sortie le 17 octobre. En concert au Trianon, Paris, le 1er décembre.



Yanran Xiong/Stones Throw

Nuits de Champagne
FESTIVAL DE TROYES CHAMPAGNE MÉTROPOLE
DU 19 AU 26 OCT 2025
38ÈME À TROYES
NOS ÂMES SŒURS
Des nuits qui chantent Michel Jonasz, Jeanne Cherhal et Ben l'Oncle Soul
Michel Jonasz, Hatik Waxx, Jérémy Frerot Stephan Eicher, Kassav' Ben l'Oncle Soul, Adé, Mau Claude, Jeanne Cherhal Julien Granel, Hoshi, Ours Albin de la Simone, Kulturr Zaza Fournier, Mathilda Maheva, Weepers Circus Whisper, Tambour Tambour Le OFF OFF OFF, Les Afters
Le Chœur de l'Aube
Le Grand Choral...
+ D'INFOS

WATT de Bertrand Belin

L'un des meilleurs artisans de la pop d'ici livre douze nouveaux titres plongés dans une ouate délicate nourrie d'un crooning inspiré.

Que fait-on lorsqu'on est par deux fois parvenu à la plus pure expression de son art ? On ne sait si Bertrand Belin s'est posé cette question, pourtant c'est bien là qu'il en est après *TambourVision* (2022), achèvement du volet synthétique de son artisanat luminescent, là où *Parcs* (2013), déjà, accomplissait son aspiration acoustique dans un dépouillement souverain. *Watt* ne joue pas cette carte ascétique : s'y déploient au contraire plusieurs voies ambitieuses, de la chanson pop élastique *(L'Inconnu en personne)* à la méditation pluvieuse *(Certains jours)*.

Sur ce dernier versant, on ne manquera pas de songer au maître alsacien de *L'Imprudence*, tant *Rembobine*, avec son bristolien crépuscule de cordes, aurait pu figurer presque tel quel sur le chef-d'œuvre de Bashung. Si s'en tenir à cette parenté de timbre paraît un peu rapide, c'est surtout par sa façon, désinvolte mais saisissante, de prendre de la hauteur que Bertrand évoque Alain,



en hissant l'ahurissante *Pluie de data* jusqu'aux cimes de *La nuit je mens* ou de *Comme un Lego*.
Au moment où tombe du ciel cette chanson chavirante (de celles qu'on peut passer une vie à tourner dans sa tête sans en épuiser les beautés), on sait que *Watt* confine au pinacle. Car avant ce pic, on aura déjà traversé une *Béatitude* au grandiose claudiquant, la rumba détachée de *Berger* (*"Si j'avais un troupeau/J'aurais peur de le perdre"*, aussi évident et ineffable qu'une ligne de Pessoa), et un morceau-titre qui fait résonner à deux voix la polysémie phonétique du mot "watt" – Rodolphe Burger venant mêler son phrasé de cowboy solitaire à la divagation groovante de celui qui fut un Clint Eastwood de guinguette pour les frères Larrieu (*Tralala*, 2021).
Ne reste plus, comme sur *TambourVision* d'ailleurs, qu'à conclure par deux titres plus évanescents (à l'instar du crooning fantomatique de *Tel qu'en moi-même* à mi-parcours) qui prennent congé comme sur la pointe des pieds, ultime politesse d'un album conçu en étroite complicité avec le fidèle Thibault Frisoni, aux arrangements gigognes qui se dévoilent par touches, et dont les échos se révèlent au fur et à mesure que l'oreille s'y colle – c'est élémentaire, *Watt* sonne. Et si Bertrand Belin s'écarte de l'épure et de l'horizon mono-mot que traçaient les haïkus pop de *TambourVision*, c'est pour prendre de biais un foisonnant chemin d'éblouissements subtils. **Rémi Boiteux**



Watt (Cinq7/Wagram). Sortie le 3 octobre. En concert à La Cigale, Paris, du 19 au 21 mars 2026 et en tournée française en 2026.

THAT'S WHAT THE MUSIC IS FOR de The Apartments

Peter Milton Walsh égrène un chapelet de souvenirs persistants pour un retour à la fois pudique et bouleversant.

Il y a des disques qui ne cherchent pas à séduire. Ils entrent sur la pointe des pieds, s'installent doucement dans notre vie et ne nous quittent plus. *That's What the Music Is For*, le septième album de The Apartments, est de ceux-là.
Enregistré sous la houlette du producteur Tim Kevin, sans plan préétabli, au gré du temps et de l'inspiration, il s'apparente à un recueil d'adieux en filigrane et de souvenirs persistants qu'égrène Peter Milton Walsh. La voix de l'Australien, aussi fragile que puissante, glisse entre piano discret, guitares voilées et cuivres solitaires.
Chaque morceau semble né d'un éclat de mémoire, d'un instant suspendu entre lumière et ténèbres. *It's a Casino Life*, magnifique ouverture spleenétique, donne le ton. *Death Would Be My Best Career Move* (quel titre !) serre le cœur sans jamais en faire trop. *You Know We're Not Supposed to Feel This Way* touche à l'intemporel, entre grâce et explosion tout en retenue.
Le disque ne cherche pas l'effet. Il cherche la vérité. Celle qui se cache dans les interstices, les non-dits, les respirations. Avec une pudeur rare, *That's What the Music Is For* dit l'essentiel : que la musique, parfois, est le seul endroit où les absent·es peuvent vivre encore.
Un album magistral, qui nous accompagne longtemps après la dernière note. **Arnaud Ducome**



That's What the Music Is For (Talitres/L'Autre Distribution). Sortie le 17 octobre.



FROM THE PYRE de The Last Dinner Party

Creusant leur propre sillon entre plusieurs chapelles, les cinq Londoniennes font preuve d'une intarissable inventivité.

C'est le genre de groupe qu'on chérit parce qu'on peine à le définir et à expliquer la fascination qu'il exerce. En 2024, les cinq Londoniennes ont débarqué avec *Prelude to Ecstasy,* un disque aux lueurs boréales avec des airs de rock baroque, des voix enchantées et des riffs de guitare en cristal. Avec *From the Pyre,* The Last Dinner Party se pose en bout de table, maîtrisant parfaitement chaque paramètre de son œuvre. Ce second album pousse tous les curseurs, que ce soit la montée grandiose de *Second Best* ou *Agnus Dei,* qui fait office d'incipit harmonieux comme on plante un décor de théâtre.
Il faut dire que The Last Dinner Party affiche un attrait particulier pour la mise en scène avec des looks aux inspirations glam. Ce qu'on retrouve d'ailleurs sur la pochette de *From the Pyre,* mi-gothique, mi-fantastique, semblable à une peinture de Jérôme Bosch. La force du groupe de la chanteuse Abigail Morris, c'est de creuser son propre sillon entre plusieurs chapelles, de David Bowie à Lana Del Rey en passant par The Slits, pour éviter de faire du postpunk comme tout le monde. Une sorte d'après-postpunk, une géographie du futur qui permet de mesurer l'intarissable inventivité des cinq musiciennes sur les excellents *This Is the Killer Speaking, Sail Away,* superbe morceau au piano, ou encore le christique *Rifle.* Les Britanniques restent ainsi fidèles à elles-mêmes, sans jamais se plier aux conventions.



Juliette Poulain

From the Pyre (Island/Virgin Records/Universal). Sortie le 17 octobre.

Laura Marie Cieplik/Island

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT
Crédit Mutuel PARTENAIRE MAJEUR

SAISON 25 26

TOUTES LES COULEURS DE LA MUSIQUE

LA SEINE MUSICALE

Ballet Preljocaj, Requiem(s)
Insula orchestra
Laurence Equilbey
Véronique Sanson
MC Solaar
Sting, The Last Ship
Sona Jobarteh
Jean-François Zygel
Erik Truffaz et Antonio Lizana
Gonzalo Rubalcaba / Hamilton de Holanda
Orchestre Appassionato
David Byrne
Black Legends
Béjart Ballet Lausanne
Orchestre national d'Île-de-France
King Gizzard and The Lizard Wizard
La Haine
Quinteto Astor Piazzolla
Benjamin Millepied, Casse-Noisette
Pierre Richard et Swingin'Affair
Eric-Emmanuel Schmitt
Matthew Bourne, Swan Lake
Awa Ly
Blanca Li, Le Bal de Paris
Goran Bregović

Infos et réservations sur **laseinemusicale.com**

L-R-22-9853 - L-R-22-9854 - L-R-22-9856 - L-R-22-9859 Rcs Nanterre : 794 136 630 - Landmarks®



ALL SYSTEMS ARE LYING de Soulwax

Depuis trente ans, les Belges ont trouvé l'alchimie parfaite pour concrétiser l'oxymore "rock électronique". Ce que confirme leur nouvelle machine à danser et (parfois) à penser.

Depuis près de trente ans, les Belges de Soulwax jouent avec les apparences et les contradictions. Encyclopédistes de la musique populaire, ils n'exhibent pas leur érudition de manière pédante, préférant la mettre à profit pour mieux faire bouger les corps et toucher les cœurs. Sous ce nom ou celui de 2manydjs, leur formidable machine à danser, les frères Dewaele ont réussi comme peu d'autres – le Français Vitalic ou LCD Soundsystem de leur ami James Murphy – à rendre crédible l'oxymore "rock électronique". Ce qui, dans leurs mains, signifie le télescopage joyeux des Stooges d'Iggy Pop et de Daft Punk, de Queens of the Stone Age et des Chemical Brothers.

Établie depuis leurs remixes incandescents du début du siècle, leur habileté à s'emparer de morceaux d'artistes pop ou de groupes à guitares (de *A Hero's Death* de Fontaines D.C. à *Too Late Now* de Wet Leg) ne s'est jamais démentie. Mais cette passion pour la déconstruction sauvage n'éclipse pas le talent des frangins pour bâtir ex nihilo des objets sonores hybrides, résultant d'un travail mélodique et d'une écriture qui embrasse le format chanson, tout en s'appuyant sur une production électronique ciselée et rentre-dedans. C'est ce que rappelle *All Systems Are Lying*, premier album studio de Soulwax depuis *From Deewee* (2017).

Avec le temps, David et Stephen Dewaele n'ont pas perdu leur goût pour l'expérimentation ni pour l'euphorie. À l'image de leur mémorable tournée l'an passé, Soulwax cherche toujours à nous plonger dans un bain d'énergie et de sons, de roulements de batterie fous et de motifs synthétiques. Un but parfaitement explicité par *Run Free*, dont les paroles, traduites librement, valent manifeste : *"Je veux laisser libre cours à la musique, essayer de ne pas perdre les erreurs magnifiques"*.

Le groupe belge nous invite à une fête qui débute par un *flash-forward* – la redescente du mélancolique *Pills and People Gone* – avant de ne plus baisser le pied – *New Earth Time* ou les teigneux *Idiots in Love* et *Hot Like Sahara*, parfaits exemples de "rock réalisé sans guitare électrique", la consigne de départ avouée. Tel un Kraftwerk moderne, Soulwax s'attaque aussi aux maux de notre époque – l'ironie de *Constant Happiness Machine* ou le constat froid de *The False Economy*. Rockeurs et rebelles après tout.



Vincent Brunner

All Systems Are Lying (Because). Sortie le 17 octobre.

TOUT ÇA ON CRAME de Droges

Fils de bourge crève, Mascu ferme ta gueule, Jamais proprio : bienvenue dans l'univers punk synthétique teinté d'humour noir de ce duo français furibard.

Amenés à travailler ensemble sur la tournée du pétaradant duo Ascendant Vierge en 2023, Bastien Rossetti et Steve Surmely (le premier comme ingénieur lumière, le second comme ingénieur du son) ont eu envie de lancer leur propre aventure musicale en binôme. S'il résulte officiellement de la contraction entre Drôme et Vosges, le nom de scène qu'ils ont choisi – Droges – apparaît surtout comme assez stupéfiant, d'autant que leurs morceaux, pareils à des shoots explosifs, se révèlent rapidement hyper-addictifs.

Dans un esprit proche de Sexy Sushi ou de Gwendoline, les deux lascars déversent un punk synthétique survitaminé alliant énergie furibarde et truculence goguenarde. Après avoir fait crépiter divers morceaux isolés depuis mars 2024, ils vont enflammer cet automne au son de leur premier album, *Tout ça on crame*, masterisé par Alex Gopher, figure notoire de la French Touch.

En colère contre les injustices sociales, prenant *"les bourges et les fachos"* pour cibles premières, ils y enchaînent sans faiblir les bombinettes anarchisantes, entre chroniques caustiques *(Les Invisibles, Star Ac, Bah ouais)* et diatribes corrosives *(Fils de bourge crève, Mascu ferme ta gueule, Jamais proprio, Musique consensuelle)*, toutes imprégnées d'un humour bien noir.

Aux onze morceaux originaux s'ajoute une formidable reprise d'une illustre chanson nihiliste de Renaud, *Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?*, rebaptisée *OCQJMMF* et transposée dans un univers de club ténébreux avec une puissance renversante.



Jérôme Provençal

Tout ça on crame (Droges/Grand Music Management). Sortie le 17 octobre. En concert à La Maroquinerie, Paris, le 15 janvier 2026.

Nadine Fraczkowski/Because

LES INROCKS SUPER CLUB

MUSIC CONTEST SAISON 2

UN CONCOURS POUR METTRE EN LUMIÈRE LES ARTISTES DE DEMAIN

ROUND 2

MERCREDI 15 OCT. 2025

LE HASARD LUDIQUE

CLARENCE

ATTENTION LE TAPIS PREND FEU

MENTOR

NOR BELGRAAD

SUPER BOCK

FOURNISSEUR OFFICIEL

BILLETS SUR DICE

SUPER! combat Les Inrockuptibles sacem LE HASARD LUDIQUE

LE RETOUR DES BEAUX JOURS de Vanessa Paradis

L'éternelle amoureuse s'est alliée à Étienne Daho pour un écrin de chansons pop aux élans romantiques et à l'orchestration élégante.

"Soudain j'entre dans la lumière, le souffle court, le cœur battant", chante-t-elle, avec sa ferveur aussi candide que dramatique. Et *"l'intensité des sentiments"* annoncée sera assumée jusqu'au bout du disque… En écoutant l'ouverture symphonique *Cœur ardent,* on reconnaît d'emblée la patte d'Étienne Daho, proche de Vanessa Paradis depuis de longues années, accompagné de son fidèle complice Jean-Louis Piérot.
La pop y est donc sensible, prompte aux envolées romantiques sans être mièvre, s'offrant une somptueuse orchestration à l'aide des cordes des studios londoniens d'Abbey Road, à l'amplitude digne de John Barry.
Ces douze titres sont aussi nés dans la caverne d'Ali Baba du studio Motorbass, autre repaire du trio gagnant qui, au fil de plusieurs mois, a façonné en symbiose l'un des albums les plus réussis de Vanessa Paradis. D'autres y ont cependant ajouté leur touche : Erik Truffaz à la trompette sur l'épuré *Éléments,* le fils de Vanessa Paradis et Johnny Depp, Jack, et sa sœur Lily-Rose sur la ballade au piano en mode Broadway *I Am Alive,* ou Doriand, participant au joyeux hymne de rupture *Bouquet final.*
Les Épines du cœur s'amuse de la guitare wah-wah, *Élégie* conjure la douleur de l'absence d'un père : *"Que mon chant parvienne jusqu'à lui, le premier homme de ma vie"*. Servi par des basses groovy et des chœurs gospel, *Un amour de jeunesse* raconte comment les émois adolescents peuvent ressusciter nos âmes avant que les cloches ne sonnent, littéralement, introduisant la batterie martiale d'*Initiales des anges,* portrait de l'ambivalente Los Angeles jadis adoptée par Vanessa Paradis.
On apprécie les ritournelles sixties façon Ronettes de *Rendez-Vous* ou *Make You Mine,* signée par Vanessa Paradis seule, en fervente amatrice de soul, de Marvin Gaye à Curtis Mayfield… tout comme Étienne Daho qui avait partagé avec elle le morceau-titre *Tirer la nuit sur les étoiles* issu de son dernier album. Le Rennais, avec *Le Retour des beaux jours*, rappelle que ce type d'écrin rétro, à la soie qu'on doit parfois égratigner, s'entend à merveille avec le timbre incarné de la chanteuse – en avait déjà témoigné le travail de Lenny Kravitz sur le *Vanessa Paradis* de 1992. Oui, c'est bien au retour des beaux jours qu'on assiste ici. Ceux d'une chanson qui s'extrait de la grise réalité pour partager la splendeur de l'amour sous toutes ses formes.



Sophie Rosemont

Le Retour des beaux jours (Barclay/Universal). Sortie le 10 octobre. En tournée française en 2026 et au Zénith Paris-La Villette les 21 et 22 mai 2026.





666 TOURS DE PÉRIPH' de Jessica93

En passant au français, Geoffroy Laporte sort une bande-son des banlieues grises et des bords de route perdus.

Attention spoiler : certains êtres humains paraissent plus destinés aux marges et à la lumière jaunie des réverbères qu'à celle des projecteurs. C'est sûrement le cas de Geoffroy Laporte, l'homme qui se cache derrière Jessica93. Auteur d'une poignée d'albums qui convoquent aussi bien la cold wave que le shoegaze, le black metal que le grunge – et autres étiquettes tout aussi éculées –, le chanteur et musicien signe enfin son retour discographique. Cette fois, en français dans le texte.
Comment la langue de Molière sera-t-elle capable de retranscrire le mélange d'ironie cassante, de tristesse et de je-m'en-foutisme absolument vital qu'on retrouvait dans *Rise* (2014) et *Guilty Species* (2017) ? Eh bien sûrement à travers des chansons comme *Florence Rey, Purifier* ou encore la superbe *Colline du crack*. Imaginez-vous dans un remake des *Ailes du désir* à la sauce *Capital* rongée par les rats et vous aurez une petite idée de l'ambiance qui règne sur ce disque.
Côté musique, pas de grande révolution. Les boîtes à rythmes restent métronomiques et massives ; les guitares, saturées et déchirantes ; les basses, distordues. Soit *666 Tours de périph'* comme autant de boucles vrombissantes et parfois épuisantes. Mais c'est sans doute le but recherché, celui d'avoir le goût d'une errance infinie au milieu des écrans, ou sur le bord des routes, des banlieues grises, et des laissé·es-pour-compte.



Xavier Ridel

666 Tours de périph' (Born Bad Records/L'Autre Distribution). Sortie le 10 octobre. En concert à La Maroquinerie, Paris, le 8 novembre.

Karim Sadli/Barclay

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



FEU! CHATTERTON
LABYRINTHE

Plongez, perdez-vous dans ce labyrinthe musical hypnotique où fusionnent chansons et ballades, sons rock et pulsations électroniques, le tout porté par des textes poétiques. Exigeant, Feu! Chatterton livre un album à son image : un groupe qui cherche toujours à aller plus loin, sans perdre son ADN.

Manue, disquaire Fnac Saint-Lazare
Retrouvez son blog sur fnac.com



THE DIVINE COMEDY
RAINY SUNDAY AFTERNOON



LOLA YOUNG
I'M ONLY F**KING MYSELF



NINE INCH NAILS
TRON : ARES



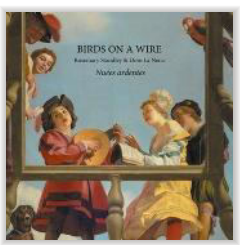
PATRICK WATSON
UH OH



OLIVIA DEAN
THE ART OF LOVING



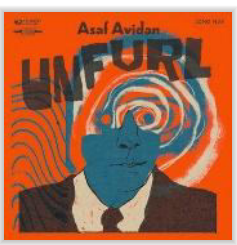
KEMMLER
FINALEMENT



BIRDS ON A WIRE
NUÉES ARDENTES



PAUL KALKBRENNER
THE ESSENCE



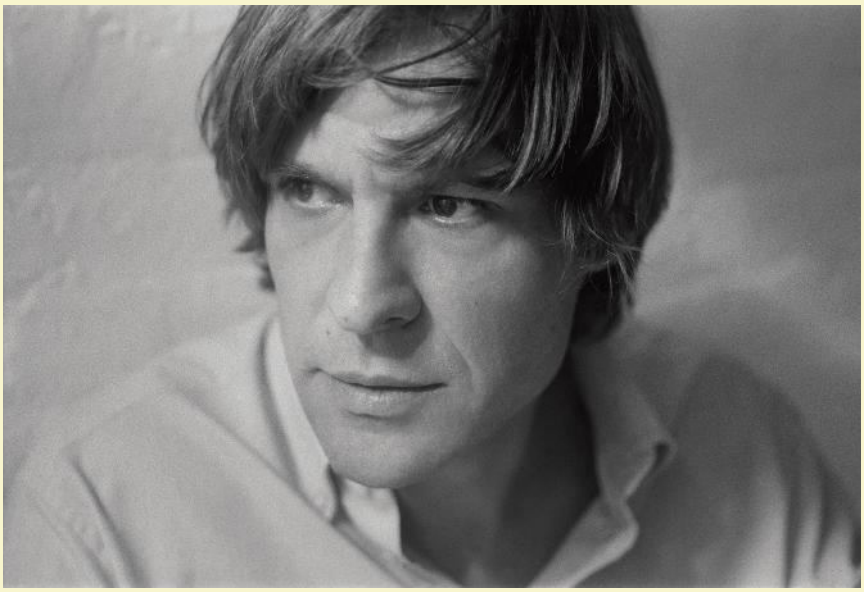
ASAF AVIDAN
UNFURL

2 CD OU VINYLES ACHETÉS
5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS
10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 29/09/2025 au 02/11/2025 sur présentation de la carte adhérent FNAC encours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER



LATER THAN YOU THINK de John Maus

Sept ans après *Addendum*, l'Américain reprend sa quête d'une musique à l'imperfection assumée, qui lui permet de partager ses émotions.

Il suffit de s'approcher de lui pour mesurer l'incroyable aura qu'il dégage. Son sens de l'humour très bizarre (*"Your pets are gonna die"*, chantait-il en 2017), ses envolées philosophiques chaque fois qu'il aborde son rapport à la mort (omniprésente sur *Later Than You Think*), sa passion pour les instruments de seconde main, sa dégaine ne supportant pas le lâcher-prise, le mystère qui entoure ses morceaux : clairement, John Maus est un artiste à part, énigmatique, obsessionnel. L'idée ne lui est jamais venue d'aller chercher plus loin que ces mélodies chantées la mine basse, soutenues par des synthétiseurs à l'imperfection assumée.
"Il y a chez moi l'envie d'exploiter perpétuellement une même idée afin de la perfectionner et de la rendre toujours plus accessible, confie-t-il. *Je suis attaché à un style, et je ne cesse de vouloir en saisir la vérité."* Répétitif pour certain·es, jusqu'au-boutiste pour d'autres, John Maus a quoi qu'il arrive un talent que peu possèdent : cette faculté à provoquer frissons et autres frémissements dans des morceaux où le chant paraît hésitant, la basse vicieuse, la batterie atteinte de tachycardie.
À l'écoute de *Disappears* et *Losing Your Mind*, on a même la sensation que les sons se diffractent, comme si l'Américain triturait des machines mal accordées, comme s'il refusait que ses chansons soient trop lisses ou prévisibles. *"J'ai comme une aversion pour le statu quo, les œuvres neutres, sans reliefs…"* De fait, John Maus refuse de voir son nouvel album comme une énième variation sur le même thème – celui d'une cold wave noyée sous des tonnes de reverb.
À celles et ceux qui lui reprochent de faire du surplace, il avance deux contre-arguments : sa signature sur un nouveau label (Young), ainsi que sa recherche de sensations fortes. "Later Than You Think, *c'est une manière de faire sécher ses larmes, d'amener chaque personne qui m'écoute vers une quiétude que l'époque ne peut offrir."* Avec *Tous les gens qui sont ici sont d'ici*, une expression empruntée au philosophe français Alain Badiou, il est également question de s'attaquer aux *"forces réactionnaires qui prennent de l'ampleur"* dans un geste ouvertement politique, nécessaire de la part d'un artiste qui se plaît à raconter l'absence et la souffrance comme autant d'émotions partagées.



Maxime Delcourt

Later Than You Think (Young/Wagram). Sortie le 26 septembre.

STUDIO ELECTROPHONIQUE de Studio Electrophonique

Humble et lo-fi, la pop tendre d'un Anglais en état de grâce adoubé par Étienne Daho et The Divine Comedy.

Une poignée de chansons, jouées en 2019 en première partie de Richard Hawley, ont suffi à James Leesley pour emporter notre affection éternelle avec l'envie immédiate d'en savoir plus sur cet Anglais, seul derrière son clavier vintage et sa guitare, qui a eu l'idée charmante et désuète de laisser quelques cartes de visite, à l'ancienne, au stand de merchandising. Depuis, deux EP d'une grâce sophistiquée sous leur frêle apparence ont confirmé son spleen aérien et intimiste.
Passer à l'étape du premier album n'a heureusement pas donné la folie des grandeurs à ce chanteur et compositeur attachant, originaire de Sheffield (ville qui a vu naître le fameux studio dont il a tiré son pseudo). Là où tant d'autres auraient opté pour des arrangements luxuriants et crâneurs, cet artisan discret garde le cap, ici épaulé par Simon Tong (membre de The Verve, The Magnetic North, The Good, the Bad and the Queen) à la production. Sur ses dix nouveaux morceaux cotonneux résonnent l'esprit malade du Velvet et le romantisme fauché des ballades de Pulp – pas étonnant qu'il compte parmi ses admirateur·rices Étienne Daho et The Divine Comedy, qui lui ont, eux aussi, proposé d'ouvrir leurs concerts avec ses petits bijoux pop pudiques et sans chichis, qui ont pourtant des effets dévastateurs sur notre cœur sensible.



Noémie Lecoq

Studio Electrophonique (Valley of Eyes Records/Bigwax). Sortie le 26 septembre.

Paul Mafi/Young

IS IT NOW? d'Automatic

Le trio californien trouve des accents inédits pour faire bouger les corps et résister à l'effondrement du monde.

En septembre 1979, Gary Numan enfilait son plus beau costume avec la ferme intention de prolonger son aventure S.F., entamée avec Tubeway Army, sur un premier album publié en son nom, *The Pleasure Principle*. Le concept ? Lancer des pistes de réflexion autour de la technologie et ses conséquences sur notre évolution à grand renfort de synthétiseurs inquiétants. Chez Automatic, si la thématique a pu être abordée dès les balbutiements du groupe angeleno en 2017, les machines ont surtout été recyclées pour observer le monde courir à sa perte, sans pour autant vider la piste de danse. *Is It Now?*, troisième album signé Izzy Glaudini (chant, synthés), Halle Saxon (basse) et Lola Dompé (batterie), préserve l'ambition initiale mais s'éloigne de son prédécesseur pour ouvrir des perspectives plus optimistes.

Après le rétrofuturiste *Excess* (2022), où s'invitaient crise climatique, capitalisme et patriarcat dans un même constat amer sur la décadence ambiante, les Californiennes refusent de subir. Apparaissent alors de nouvelles sonorités mettant l'accent sur le rythme (la séquence breakbeat de *Mercury,* les percussions inédites de *Black Box* ou les entêtantes *The Prize* et *PlayBoi*), et toujours ces motifs synthpop et autres lignes de basse qui font mouche pour permettre au trio d'inciter à la recherche de la joie comme acte de résistance. Soit



l'application du principe de plaisir, dans une certaine mesure. De quoi laisser le costume deux-pièces de Gary Numan intact. **Valentin Gény**

Is It Now? (Stones Throw/PIAS). Sortie le 26 septembre.



Erica Snyder/Stones Throw

SUPER !
PRÉSENTE

01 octobre 2025
KRUDER & DORFMEISTER
The K&D Sessions
Trianon
Paris

31 octobre 2025
FOXWARREN
Trabendo
Paris

01 novembre 2025
ISABELLA LOVESTORY
La Bellevilloise
Paris

19 novembre 2025
TUNE YARDS
La Bellevilloise
Paris

28 novembre 2025
MRCY
La Bellevilloise
Paris

29 janvier 2026
EZRA FURMAN
Cabaret Sauvage
Paris

06 février 2026
RUSOWSKY
Trabendo
Paris

12 février 2026
GIORGIO POI
La Cigale
Paris

21 février 2026
WAVVES
Petit Bain
Paris

26 février 2026
BAR ITALIA
Élysée Montmartre
Paris

27 février 2026
BELLE AND SEBASTIAN
Performing Tigermilk
Le Grand Rex
Paris

28 février 2026
BELLE AND SEBASTIAN
Performing If You're Feeling Sinister
Le Grand Rex
Paris

28 mars 2026
SPRINTS
Cabaret Sauvage
Paris

18 avril 2026
BLACK SEA DAHU
Trabendo
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

VERTICAL LIFE d'Astral Bakers

Songwriting soigné et arrangements d'orfèvre : le quatuor français assume son âme nomade, son goût pour l'Americana et son sens du collectif.

Il y a un an, au moment de la sortie de *The Whole Story,* on a beaucoup parlé d'Astral Bakers comme du nouveau groupe d'Ambroise Willaume, alias Sage ; un peu moins de la présence à ses côtés de musicien·nes ayant accompagné Pomme, Fishbach, Laura Cahen ou November Ultra. La bassiste Théodora, le guitariste Nico Lockhart et la batteuse Zoé Hochberg jouaient pourtant un rôle indéniable dans l'élaboration de cette indie pop taillée pour les grands espaces, idéale pour arpenter de longues étendues désertiques où rien ne compte, si ce n'est d'écumer le temps en rêvant de sa propre existence.

Si l'écriture est toujours aussi précise, les mélodies pareillement limpides et la profondeur de champ peut-être encore plus évidente, c'est une approche de production nouvelle qui frappe dès la première écoute de *Vertical Life*. Là où *The Whole Story* semblait effectivement redevable à l'imagination fertile de l'ex-membre de Revolver, ce second long format intrigue par son souffle collectif, ses compositions chorales, avec en fond une certaine fascination pour la spontanéité, le dénuement et l'Americana que le quatuor assume volontiers.



Vertical Life a été enregistré aux États-Unis, aux côtés de Sam Evian (Big Thief, Blonde Redhead, Cass McCombs), et cela en dit long sur les influences qui sous-tendent ces morceaux faits de guitares fuzz, de légères imperfections et de textures vaporeuses. De *Healing* à *Within a Heartbeat,* on pense moins à Weezer et Nirvana (dans sa version *unplugged*), références assumées du précédent album, qu'à ces formations où les rôles de chaque membre paraissent moins figés, à ces chansons dont les refrains pétris de doutes résonnent avec plus de clarté dans des granges ou à bord d'une péniche (*"Into the sea",* dit la seconde piste) que dans les rues bondées d'une ville aux espaces restreints.

Pensons à *What It Means,* probablement le titre le plus remarquable du disque, à la fois éloquent et peu bavard, ou aux enjoués *Vertical Life* et *A Dog in a Manger,* capables d'amener du relief et une sorte d'ivresse enfantine à des complaintes introspectives. C'est évidemment une bonne nouvelle, ne serait-ce que parce que personne, en France, n'ose jouer des chansons aussi vulnérables, simples et directes. Ça vit, ça vibre, c'est plein de joie et de tristesse, ça déborde d'insouciance et d'états d'âme. Que demander de plus à un album de pop ?



Maxime Delcourt

Vertical Life (Sage Music/Modulor). Sortie le 10 octobre. En concert au Point Éphémère, Paris, le 13 octobre.

HUMANISE de Haai

Figure de l'electro et militante queer, l'Australienne révèle une facette intime et méditative plus en phase avec ses luttes.

En une décennie, la DJ et productrice australienne Teneil Throssell, alias Haai, s'est imposée comme l'une des figures majeures de la *club culture*. Soutenue dès ses débuts par The Blessed Madonna, elle s'est affirmée lors de ses résidences au RSO berlinois autant que sur les scènes de festivals comme Coachella ou Glastonbury par ses sets vibrants et intenses, où elle fait dialoguer classiques et nouveautés avec une aisance déconcertante. Un talent à l'œuvre dans *Baby, We're Ascending* (2022), premier album paru chez le vénérable label Mute, conçu comme une plongée dans l'énergie de la rave.

Avec *Humanise,* Haai délivre une version plus introspective de l'electro. Les nappes ambient, les voix suspendues dans l'écho et les chœurs en apesanteur dessinent une atmosphère quasi liturgique, renouant avec l'esprit des *chill out rooms* des premières raves. Porté par des collaborations pointues – Alexis Taylor (Hot Chip), le rappeur Kam-Bu, le chanteur Kaiden Ford ou encore la chorale queer Trans Voices –, l'album plonge au cœur d'une techno intimiste, réactivant l'aura méditative et psychédélique de labels comme Border Community ou Kompakt. Réflexion sur ce qui fonde encore notre humanité à l'ère des algorithmes et de l'intelligence artificielle, *Humanise* est aussi une déclaration d'amour et d'espérance adressée à la communauté queer, dont Haai est une militante ardente. Comme elle l'explique, *"cet album est dédié à ma famille trans et queer, ainsi qu'à nos allié·es. Merci d'apporter de la lumière partout où vous passez. Je serai toujours à vos côtés, dans vos rangs"*.



Patrick Thévenin

Humanise (Mute/PIAS). Sortie le 10 octobre.

Louise Desnos/Sage Music

On a tant de choses à célébrer !

BECAUSE BEAUBOURG

2 JOURS / 2 NUITS DE FÊTE
50 ARTISTES / 8 NIVEAUX
24.10→25.10.2025

Centre Pompidou

×

BECAUSE MUSIC

Réservations sur centrepompidou.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

Avec le soutien de
PULL&BEAR

En partenariat média avec
Brut. Libération Les Inrockuptibles France Culture

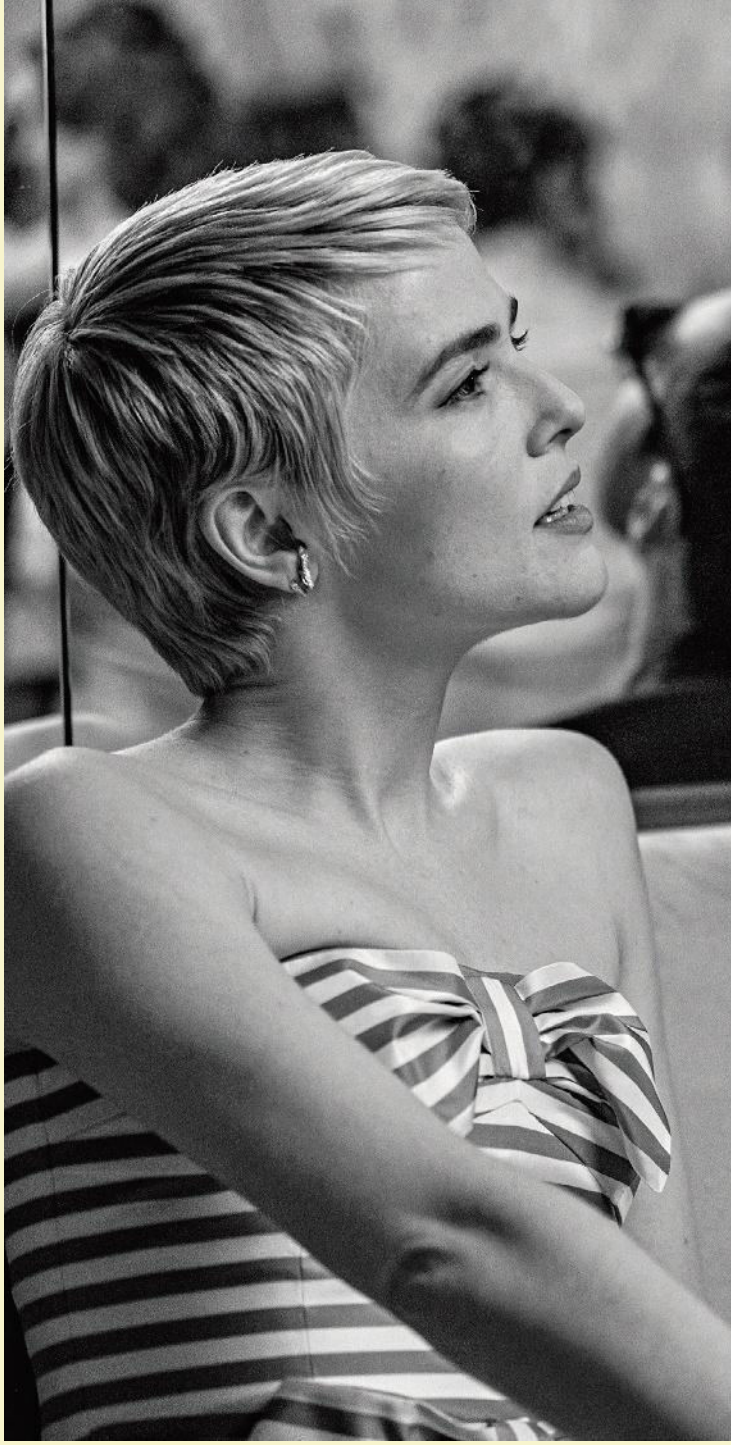
LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS -

L'enfance de l'art

Imprégné d'une joie et d'une liberté communicatives, *Nouvelle Vague* de Richard Linklater rend au geste godardien un hommage à la juste distance.

La création artistique relève-t-elle du mystère ? Du mystère au sens le plus plein du terme, celui qu'il revêt dans la religion chrétienne, où il désigne ces vérités qui ne peuvent être révélées que par Dieu. C'est une tentation du biopic d'artiste de filmer une forme de déité du créateur ou de la créatrice dont il reconstitue la biographie et l'œuvre. S'ébahir devant l'énigme du génie, contempler pieusement la façon dont ce qui n'est qu'un choix de travail parmi d'autres s'impose avec le temps comme une révolution formelle, c'est un piège du genre. Jean-Luc Godard a lui-même cultivé de son vivant (non sans humour) un certain folklore du génie, et, en avançant, son œuvre s'est engagée avec un lyrisme de plus en plus enténébré dans l'exploration des grands mystères (métaphysiques, spirituels…). Filmer Godard au travail, même à l'aube de son mythe, exposait sans doute plus qu'avec tout autre cinéaste à une solennité de dévot·e.

Le charme très tonique de *Nouvelle Vague* tient à la façon avisée dont Richard Linklater se place moins du côté du grand mystère de l'art que de la simple boule de gomme (pour reprendre une expression orale à la désuétude *sixties* très raccord avec la façon dont s'expriment les personnages du film). Sans du tout minorer le cyclone formel d'*À bout de souffle*, ni la puissance des intuitions de son auteur, Linklater restitue avec charme la dimension joueuse du geste godardien, la part d'astuce, d'insolence et de désinvolture qui l'ont nourri. Un film, ça se mâchonne comme une boule de gomme, un plan, ça ne se prémédite pas avec plus de soin qu'un tir de billes.



↗ Zoey Deutch et Guillaume Marbeck.

La création doit avoir les vertus permissives et de défoulement d'une récréation. *"Sois malicieux comme Lubitsch, sois profond comme Bergman* […] *et surtout, sois insolent comme personne"*, encourage Truffaut. *"Et surtout, n'hésitez pas à ignorer tout ce que je vous ai dit : les conseils sont faits pour ça"*, conclut Melville à l'issue d'une petite leçon de cinéma improvisée. L'audace artistique se nourrit d'impudence et l'adoration pour les grands maîtres, constitutive la cinéphilie (dont la Nouvelle Vague a représenté la forme paroxystique), se joint miraculeusement à la faculté de ne rien faire comme personne. Linklater filme ce paradoxe comme une force vitale en parvenant, malgré le soin extrême de la reconstitution, à ne pas se laisser impressionner par son sujet.

Nouvelle Vague réussit particulièrement un défi dangereux pour tout biopic : atteindre l'incarnation par-delà le musée de cire, transcender l'imitation par l'interprétation. Le film impressionne sur les deux versants : le concours de sosie est gagné haut la main et on est fasciné·es de retrouver chez tel ou tel jeune



Jean-Louis Fernandez

comédien le regard fiévreux de Truffaut, la mine bourrue de Raoul Coutard, le visage un peu bosselé de Belmondo… Mais très vite, les figurines mimétiques s'animent et vivent leur vie propre. Le procédé pour introduire chaque personnage réfléchit avec humour ce qu'opère le film : chacun·e apparaît en posant face à la caméra, comme figé·e pour la postérité tandis que le nom s'imprime sur l'image (Roberto Rossellini, Pierre Rissient, Agnès Varda, Jacques Rivette, etc.), puis le personnage entre dans l'action, comme ramené avec succès à la vie. Le jeune comédien Guillaume Marbeck est particulièrement habile à ce jeu de réanimation. Il est proprement merveilleux en Jean-Luc Godard parce qu'il ressemble à un enfant qui joue à Jean-Luc Godard, que son amusement est visible, qu'il paraît constamment sourire en coin de ce qu'il fait et qu'on se plaît à rêver que Godard lui-même, en 1959, s'amusait beaucoup à découvrir sa vie de cinéaste à l'état d'enfance, en éprouvait une joie ludique enivrante et se plaisait à jouer de tout. Agnès Varda avait saisi très tôt, dès *Cléo de 5 à 7* où Godard interprétait un ersatz de Buster Keaton dans un faux film des années 1920, que tout le *body language* godardien portait en germe de grandes puissances burlesques, que Marbeck libère avec délice.

Le regard de Linklater est idéalement aimant, admiratif et désacralisant. Révolutionner un art, ça peut ressembler sur le moment à un simple canular. C'est tout ou rien, la gloire à jamais ou un désastre en route vers l'oubli. Ça peut se jouer à pas grand-chose. C'est un mystère et une boule de gomme. Le film réussit avec grâce à réinjecter le risque du présent et l'énergie de la jeunesse à des images panthéonisées. **Jean-Marc Lalanne**

Nouvelle Vague de **Richard Linklater**, avec **Guillaume Marbeck**, **Zoey Deutch**, **Aubry Dullin** (Fra., 2025, 1 h 45). En salle le 8 octobre.

LA PETITE DERNIÈRE d'Hafsia Herzi

Dans l'adaptation tout en finesse du roman de Fatima Daas, on s'attache profondément à cette jeune héroïne lesbienne qui apprend à (s')aimer.



Pour adapter le livre de Fatima Daas, monologue autofictionnel foudroyant d'une jeune musulmane pratiquante et lesbienne, combien de cinéastes se seraient contenté·es de traquer le sujet à l'écran, comme une thèse édifiante sur la double assignation ? Hafsia Herzi filme tout. Aussi bien le sujet que le monde qui l'entoure. Sans éluder le conflit entre islam et homosexualité ni le chemin émancipatoire douloureux que son personnage doit parcourir, la réalisatrice capte l'air qui circule entre les corps et insuffle à chaque scène un sens de l'inattendu, une fantaisie si fine qu'elle en devient presque imperceptible.
Si sujet il y a chez Herzi, c'est au sens lacanien : saisir l'individu dans sa dimension inconsciente, cette zone où le langage se retourne contre soi avant de se réinventer. Il y a quelque chose de prodigieux dans la manière, à la fois limpide et sinueuse, dont elle filme, au premier tiers du récit, le coming in de Fatima (Nadia Melliti) lors d'une consultation destinée aux personnes asthmatiques. Alors que la jeune femme y apprend que son souffle peut changer de régime, elle découvre aussi une unité de mesure respiratoire, le DEP, et par ce chiffre surgit une autre révélation où l'insulte homophobe, arrachée à son passé, devient la promesse d'une nouvelle respiration. La grandeur de cette scène tient dans cette opération : retourner un signe, inverser sa charge et montrer la bascule intime d'un rapport au monde.
Dans ce cinéma où tout se teste, tout se cherche et où la maladresse (ou le lapsus) est une forme de grâce, il s'agit toujours de faire advenir un éclat fantasque ou saugrenu, qui, à son tour, fait naître la scène qui rétrospectivement n'allait pas de soi. S'appuyant sur ces blocs dépareillés dont la rencontre opère un formidable éclat de vie, Herzi excelle à filmer comment l'accident s'immisce dans n'importe quel tableau quotidien. C'est un pneumologue qui ponctue ses diagnostics de *"c'est game over"* et de *"fantastico"*, ou un terrain vague obscur transformé en cours d'éducation sexuelle lors d'un premier *date*.
Le film se maintient ainsi sur une crête singulière : s'inscrire dans une veine pédagogique sans jamais être professoral, à hauteur de découvertes. Reprenant à sa manière la structure du roman d'apprentissage de Fatima Daas, Herzi fait de l'enseignement le moteur de sa mise en scène. Parce que nous apprenons en même temps que Fatima, *La Petite Dernière* construit une école buissonnière de la vie : apprendre à respirer, à jouir, à (s')aimer.
Et quand Fatima quitte l'écran, trop tôt, avec une rapidité qui frustre, on reste suspendu·e. On aurait voulu la suivre plus longtemps, la voir continuer d'apprendre à s'inventer. Avec beaucoup d'élégance, Herzi laisse son héroïne dans un mouvement inachevé, ouvert, comme si ce récit n'était qu'un prélude. *La Petite Dernière* apparaît alors comme le commencement d'un compagnonnage infini, un lien vibrant que l'on emporte avec soi. **Ludovic Béot**

La Petite Dernière d'**Hafsia Herzi**, avec **Nadia Melliti**, **Ji-Min Park**, **Louis Memmi** (Fra., All., 2025, 1 h 46). En salle le 22 octobre.

June Films/Katuh Studio/Arte France/MK2 films

PUT YOUR SOUL ON YOUR HAND AND WALK de Sepideh Farsi

Un documentaire déchirant sur le quotidien de la photographe gazaouie Fatma Hassona, assassinée par l'armée israélienne.



Rêves d'Eau Production

Désireuse de réaliser un film sur les conditions de vie des Gazaoui·es durant la guerre entre le Hamas et Israël, Sepideh Farsi se rend au Caire en avril 2024. Mais le blocus total de la bande de Gaza l'amène à plutôt parler à des réfugié·es, qui lui donnent le contact de Fatma Hassona, surnommée Fatem, une photographe qui documente le terrible quotidien de son peuple. Elle sera ses yeux. Une relation se noue entre les deux femmes.

Put Your Soul... est constitué des enregistrements de leurs conversations une année durant, selon un dispositif où Farsi filme l'écran de son portable avec un second téléphone. Si cette mise en abyme permet l'apparition du reflet du visage de la cinéaste sur la surface de l'écran, en superposition de celui de Fatma, c'est également une façon de ne pas faire l'économie de leurs deux réalités. Car ce que le documentaire propose n'est pas une fenêtre sur Gaza mais plutôt un pont, une sorte de trou de ver entre celle qui survit sous les bombes et celle qui voyage à travers le monde pour son travail de cinéaste, l'ultra-mobilité et la quiétude de l'une venant souligner l'enfermement et l'insécurité de l'autre.

Le choc entre ces deux réalités, leur belle amitié pixélisée et le magnifique sourire que Fatem arbore alors qu'elle évoque les choses les plus sinistres rendent le visionnage du film bouleversant.

Un film devenu plus encore déchirant après l'assassinat ciblé de la photographe et de sa famille par l'armée israélienne, au lendemain de l'annonce de la sélection du film au Festival de Cannes, où il était présenté à l'Acid. Depuis le 7-Octobre, plus de 230 journalistes et photographes ont été tué·es par l'armée israélienne, selon Reporters Sans Frontières.

Le dernier meurtre en date est celui de Mariam Dagga et de quatre autres journalistes, au cours d'une double frappe ciblée sur l'hôpital Nasser de Khan Younès. L'image de son appareil photo recouvert de sang a fait le tour du monde. Elle rappelle une séquence du documentaire où Fatem Hassona filme un jeune garçon en train de nettoyer le sol maculé de sang de sa propre famille. Ces images, la photographe les a payées de sa vie. **Bruno Deruisseau**

Put Your Soul on Your Hand and Walk de **Sepideh Farsi** (Fra., Pal., Iran, 2025, 1 h 50). En salle le 24 septembre.





UN SIMPLE ACCIDENT de Jafar Panahi

C'est dans son expérience des sévices du régime islamique que le cinéaste iranien puise pour nous offrir ce conte bourré d'humanité et de drôlerie, à l'issue bouleversante.

Mis en prison par le régime islamique, Jafar Panahi n'était sorti qu'après une grève de la faim, puis placé en liberté conditionnelle avec interdiction de quitter le territoire. Ses films, eux, avaient pu franchir les frontières de l'Iran et être présentés dans les plus grands festivals du monde, qui l'ont toujours soutenu.

Dans ces circonstances, il ne faut pas nier ni retenir l'émotion que nous procura le fait de le voir monter à nouveau les marches de Cannes en mai dernier, symbole de son retour à la vie cinématographique internationale.

La vision de son film aurait pu être déformée par cette émotion. Mais il n'en est rien, tellement Panahi n'a rien changé à son style : on retrouve son ton et son univers particuliers, où les personnages sont des gens comme vous et nous, pas des héros·oïnes avec un grand H.

Une nuit, sur une petite route, une famille qui semble tout ce qu'il y a de plus normale tombe en panne de voiture. Elle se rend dans un garage et là, il se passe quelque chose de bizarre. Le patron du garage, Vahid, fait tout pour cacher son visage au père de famille (il met même son doigt dans sa bouche pour déformer sa voix, et on sourit).

Le lendemain, il kidnappe l'homme, l'embarque dans son van et part dans le désert pour l'enterrer vivant. Car le garagiste a reconnu en cet inconnu Eghbal, dit "La Guibole" – à cause de sa prothèse de jambe –, son tortionnaire dans les geôles du régime. Vahid en est ressorti avec des séquelles à vie, notamment un rein explosé. Tout à coup, devant les dénégations du type enlevé, Vahid est pris d'un doute : et s'il se trompait ? Alors Vahid, avec son prisonnier dans son van, va partir à la recherche d'autres anciennes victimes d'Eghbal pour qu'elles lui confirment qu'il ne se trompe pas.

On vient de ne résumer que les quinze premières minutes du film. Chaque rencontre avec les autres témoins va devenir une étape de plus dans la recherche de la vérité. Dessiner le portrait d'Iranien·nes de tous les jours, certain·es calmes, d'autres très remonté·es, qui vont devoir décider de la vie ou de la mort d'un homme. Le van de Vahid va bientôt devenir la cabine des Marx Brothers, avec un couple sur le point de se marier, leur photographe, etc.

Avec une infinie tendresse et beaucoup de drôlerie malgré la nature du projet, Jafar Panahi décrit le peuple iranien comme Mario Monicelli décrivait les Italien·nes dans ses comédies des années 1950-1960. Des gens normaux, une fois de plus, un peu maladroits et donc drôles, des gens "bien", avec une conscience, en tout cas la conscience, socratique, qu'il vaut mieux avoir subi une injustice que la commettre. Et que tuer, ce n'est pas si facile que ça.

Joli conte humaniste et contemporain, empreint de la connaissance de Jafar Panahi des prisons iraniennes, ce *Simple accident* n'a justement rien de simple. Par ailleurs, sa fin est bouleversante. **Jean-Baptiste Morain**

Un simple accident de **Jafar Panahi**, avec **Vahid Mobasseri**, **Maryam Afshari**, **Ebrahim Azizi** (Fra., Lux., Iran, 2025, 1 h 42). En salle le 1er octobre.

Retrouvez "En virée avec Jafar Panahi" p.12.

Les Films Pelléas

MÉTÉORS d'Hubert Charuel

Une histoire crépusculaire sur l'addiction et l'amitié masculine, dans le Grand Est natal du réalisateur de *Petit Paysan*.

En plein cœur de la diagonale du vide, Mika (Paul Kircher) et Daniel (Idir Azougli), deux grands ados paumés et inséparables, se retrouvent au commissariat après le vol d'un chat de race. Ils risquent la prison et ont six mois pour prouver leur bonne volonté, mise à mal par une dépendance sévère à l'alcool. Le film prend ensuite un second virage, lorsque le duo se retrouve à bosser pour leur ami Tony (Salif Cissé) dans une déchetterie de produits radioactifs, à l'allure de cité futuriste bétonnée, qui dévorent littéralement Daniel, comme une deuxième addiction. Accompagnant intelligemment ses personnages dans cette longue redescente, *Météors* démarre en trombe, avec une frénésie presque surréelle dans ses dialogues et ses décors, faits de voitures qui coupent plein phare le plat pays de la Haute-Marne, de néons publicitaires de zones commerciales désertes et de tout un bestiaire magique qui s'entremêle au récit (un chat, une biche, un silure géant…).

Le récit s'épaissit et trouve une vraie force lorsque Mika s'échappe seul de l'addiction, reprenant contact avec le réel et rompant alors l'"équilibre" relationnel avec Dan. *"Tous les couples ont entre eux cette sorte de réserve tacite et sacrée. Si l'un des deux brise le silence, il rompt quelque chose, irrémédiablement"*, écrivait Michel Tournier dans ses *Météores* à lui, roman paru en 1975 qui, dans un autre univers, abordait lui aussi le délitement d'un duo masculin et l'enfermement gémellaire. Soit le grand sujet du film, traité avec finesse et sensibilité par son cinéaste et ses trois acteurs. **Maud Tenda**

Météors d'**Hubert Charuel**, avec **Paul Kircher**, **Idir Azougli**, **Salif Cissé** (Fra., 2025, 1 h 48). En salle le 8 octobre.

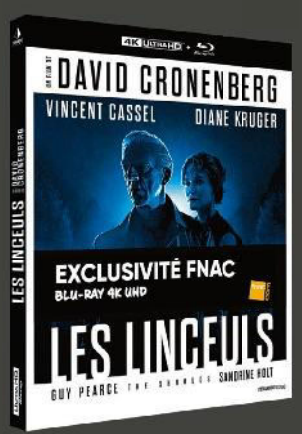


Pyramide Distribution

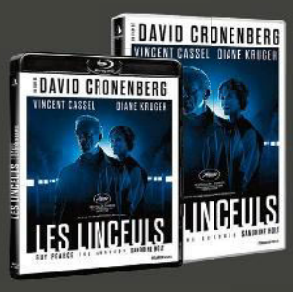
VINCENT CASSEL — UN FILM DE DAVID CRONENBERG — DIANE KRUGER

★★★★ LE MONDE

" UNE ŒUVRE IMMENSE, SIDÉRANTE, INOUBLIABLE " TECHNIKART







EN EXCLUSIVITÉ FNAC COMBO 4K UHD + BLU-RAY, ET EN DVD, BLU-RAY, VOD

LES LINCEULS

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
COMPÉTITION

Les Inrockuptibles — Mad Movies

THE CHRONOLOGY OF WATER de Kristen Stewart

Pour son premier long métrage, la comédienne dresse un portrait de femme viscéral, poétique et saisissant, qui éclaire les ravages au long cours de l'inceste.

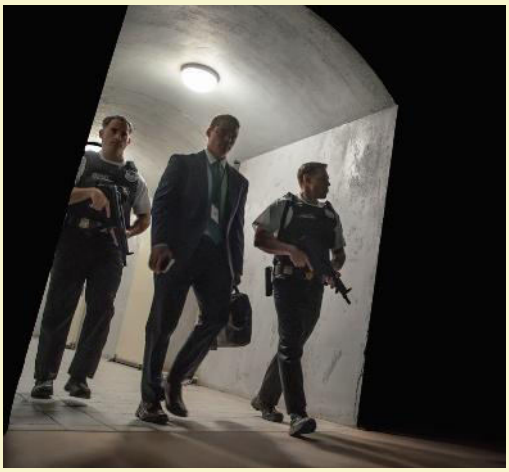
Sans misérabilisme ni voyeurisme, Kristen Stewart adapte l'autobiographie de Lidia Yuknavitch (publiée en France sous le titre *La Mécanique des fluides*) et filme l'impact des agressions sexuelles d'un père sur la vie de sa fille, sur plusieurs décennies. La comédienne, qui nous avait impressionné·es chez Olivier Assayas *(Sils Maria, Personal Shopper)* et Kelly Reichardt *(Certaines Femmes)*, passe avec brio derrière la caméra et met en scène l'inceste sans jamais le montrer. Les agressions restent hors champ mais elles imprègnent chaque plan, elles existent au fond de la prunelle de Lidia enfant, suintent de son corps adolescent qui passe son temps à nager, resurgissent par un son alors qu'elle est adulte et devient autrice. Stewart choisit Imogen Poots pour incarner cette sirène intello imbibée d'alcool, constamment à vif. L'actrice fait penser tour à tour à Gena Rowlands ou à Kate Winslet.

The Chronology of Water raconte la renaissance de Lidia, tout en filmant la naissance d'une grande actrice. Pour retracer la vie de Lidia, Kristen Stewart n'opte pas pour une chronologie linéaire mais suit la résurgence de la violence. Cela permet au film d'accéder à une forme temporelle proche des mécanismes de l'amnésie traumatique. Des images fragmentées, qui arrivent comme des vagues, des détails qui resurgissent des méandres de la mémoire. Cette forme est éprouvante pour les spectateurs et spectatrices, elle demande d'être aux aguets, parfois elle nous fatigue. Placé·es dans le tambour d'une machine à laver, on se demande par moments si le film veut nous secouer ou nous noyer. Mais n'est-ce pas le seul moyen de montrer cette violence et ses ravages, en nous épuisant ?
Stewart filme ce qui dérange dans le corps féminin, notamment ses fluides. Le sang en premier lieu, celui des règles, de l'accouchement. Celui de l'éjaculation pendant une scène de masturbation.
Les larmes de sa sœur, elle aussi victime de leur père. Elle dépeint la complexité du désir de Lidia, dont l'excitation est liée au souvenir de l'agression et qui aimerait que son désir advienne d'un autre endroit. Dans une scène d'amour – la plus belle du film –, l'héroïne couche avec une de ses amies. La réalisatrice ne fétichise en rien l'étreinte lesbienne, la caméra parcourt leurs corps, leurs frissons et leurs sensations, et mêle les plans de peau à des plans de nature en surimpression, évoquant le très beau film expérimental *Multiple Orgasm* de Barbara Hammer.
Comme les pionnières Germaine Dulac et Maya Deren, Stewart a recours à un montage nerveux, à des fondus, à la répétition d'un geste qui revient comme un refrain. Par flashs, le passé resurgit, parfois des images d'archives de nageuses apparaissent comme pour nous raconter que le corps des femmes porte ces violences depuis toujours. La caméra de Stewart doit tendre vers le cinéma expérimental pour mettre en scène ce qui a toujours été excisé du cinéma hollywoodien : l'inceste raconté du point de vue de la victime. Par ce geste, elle atomise des décennies d'images qui ont érotisé la figure de la lolita et offre, enfin, un autre regard. **Iris Brey**

The Chronology of Water de **Kristen Stewart**, avec **Imogen Poots**, **Thora Birch**, **James Belushi** (É.-U., Fra., Let., 2025, 2 h 08). En salle le 15 octobre.
Retrouvez le portrait de Kristen Stewart p.20.



Les Films du Losange



Eros Hoagland/Netflix

A HOUSE OF DYNAMITE de Kathryn Bigelow

Une course contre la montre palpitante, à la mise en scène parfaitement ciselée.

18 minutes, c'est le compte à rebours avant impact d'une bombe nucléaire sur le sol américain qui s'affiche dans la salle des opérations militaires du nouveau film de Kathryn Bigelow, présenté en compétition à la dernière Mostra de Venise. Formant avec *Démineurs* (2008) et *Zero Dark Thirty* (2012) une trilogie sur les systèmes de défense des États-Unis, cette course contre la montre nous plonge au cœur des procédures qui se déclencheraient en cas d'une telle attaque. Découpé en trois parties qui racontent ces 18 minutes de trois points de vue différents, un peu à la manière d'*Elephant* de Gus Van Sant mais dans une forme plus rangée, le film est un brillant exercice de style. La mise en scène de Bigelow y est d'une précision folle. Sa capacité à faire un palpitant film d'action à partir d'une succession d'acronymes et de discussions Zoom est assez prodigieuse.

On regrette cependant que l'intensité du premier segment ne monte pas aussi haut dans les deux suivants. La faute à la disparition de la cheffe d'opération jouée par la géniale Rebecca Ferguson, remplacée dans les parties suivantes par des interprétations plus poussiéreuses de hauts gradés grisonnants et un Idris Elba qui manque un peu de relief en Président fantoche. Ode à l'héroïsme et au courage des technocrates, ce film anxiogène a la dent plus dure envers les figures politiques filmées comme des amuseurs de kermesse ayant entre leurs mains le destin de millions de vies. Comparé aux films précédents de sa trilogie, *A House of Dynamite* incarne également une rupture dans le regard que pose la réalisatrice sur la puissance de feu de son pays. Tandis que *Démineurs* et *Zero Dark Thirty* en interrogeaient le pouvoir de destruction sans forcément offrir un positionnement clair, ce nouveau volet appelle clairement à un désarmement nucléaire global. Entre patriotisme guerrier et réflexion pacifiste, Bigelow semble ici avoir distinctement choisi son champ. **Bruno Deruisseau**

A House of Dynamite de **Kathryn Bigelow**, avec **Rebecca Ferguson, Idris Elba, Greta Lee** (É.-U., 2025, 1 h 52). Sur Netflix le 24 octobre.

Les Percussions de Strasbourg

Minimal

Reich Pépin Washington Bärtsch



Graphisme — Le Futur

Percussions de Strasbourg

NOUVEL ALBUM

Disponible partout

Collections du macLYON et du MoCAB, Belgrade

Histoires personnelles Réalités politiques



Du 19 septembre 2025 au 4 janvier 2026

macLYON

Tuomo Manninen, *Motorcycle Repair Shop Kathmandu*, 1995. Collection macLYON. Courtesy de l'artiste. Reproduction photographique : Blaise Adilon

VILLE DE LYON · MINISTÈRE DE LA CULTURE · Le Monde · Les Inrockuptibles · Télérama · BeauxArts · Cityz · Museum of Contemporary Art Belgrade



DEUX PIANOS d'Arnaud Desplechin

Dans la droite lignée de son œuvre, Desplechin brasse ses obsessions avec un grand quelque chose en plus : de la tendresse.

Arnaud Desplechin est un romantique invétéré (parfois caché). Quand un jeune homme, grand pianiste soliste de son état, retrouve des années après la femme qu'il avait aimée et qui l'avait quitté pour un autre, il tombe dans les pommes. Quand il joue avec Elena, la grande pianiste vieillissante et arrogante (Charlotte Rampling) qui l'a lancé, puis toujours aimé, et protégé, il est bouleversé.

Ce jeune homme, plus si jeune, c'est Mathias Vogler (François Civil, étonnant, parfait), qui revient à Lyon après avoir passé plusieurs années et réussi sa carrière de pianiste au Japon, où il pensait avoir oublié, dans l'alcool, et dans les bras semblables de filles, son grand amour perdu, Claude (Nadia Tereszkiewicz). Il se croyait solide, il s'effondre dès qu'il la recroise à Lyon, au sortir d'une soirée mondaine et d'un ascenseur. Comme meurt soudain le mari de Claude, Pierre (Jeremy Lewin). Le cœur a lâché, au sens propre. Et puis il y a ce petit garçon prénommé Simon, que Mathias a croisé par hasard dans un parc et vu tomber d'un jeu pour enfants bien trop haut. Qui est-ce ? Qui lui rappelle-t-il ? Mathieu Amalric/Dedalus/Vuillard, ce double de Desplechin dans bon nombre de ses films, qui pouvait tomber tout droit sur le sol ? Mathias va peu à peu effeuiller le mystère et y découvrir une vérité troublante : Simon lui ressemble tant qu'il ne peut être que son fils biologique. Mais ça ne changera rien. On retrouve dans *Deux Pianos* toutes les obsessions de Desplechin, des personnages qui évoquent aussi beaucoup *Rois et reine* (2004), comme cet agent omniprésent joué par Hippolyte Girardot, une fascination inaltérée pour la judaïté (qui lui vient sans doute de sa passion pour la littérature de Philip Roth et le cinéma de Woody Allen), et ces mentors solides, fort·es, qui savent ce qu'ils et elles veulent malgré la mort qui vient (comme Maurice Garrel, toujours dans *Rois et reine,* décidément). Mais on découvre aussi, divine surprise, un Desplechin beaucoup moins froid, beaucoup plus fragile, sensible, pathétique, tremblant, bouleversé par ces amours pourries qui dégénèrent, qui laissent des portes ouvertes mais pas trop quand même. Plus sentimental. Le privilège de l'âge ?

Jean-Baptiste Morain

Deux Pianos d'**Arnaud Desplechin**, avec **Nadia Tereszkiewicz**, **François Civil**, **Charlotte Rampling** (Fra., 2025, 1 h 55). En salle le 15 octobre.

INVENTION de Courtney Stephens

Une méta-fiction originale sur le deuil, qui révèle une actrice (et coscénariste) magnétique.

C'est lorsqu'elles se rencontrent à la projection new-yorkaise d'un film de Hong Sang-soo que la réalisatrice expérimentale Courtney Stephens et l'actrice Callie Hernandez ont un coup de foudre artistique et décident d'écrire ensemble un projet sur la mort du père de l'actrice. L'originalité de cette réflexion sur le deuil menée à quatre mains tient, d'abord, à la personnalité du paternel en question. Inventeur farfelu, star locale, adepte de croyances new age et conspirationniste, il lègue à sa fille un impressionnant fonds d'archives et une série d'inventions toutes plus étranges les unes que les autres. Mais si cette méta-fiction lo-fi tournée en 16 mm nous a tant séduit·es, c'est aussi grâce à l'interprétation magnétique de Callie Hernandez dans son propre rôle. L'actrice a d'ailleurs été récompensée dans la section Cineasti del presente du festival de Locarno l'an dernier. Déjà vue dans des rôles secondaires de films de genre *(Machete Kills, Sin City, Blair Witch, La La Land, Alien: Covenant)* et remarquée dans *Under the Silver Lake* de David Robert Mitchell, elle confère à *Invention* un charme évanescent et une insondable profondeur. Derrière ses moues blasées et son regard ténébreux, on sent toute la difficulté à effectuer le deuil de ce père étrange. À l'instar de *The Sweet East* de Sean Price Williams, le film raconte aussi une Amérique fracturée et frappée du sceau de la paranoïa.



Emmanuelle Firman/Why Not Productions

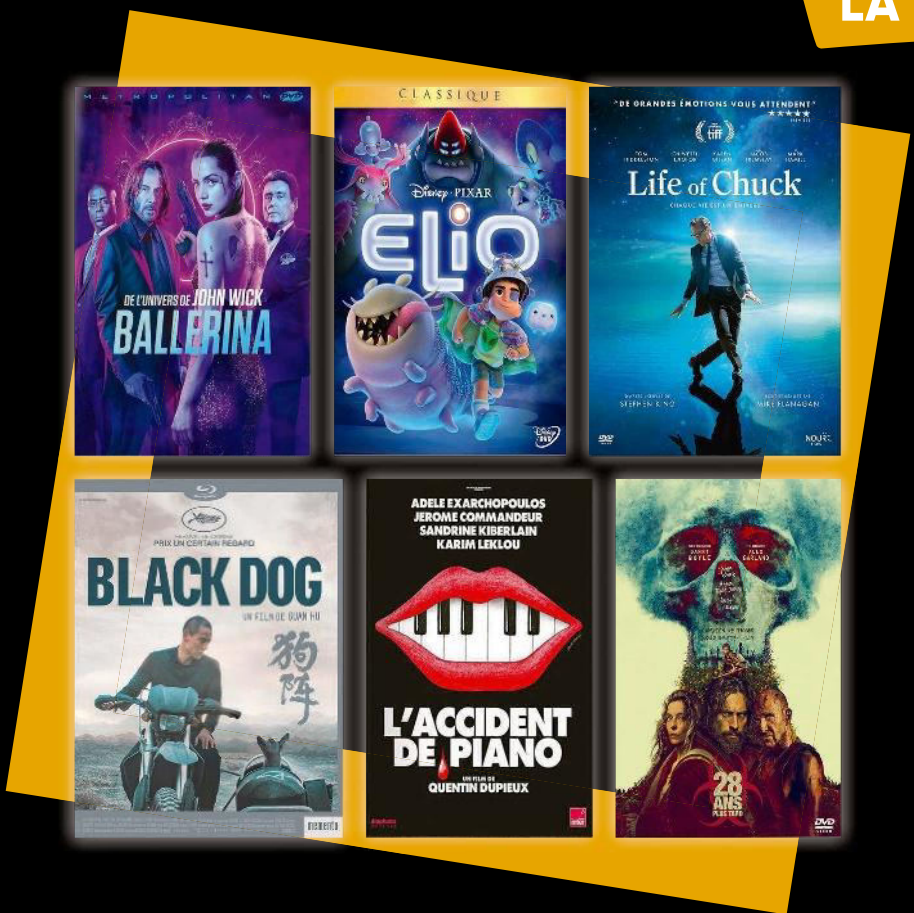
Bruno Deruisseau

Invention de **Courtney Stephens**, avec **Callie Hernandez**, **Sahm McGlynn**, **Tony Torn** (É.-U., 2024, 1 h 12). En salle le 1er octobre.

COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME



2 TITRES ACHETÉS

10€* OFFERTS

EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 16/10/2025 au 15/11/2025, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

VOUS ALLEZ ADORER ADHÉRER À LA CARTE fnac +

SOUNDTRACK TO A COUP D'ÉTAT de Johan Grimonprez

Avec un sens de la narration et une bande-son jazz remarquables, ce documentaire revient sur l'assassinat, en 1961, du Premier ministre de la RDC Patrice Lumumba.



Monté essentiellement à partir d'images d'archives, *Soundtrack to a Coup d'État* revient sur une histoire connue mais toujours brumeuse : l'assassinat commandité par la CIA, en 1961, de Patrice Lumumba, Premier ministre de la République démocratique du Congo. Héros du tiers-monde, trop clairvoyant et trop incorruptible pour survivre longtemps dans la fosse aux requins de la politique internationale, il paya de sa vie la panique des puissances occidentales (Belgique, Royaume-Uni, États-Unis) face à des peuples qu'elles avaient libérés à contrecœur.

L'histoire est célèbre car elle condense tout ce qui a "merdé" dans la décolonisation, mais elle garde ses zones d'ombre – notamment sur Dag Hammarskjöld, secrétaire général de l'ONU, figure aussi trouble que tragique, souhaitant ménager les intérêts de chacun et finalement assassiné, quelques mois après Lumumba, dans des circonstances jamais élucidées (mais vraisemblablement par des barbouzes sud-africaines). Le film passe hélas cet épisode sous silence, préférant camper Hammarskjöld en salaud duplice, et c'est peut-être sa seule limite.
Limite tout à fait pardonnable cependant, dans la mesure où *Soundtrack…* n'est pas un de ces atroces documentaires Wikipédia visant à l'objectivité et à l'exhaustivité. Le réalisateur belge Johan Grimonprez, qui navigue depuis une vingtaine d'années aux frontières entre le docu et l'art contemporain, fait ici œuvre de cinéma. Fidèle à son titre, *Soundtrack to a Coup d'État* est conçu comme une partition musicale, avançant en colimaçon vers sa conclusion avec un sens inouï du rythme et de la dialectique – qui rappelle l'art du documentariste anglais Adam Curtis – et une bande-son étourdissante.
À la grande histoire de Lumumba, Grimonprez a l'idée lumineuse d'entremêler une plus petite, méconnue : dans les années 1950, des musicien·nes de jazz comme Louis Armstrong, Nina Simone, Duke Ellington ou Dizzy Gillespie ont été envoyé·es à travers le monde en tant qu'ambassadeur·rices de la liberté américaine, alors que la ségrégation faisait rage et que la CIA multipliait les coups tordus contre tout ce qui pouvait s'apparenter à une politique de gauche.
Les deux fils se croisent lors d'une manifestation menée en 1961 au siège de l'ONU par plusieurs poétesses noires américaines (Abbey Lincoln, Rosa Guy, Maya Angelou), déchirant le voile de l'hypocrisie et rappelant une vérité persistante : la décolonisation fut une guerre culturelle autant que géopolitique. Une guerre dont certain·es subissent encore les atrocités (comme les enfants qui travaillent dans les mines de coltan en RDC) quand d'autres en bénéficient honteusement (les compagnies qui n'ont jamais cessé de s'enrichir sur le dos de ces mort·es). **Jacky Goldberg**

Soundtrack to a Coup d'État de **Johan Grimonprez** (Bel., Fra., P.-B., 2024, 2 h 30). En salle le 1er octobre.

STUPS d'Alice Odiot et Jean-Robert Viallet

Une immersion au tribunal de Marseille qui saisit toute l'injustice d'un système grippé.

Après *Des hommes* (2019), plongée au cœur de la prison des Baumettes, les cinéastes et journalistes d'investigation Alice Odiot et Jean-Robert Viallet placent leur caméra à l'intérieur du tribunal de Marseille. Après avoir si bien saisi la machine à broyer que représente le système pénitentiaire, et la folie qui guette à chaque corridor, Odiot et Viallet reprennent un dispositif proche de celui de Raymond Depardon dans *10e Chambre – Instants d'audiences*. Se succèdent à la barre jeunes garçons et filles puis plus ancien·nes, aguerri·es, familier·ères des salles d'audience.
"De toute façon, tout ça c'est du mensonge", lancera un avocat de la défense.
Si Depardon privilégiait la variété des profils, *Stups* montre, en se concentrant sur des affaires de stupéfiants, la reproduction sociale cristallisée par la prison mais surtout la conviction partagée par tous·tes, condamné·es et condamnant·es, que l'injustice d'un système se répète sans jamais rien réparer de ces vies cabossées. *"Vous et moi nous le savons, vous la reverrez"*, dira un avocat au sujet de sa cliente menacée de prison ferme. Tout le monde sait et personne n'est dupe. C'est bien de cette



grande mascarade organisée par un pouvoir complice que naît le sentiment d'amertume et de révolte suscité par *Stups,* renforcé par un hors-champ omniprésent, celui du monde des privilèges, exonéré, lui, de tout principe d'exemplarité. **Marilou Duponchel**

Stups d'**Alice Odiot** et **Jean-Robert Viallet** (Fra., 2025, 1 h 26). En salle le 1er octobre.

Les Valseurs · JHR Films

NOS JOURS SAUVAGES de Vasilis Kekatos

Un premier long métrage réjouissant, road trip épris de liberté sur fond de Grèce en crise.



C'est en 2019 qu'on a commencé à entendre parler de Vasilis Kekatos, cinéaste grec qui remportait alors la Palme d'or du court métrage avec *La Distance entre le ciel et nous*, neuf minutes de drague et de sensualité en plans serrés sur le visage de deux hommes, dans une station-service de nuit. C'est également près des pompes à essence que se lance le road movie de son premier long métrage, *Nos jours sauvages*, où les néons brûlants illuminent une jeune femme décidée à larguer sa vie de menus larcins pour s'offrir une *van life* improvisée, en compagnie d'une bande de bohèmes, bandits et paumé·es, fraîchement rencontrée.
D'abord retenu, le film installe sagement sa grande escapade ensoleillée, avant de lâcher prise. Il se déleste progressivement, comme sa comédienne Daphné Patakia (l'amante de Benedetta, la nonne mystique de Paul Verhoeven), incandescente. Avec sa large bouche et son regard rond – une version d'Irène Jacob plus roots –, elle répond à une soif de liberté qu'elle ne maîtrise pas toujours mais qui fait vaciller, observée par des phans en arabesques qui suivent les visages comme des ondes de chaleur.
La bête sauvage se réveille, hurle comme un loup dans les forêts et de puissantes étreintes s'étirent longuement dans les eaux et sur les pierres.
Les saisons passent et *Nos jours sauvages* dégage alors quelque chose qu'on n'imaginait pas provenir d'un road trip méditerranéen : un spectacle fantomatique dans les neiges. C'est cette forme de sauvagerie que le film traque, où ses personnages se faufilent farouchement entre chaque chose comme des spectres, échappent miraculeusement à tout, aux conventions, aux familles, à la police, mais aussi probablement aux malheurs et aux joies d'un pays en crise.
Des spectres qui n'oublient jamais de pleurer près des pompes à essence et qui toujours repartent. **Arnaud Hallet**

Condor Distribution

↗ Daphné Patakia.

Nos jours sauvages de **Vasilis Kekatos**, avec **Daphné Patakia**, **Nikolakis Zegkinoglou**, **Stavros Tsoumanis** (Grè., Bel., Fra., 2025, 1 h 44). En salle le 8 octobre.



Des matins qui déchantent

LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -

En dépit d'un manque intermittent de crédibilité, *The Morning Show* poursuit sa route en zigzaguant entre *backlash* post-MeToo et montée en puissance des populismes.



Presque malgré elle, *The Morning Show* fait partie des rares séries contemporaines qui portent la trace visible de l'époque, collée de façon naturelle à son agitation. Son sujet apparent, la vie d'une matinale d'actu télé aux États-Unis, lui offre son décor et ses personnages, mais pas toute son ampleur. Apparue en novembre 2019 sur la plateforme Apple TV+ – dont elle fut la première fiction originale –, la création de Jay Carson, développée par Kerry Ehrin et désormais showrunnée par Charlotte Stoudt, s'est pris en pleine figure la pandémie de Covid. Celle-ci a repoussé mais aussi transformé sa deuxième saison, avant que, dans la troisième levée diffusée en 2023, il ne soit question de l'insurrection d'extrême droite au Capitole de Washington, le 6 janvier 2021. Plutôt que d'anticiper l'histoire en marche, *The Morning Show* préfère commenter à sa manière ce qui s'est passé un an ou deux auparavant. À chaud, mais pas trop. C'est encore le cas avec cette quatrième salve d'épisodes, dont l'action commence au printemps 2024, quelques mois avant les J.O. de Paris et l'élection présidentielle U.S. Celle qui a vu Trump revenir au pouvoir.


Apple TV+

La présentatrice et productrice Alex Levy (Jennifer Aniston) semblait bien esseulée à la fin de la saison précédente, mais comme la plupart des séries qui durent, *The Morning Show* excelle dans l'art de séparer puis réunir ses héros et héroïnes, créant une sorte de balancier permanent entre le manque et la proximité. Si les nouveaux épisodes mettent un peu de temps à démarrer, ou paraissent artificiels par certains aspects, c'est aussi parce qu'il faut doucement relancer la machine, réintroduire Bradley Jackson (Reese Witherspoon), devenue prof à des milliers de kilomètres, ou voir où en est Cory Ellison (Billy Crudup), désormais producteur à Hollywood après avoir perdu son poste à la tête de la chaîne UBS (ex-UBA). Les retrouvailles avec ces figures charismatiques sont attendues. Et elles ont l'avantage de relancer notre désir.

Très vite, l'écriture se resserre et les thèmes se déploient autour d'une idée forte, carrément présentée par un personnage lors d'une réunion : *"La vérité est incendiaire et elle est attaquée."*

Le monde de mensonges permanents et de constructions fausses dans lequel nous vivons, que ce soit pour des raisons politiques ou strictement économiques, infuse à peu près chaque scène, chaque interaction entre des hommes et des femmes souvent avalé·es par ce réel fuyant et bizarre. Ils et elles peuvent assez vite faire n'importe quoi ou se retrouver débordé·es, absorbant comme des éponges ce que le monde produit. Cela peut être l'I.A., qui occupe toute une ligne narrative à la fois effrayante et quasiment burlesque, mais aussi l'émergence toujours plus déprimante des figures populistes et conservatrices, comme le prouve l'arrivée d'un animateur de podcasts que la série met dans les pattes de ses stars.

L'air du temps est-il au *backlash* anti-MeToo ? À la dévalorisation du féminisme et des minorités en général ? La série navigue avec aisance dans cette réalité cruelle. Elle qui avait structuré sa première saison autour des accusations graves contre un présentateur vedette de UBA (joué par Steve Carell) montre à quel point rien n'est réglé. La place des femmes racisées (la productrice Mia Jordan, la patronne Stella Bak) tient toujours à un fil, que *The Morning Show* suit avec un passionnant appétit.

Parfois, on se croirait dans *Succession*. À d'autres moments, dans *La Fièvre* du Français Éric Benzekri. Au bout du compte, *The Morning Show* ne ressemble bien sûr qu'à elle-même, un peu soap, un peu sérieuse, un peu absurde, par moments d'une puissance rare – le beau décrochage émotionnel du sixième épisode, scandé par la chanson de Björk, *All Is Full of Love,* utilisée de façon à la ois sentimentale et ironique. Voici un drôle d'objet fictionnel qui se permet même de citer *La Chambre d'à côté* d'Almodóvar dans son tumultueux épisode 8. À défaut de toujours rester crédible – elle est trop intense pour cela –, *The Morning Show* donne toujours envie d'y revenir. **Olivier Joyard**

The Morning Show, saison 4 de **Jay Carson** et **Charlotte Stoudt**, avec **Jennifer Aniston**, **Reese Witherspoon**, **Billy Crudup**, **Marion Cotillard**. Sur Apple TV+, un épisode par semaine jusqu'au 12 novembre.

← Reese Witherspoon.



THE NARROW ROAD de Shaun Grant et Justin Kurzel

Cette mini-série historique à la facture classique compose le portrait d'un homme hanté par les horreurs de la guerre et par un amour impossible.

La Route étroite vers le Nord lointain, roman de l'écrivain australien Richard Flanagan – dont le titre s'inspire d'une œuvre majeure du poète japonais Matsuo Bashō –, est aujourd'hui porté à l'écran sous la forme d'une mini-série écrite par Shaun Grant et réalisée par Justin Kurzel. Il serait tentant d'en aborder la critique par son titre poétique, mais il se révèle assez éloigné de ses enjeux dramatiques qui nous plongent, dans le sillage d'un jeune médecin incarné par Jacob Elordi, dans les horreurs de la Seconde Guerre mondiale. C'est plutôt dans l'art du haïku, dont Bashō constitue l'un des grands maîtres classiques, qu'on puisera notre grille de lecture. On pourrait d'ailleurs partir de celui-ci : *"Herbes de l'été/Des valeureux guerriers/La trace d'un songe"*.

L'été, c'est celui de 1940 en Australie. Dorrigo Evans, fraîchement diplômé de l'école de médecine, est fiancé à Ella, une fille de la haute société qui lui promet un avenir professionnel radieux. Mobilisé pour combattre dans les forces alliées, il rend visite à son oncle avant son départ et tombe éperdument amoureux de la flamboyante Amy, épouse de ce dernier avec laquelle il entame une liaison passionnelle.

Les valeureux guerriers – l'escouade de Dorrigo, désormais lieutenant-colonel officiant comme médecin militaire – sont faits prisonniers par l'armée japonaise en 1943. Affectés à la construction d'une ligne de chemin de fer en pleine jungle destinée à relier la Thaïlande à la Birmanie, ils luttent pour leur survie face à des conditions de détention inhumaines et de multiples sévices.

En 1989, Dorrigo (désormais incarné par Ciarán Hinds), devenu un chirurgien réputé, s'apprête à publier ses mémoires de captivité, illustrés par les croquis saisis sur le vif d'un de ses camarades d'infortune. Hanté par les fantômes du passé, il peine à verbaliser son enfer carcéral comme ses émois amoureux, les traces du songe comme du cauchemar étant des plaies encore à vif.

Naviguant entre ces temporalités qui ne cessent de se court-circuiter, *The Narrow Road* dresse ainsi le portrait d'un homme trouble à partir de trois stades émotionnels correspondant à l'innocence, au traumatisme et à ses séquelles. L'horreur de la guerre y est aussi confrontée aux puissances de la nature par une mise en scène sensorielle et stylisée, et l'absurdité du chantier ferroviaire acquiert une dimension mythologique.

On pourrait aussi y voir un précis de la masculinité au XX^{e} siècle, envisagée comme une prison dont Dorrigo serait à la fois le captif et l'un des geôliers. Au carcan du mariage de raison succède la cage de boue et de branches de la jungle, le tout se soldant par une vie de regrets. L'incontournable Jacob Elordi, à la silhouette musculeuse et au charisme vénéneux, compose à la perfection ce personnage modelé par la violence des hommes. À rebours d'une nouvelle génération d'acteurs qui tendent à incarner une masculinité plus déconstruite (Timothée Chalamet, Tom Holland), il en représente une facette magnétique et dangereuse, chargée de violence contenue. L'horreur qui meurtrit les hommes germe parfois aussi dans leurs cœurs.

Alexandre Büyükodabas

The Narrow Road de **Shaun Grant** et **Justin Kurzel**, avec **Jacob Elordi**, **Ciarán Hinds**, **Odessa Young.** Sur Canal+ à partir du 9 octobre.

NBC Universal

THE SAVANT de Melissa James Gibson

Jessica Chastain squatte les forums les plus rances pour lutter contre la haine en ligne dans une série qui manque de profondeur politique.

Proches de leur époque, les séries ont longtemps eu la singularité par rapport au cinéma de commenter l'actualité presque en direct, du fait de leur mode de production plus rapide. C'est un peu moins vrai aujourd'hui, même si certaines tentent le coup, comme *The Savant,* adaptée d'une enquête de 2019 de *Cosmopolitan* consacrée à une jeune femme luttant contre la haine en ligne, qui nourrit son propos des plus récentes avancées dans le domaine. Une question d'ambiance, d'humeur politique penchant vers l'extrême droite, que la création de Melissa James Gibson ausculte du point de vue du personnage principal, Jodi (Jessica Chastain), qui passe ses jours et ses nuits à infiltrer des forums aux idées rances.

Parfois, des projets d'attentats s'y construisent. C'est à cet aspect particulier que s'intéresse *The Savant* (au titre inspiré du surnom de Jodi dans la vraie vie), faisant le choix de ne pas seulement montrer cette femme qui agit du côté de la loi, mais aussi les hommes – et rares femmes – embringué·es dans d'odieux discours de type grand remplacement. Ce qui s'y dit et s'y trame est à vomir. C'est d'ailleurs le destin de l'héroïne que de se prendre en pleine figure cet esprit de destruction de suprémacistes blancs américains. Au point que sa santé mentale en pâtit, comme si elle souffrait pour nous tous et toutes.

De par son angle, *The Savant* est intéressante. Mais pas géniale. On regrette son atonalité, comme si la nécessité de façonner un thriller excitant primait sur le reste. Regarder le monde en face semble toujours une bonne idée, fouiller ses recoins sombres également, mais encore faut-il le faire avec autre chose à transmettre qu'un simple constat effaré. Tout cela manque d'une profondeur politique.

Olivier Joyard

The Savant de **Melissa James Gibson**, avec **Jessica Chastain**, **Nnamdi Asomugha**. Sur Apple TV+.



Apple TV+

Les illusions retrouvées
– Nouvelles utopies à l'ère numérique
11.10.2025 > 11.01.2026
némo
biennale internationale
des arts numériques
de la Région Île-de-France
© Markos Kay, 2024
biennalenemo.fr

L'ÈRE DE LA LUDOSTALGIE

De reboot en remake, de spin-off en compilation, le monde vidéoludique ne cesse de se pencher sur son histoire. La preuve par cinq exemples récents qui réveillent les fantômes du passé.

Dans un essai paru fin 2024, *Foreverism – Quand le monde devient un jour sans fin* (Façonnage Éditions), l'universitaire américain Grafton Tanner explique que nous sommes entré·es dans l'ère du *"foreverisme"*, celle d'un présent perpétuel où rien, notamment dans l'industrie du divertissement (franchises *Star Wars* ou Marvel, reboots, disponibilité permanente de tout partout…), n'est jamais véritablement achevé et, donc, renvoyé dans un passé que l'on pourrait s'offrir le luxe de regretter. En la matière, le jeu vidéo n'est pas le dernier. "Salamander III, nous dit-on, *est un shoot'em up créé sur la base de cette interrogation : et si une suite de* Salamander II *était sortie en 1998 ?"* Le clou de l'anthologie *Gradius Origins,* qui rassemble sept épisodes fort recommandables, présentés avec soin (variantes multiples, options d'accessibilité…), d'une série de jeux d'arcade légendaire (dont les *Salamander* sont des spin-off), s'affiche ainsi comme un objet à part – un exercice de style, une œuvre de faussaire avouée, une fiction au carré surgie d'une réalité parallèle inventée. Pour un résultat plaisant, mais qui laisse un goût amer : celui d'un jeu n'appartenant à aucune époque.

Que faire alors pour rendre actuelle une saga d'antan ? Et si la solution résidait dans la bonne vieille politique des auteur·rices ? Tetsuya Mizuguchi a donné sa vision de *Tetris (Tetris Effect),* Jeff Minter a revisité le catalogue d'Atari *(Akka Arrh ; I, Robot),* et voilà que les séries nippones bagarreuses *Ninja Gaiden* et *Shinobi* renaissent presque simultanément, sous la houlette des Espagnol·es de The Game Kitchen *(Blasphemous)* pour le premier et des Parisien·nes de Lizardcube *(Streets of Rage 4)* pour le second. Une esthétique (pixel art), un univers (souffrance, démons) et un gameplay qui accrochent pour *Ninja Gaiden: Ragebound* ; une allure plus proche du dessin et une fluidité bienvenue pour *Shinobi: Art of Vengeance* : chacun de ces jeux entêtants et précieux affiche son style nourri à la fois du matériau d'origine et de l'esprit de ses recréateur·rices, qui s'en saisissent comme un·e musicien·ne d'un standard du jazz, *Summertime* ou *My Favorite Things,* en appuyant précisément sur ses "choses préférées".

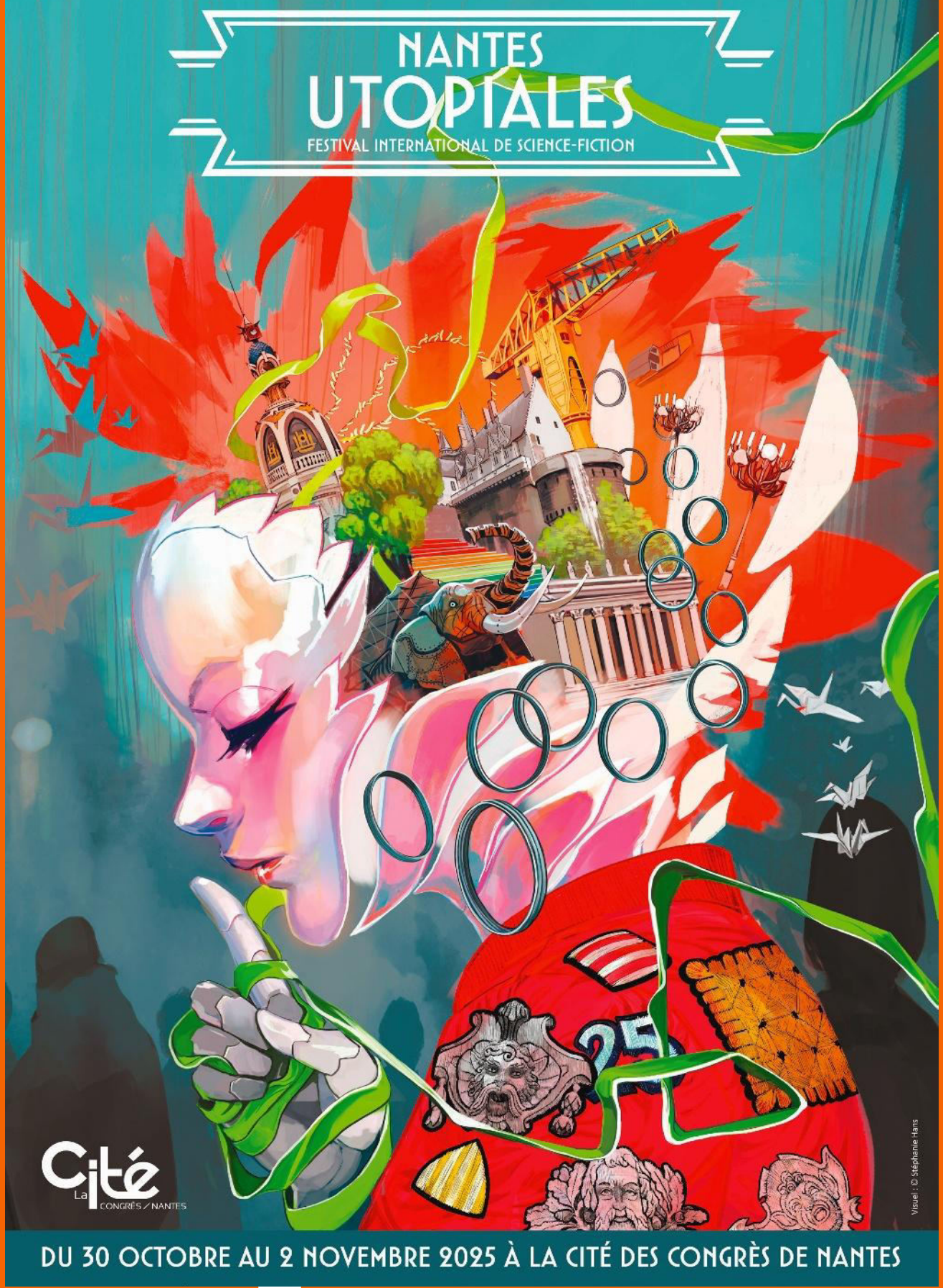
Sur un mode plus mineur, la solide compilation *Boulder Dash 40th Anniversary* suit une idée pas si lointaine. En plus des trois premiers volets de la série de jeux de réflexion et de 120 casse-tête inédits, elle propose un éditeur de niveaux pour créer et partager les nôtres. Comme si le moment était venu de laisser les clés aux fans. Et vous, *Boulder Dash,* ça vous inspire quoi ? Retenir le passé ou le laisser partir, le préserver ou le transformer, voire le trahir ? De ces questions complexes, *Shadow Labyrinth* livre un tableau troublant. Dans une science-fiction tourmentée, on dirige un épéiste confronté à bien des dangers, mais accompagné par… Pac-Man. Est-ce un fantôme qui le hante ou un ogre prêt à le dévorer ? Un guide, un maître, sa (mauvaise ?) conscience, son âme ou une vague arrière-pensée ? Son ultime protection ou une sombre malédiction ? Une chose est sûre : le jeu vidéo ne se libérera pas de son passé simplement. **Erwan Higuinen**

Gradius Origins (M2/Konami) sur Switch, PS5, Xbox Series et PC, environ 40 €.
Ninja Gaiden: Ragebound (The Game Kitchen/Dotemu) sur Switch, PS4/PS5, Xbox Series et PC, environ 25 €.
Shinobi: Art of Vengeance (Lizardcube/Sega) sur Switch, PS5, Xbox Series et PC, environ 30 €.
Boulder Dash 40th Anniversary (BBG Entertainment GmbH) sur Switch, PS4/PS5, Xbox et PC, environ 20 €.
Shadow Labyrinth (Bandai Namco) sur Switch, Switch 2, PS5, Xbox Series et PC, environ 30 €.
Foreverism – Quand le monde devient un jour sans fin de **Grafton Tanner** (Façonnage Éditions), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Julien Besse**, 150 p., 14 €.

↓
Shadow Labyrinth.



Bandai Namco



Département de la Communication externe et de l'Information - 2025-09-0000 - © Tous droits réservés - Adaptation Dupliquet

Nantes agite la culture



L'icône et le psy

LE LIVRE DU MOIS - LE LIVRE DU MOIS - LE LIVRE DU MOIS -

↑
Avec sa fille Quintana Roo Dunne et son mari, le scénariste et écrivain John Gregory Dunne, à Malibu, Californie, en 1976.

Retrouvé après sa mort en 2021, *Notes à John*, récit des séances de thérapie de Joan Didion, paraît en France. Un véritable inédit ou un document privé qui n'aurait pas dû être publié ? Une réflexion à compléter avec un recueil de ses derniers entretiens.

John Bryson/Getty Images



La maison à Malibu et la Corvette jaune, les fringues cool et le Nouveau Journalisme, et puis le cinéma… Tout cela a contribué à faire de Joan Didion une icône. Son image a été utilisée dans une pub Celine, son portrait en noir et blanc a été imprimé sur un *tote bag*, un lot de carnets lui ayant appartenu s'est envolé à un prix exorbitant lors de la vente aux enchères de ses objets personnels. On précise qu'elle ne les avait même pas utilisés. Récemment, la fièvre Joan Didion s'est lentement muée en son envers : une forme de suspicion. Le documentaire que son neveu, Griffin Dunne, lui a consacré *(Joan Didion : le centre ne tiendra pas)* la montrait *"heureuse"* d'avoir découvert une enfant droguée, car c'était *"de l'or"* pour un·e journaliste (en référence à l'un de ses reportages-phares) – Didion, un monstre sans empathie ? Trois livres récemment parus ont aussi contribué à égratigner son image de sainte du cool : *The Uptown Local* de Cory Leadbeater, *The Friday Afternoon Club* de Griffin Dunne et *Didion and Babitz* de Lili Anolik, qui avance qu'Eve Babitz, et non pas Didion, est la véritable écrivaine de L.A., bref *the real deal.*

Notes à John, le nouveau livre de Joan Didion publié sans qu'elle l'ait décidé, a un statut bizarre. Il est très "écrit", presque trop pour ce qu'il est supposé être, des notes prises juste après chaque séance de thérapie à destination de son mari, John Gregory Dunne. En même temps, avant de mourir, l'écrivaine n'a laissé aucune directive sur le destin de ces 150 pages laissées dans un cabinet près de son bureau. Didion y relate donc toutes les séances de la thérapie qu'elle a suivie entre 1999 et 2002, sous forme de chapitres, de scènes, en brillante reporter du Nouveau Journalisme – une pratique qu'elle applique ici à elle-même. Le principal sujet de cette thérapie et donc du livre ? La santé mentale de leur fille adoptive Quintana. Alcoolique et droguée, habitée par un penchant dangereux pour les mauvaises rencontres qui finissent dans la violence et pour l'autodestruction, Quintana elle-même voit un thérapeute.

Joan Didion a commencé sa thérapie avec le psychiatre Roger MacKinnon le 15 novembre 1999, mais c'est un mois plus tard qu'elle se met à consigner ses séances. Elle écrit ce qu'elle dit et ce que le psy lui répond : *"Dans le fond, j'ai peur qu'elle sombre dans la dépression jusqu'à être en danger. D'où la crainte perpétuelle de l'incident qui guette, des appels en pleine nuit, d'où les tentatives pour prendre sa température émotionnelle à chaque coup de fil. J'ai dit que d'une certaine façon, tout ça me paraissait justifié, et puis d'un autre côté, injuste envers elle, qui doit ressentir notre anxiété comme nous ressentons la sienne. 'Quelque chose me dit qu'elle doit être particulièrement sensible à la vôtre', il a lancé."*

Dans cet échange, tous les ingrédients d'une étrange thérapie sont déjà réunis. Le psychiatre intervient sans cesse, pointant ce que Joan Didion ne fait pas bien, et au fond en étant critique, la culpabilisant. Elle serait trop dans le contrôle, ce que sa fille lui reproche. Car assez vite, MacKinnon se met à échanger avec le psy de Quintana et révèle à sa patiente ce que celui-ci lui confie. Alors qu'ils se font les émissaires de la fille auprès de la mère, on finit par se demander qui a vraiment le contrôle. Les psys, mais aussi, plus perversement, la fille sur sa mère.

De séance en séance on découvre une Joan Didion fragile, sous anti-dépresseurs, aimant sa fille, paumée, extrêmement touchante. Et c'est pour cette face absolument humaine de Didion que ce livre vaut d'avoir été publié. À part cela, si ces notes sont quelque peu intéressantes, c'est qu'elles sont le matériau dont l'autrice se servira pour écrire le très beau *Le Bleu de la nuit,* dédié à sa fille après la mort de celle-ci, deux ans après la disparition de son mari, deuil auquel elle consacra le désormais célèbre *L'Année de la pensée magique*.

Cette impression d'une femme résolument touchante s'accentue à la lecture des échanges réunis dans *Le Dernier Entretien et autres conversations*. C'est le portrait d'une véritable antistar qui se dessine. Interviewée par des écrivain·es – Dave Eggers, Hari Kunzru, Sheila Heti –, Joan Didion se révèle pleine de doutes et d'une très grande humilité, pas du tout dupe de son statut, ni des apparences. Pour elle, vivre intensément, confie-t-elle à Sheila Heti, c'est s'installer tous les jours à son bureau et écrire. C'est tout. Il n'y a que l'écriture.





Dans son tout dernier entretien donné en 2021 à *Time,* elle est comme détachée, au-delà de tout. Lucy Feldman lui demande : *"Comment vivez-vous le fait d'être considérée comme la voix de votre génération ?"* Et Joan Didion de répondre : *"Je n'en ai pas la moindre idée."*

Nelly Kaprièlian

Notes à John de **Joan Didion** (Grasset), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Josée Kamoun**, 304 p., 23 €. En librairie le 1er octobre.
Le Dernier Entretien et autres conversations (Les Livres de la Promenade), traduit de l'anglais (États-Unis) et préfacé par **Brice Matthieussent**, 153 p., 15 €. En librairie.

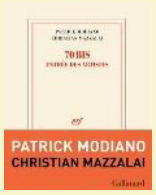
70 BIS, ENTRÉE DES ARTISTES de Patrick Modiano et Christian Mazzalai

Un membre du groupe Phoenix s'allie avec l'auteur par excellence d'un Paris englouti, pour une plongée dans le Montparnasse mythique des ateliers et des peintres.

Des peintres, des écrivain·es, des inconnu·es. Leurs photos surgissent au détour d'une page. Tous·tes sont passé·es, à un moment ou à un autre, au 70 bis de la rue Notre-Dame-des-Champs, dans le quartier de Montparnasse, à Paris.
Fruit d'une collaboration entre Patrick Modiano et Christian Mazzalai, ce livre est d'abord une galerie de portraits. À la suite de la découverte d'une caisse de documents dans une cave du 70 bis, l'auteur hanté par le Paris d'autrefois et le musicien cofondateur de Phoenix – que les autres membres du groupe surnomment "l'archiviste", tant il se passionne pour le passé – ont décidé de faire revivre un monde disparu en ressuscitant artistes et intellectuel·les, célèbres ou pas, qui ont peuplé les lieux depuis le Second Empire jusqu'à l'après-guerre.

↓
Patrick Modiano.
↘
Christian Mazzalai.

"Une large allée ombragée d'arbres et bordée de couvents. […] *Et tout autour, des champs et des habitants qui cultivaient encore la terre."* C'est ici que, vers 1850, le peintre Auguste Toulmouche vit dans une maison entourée de plusieurs ateliers, qu'il loue à des amis. L'un d'eux transforme le sien en lieu de spectacles. On y rencontre George Sand, Théophile Gautier ou Tourgueniev. Les autres ateliers sont occupés par des peintres de différentes nationalités, et c'est une certaine idée de Paris qui semble naître là : une ville cosmopolite, moderne, refuge pour des intellectuel·les du monde entier. Henry Ossawa Tanner, *"premier peintre afro-américain à obtenir une réputation internationale"*, James Joyce, Ezra Pound, Claude Cahun. Proust est sans doute venu en visite, tout comme plus tard Robert Desnos. Un monde brutalement dissous par la guerre. *"Les deux dernières décennies au cours desquelles Montparnasse avait brillé de tous ses feux – comme l'avait prédit Apollinaire – s'achevaient dans le black-out de l'Occupation."*
Il fallait l'art de Modiano pour faire revivre ce qui n'est plus. *"Pourquoi avais-je l'impression, au début des années 1960, qu'il pleuvait toujours dans ce quartier ?"* Dans cet album-souvenir qui agence textes, photos, fac-similés, on reconnaît l'attention portée par l'auteur, Prix Nobel de littérature 2014, aux lieux que le temps a engloutis. Les portraits sortis du néant sont chargés d'une émotion indéniable, et plus encore les petites annonces rassemblées ici. Anodines, publiées dans le journal par des habitant·es du 70 bis, elles reflètent la vie quotidienne. L'un a perdu son chien et offre une récompense à qui le ramènera. L'a-t-il retrouvé ? *"Tant de questions et de petites annonces sans réponses comme cette chaise vide qu'avait photographiée un jour Josef Breitenbach dans le jardin du 70 bis, rue Notre-Dame-des-Champs."*
Il y a aussi ce que les auteurs ont découvert et photographié, en se rendant eux-mêmes à la porte du 70 bis de la rue Notre-Dame-des-Champs. Des statues noyées sous le lierre du jardin, mais aussi de petits signes gravés dans une des caves, traces mystérieuses, *"de celles que l'on voit quelquefois sur les murs des cellules de prison"*.



Sylvie Tanette

70 bis, entrée des artistes de **Patrick Modiano** et **Christian Mazzalai** (Gallimard/"Blanche"), 208 p., 25 €. En librairie le 2 octobre.





Francesca Mantovani/Gallimard · Courtesy Gallimard



LÉZARDES d'Hélène Frédérick

Autour de son métier de correctrice de presse, l'autrice compose une très belle variation sur la notion de liberté.

"Tant d'efforts pour t'éloigner des origines n'auront servi qu'à te ramener au point de départ : ne pas savoir de quoi demain sera fait." Québecoise installée à Paris, Hélène Frédérick est devenue correctrice par hasard, et surtout par nécessité. En espérant que ce job précaire dans un grand journal national lui laisse du temps pour écrire.
Dans un texte tout en rhizomes et extrapolations, elle rend hommage à ce travail de l'ombre menacé de disparition par l'I.A. Elle découvre que celles et ceux qui le pratiquent sont souvent des autodidactes et qu'il a longtemps été un foyer d'extrême gauche au sein des rédactions parisiennes. Dressant le portrait de quelques figures de l'anarchisme qui ont œuvré dans l'ombre des rédacteur·rices, l'autrice analyse les hiérarchies sociales à travers une réflexion sur ces prolétaires de la presse et sur l'espace – physique – qu'on leur réserve à l'intérieur des open spaces.
Mais, peu à peu, le récit prend un tour plus personnel. Partageant des termes techniques qu'elle découvre et savoure, Hélène Frédérick laisse advenir des souvenirs personnels, comme les paysages où elle a grandi, l'atelier où son père réparait des appareils de radio. Et livre une analyse intime et personnelle, en tant qu'écrivaine comme en tant que correctrice, sur sa relation au langage, où le refus de la phrase trop lisse se mêle à une obsession du mot juste.



Sylvie Tanette

Lézardes d'**Hélène Frédérick**
(Gallimard/"Verticales"), 176 p., 19 €.
En librairie le 9 octobre.

Francesca Mantovani/Gallimard

OSEZ L'IMAGINAIRE



UNE ARTISTE CULTE

Textes typographiés et calligraphiés, dessins, photographies d'archives colorisées et commentées par l'autrice

Niki de Saint Phalle raconte l'histoire de sa vie avec l'écrivain américain Harry Mathews, de 1950 à 1960, dans cet ouvrage très personnel et richement illustré, deuxième tome de ses « souvenirs ». Voici donc ces années en famille durant lesquelles, pour la première fois de son existence, elle connaîtra la paix et la stabilité. De nombreuses œuvres de Niki de Saint Phalle datent de cette époque et cette publication les éclaire d'une lumière nouvelle.

« Comment ne pas s'intéresser à cet héritage fort et féministe laissé par une femme éprise de liberté, loin des conventions ? » **Les Arts dessinés**

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD



RÉVOLUTIONS INTÉRIEURES

À travers une correspondance avec Kaoutar Harchi et le journal de son année 2023, Aurélien Bellanger fait le récit de sa prise de conscience politique et de ses tentations insurrectionnelles.

Romancier, Aurélien Bellanger s'est longtemps rêvé plasticien, philosophe ou militant révolutionnaire. Ses deux nouveaux textes portent la trace de ses aspirations pour une forme romanesque élargie et dévoilent surtout un cheminement qui l'a conduit à politiser son écriture, sinon sa vie elle-même. Au cœur de *Sans parler des blessé·es,* la correspondance qu'il a entretenue entre janvier et juin 2025 avec Kaoutar Harchi, l'écrivain confesse que l'actualité récente a tout changé en lui : *"Il était temps, à 40 ans passés, de sortir de cette torpeur politique qui avait été celle de mes 20 ans, et d'une large partie de ma génération, génération 'chute du mur' et Eurodance."*

La révolution devenait un horizon concret, à prendre au sérieux. Admiratif de l'autrice d'*Ainsi l'animal et nous, "l'une des rares d'entre nous à parler une langue claire et correcte",* dont les textes, *"dans une ambiance de naufrage général, ont été parmi ceux qui nous ont permis de tenir",* Bellanger profite des diverses actualités du début de l'année 2025 (le génocide à Gaza, Trump, la série documentaire sur DJ Mehdi, l'insupportable voix de Bayrou…) pour prendre acte de sa prise de conscience politique. Les manifestations de rue réprimées contre le passage en force de la loi retraite en 2023 lui en avaient offert l'occasion, puisque plongeant alors dans les défilés, une nouvelle vocation d'insurgé se révéla à ses yeux d'écrivain distancié.

Répondant à ses questionnements, Kaoutar Harchi défend sa "ligne", déjà évoquée dans un précédent dialogue avec Joseph Andras : l'espoir comme devoir politique, son refus du romanesque, le souci du récit de soi… De lettre en lettre, tous·tes deux partagent la même colère face à une époque qui se resserre, des utopies propulsées dans un passé révolu, un *backlash* masculiniste et raciste…

Bien qu'encore attaché à sa *"petite boutique fictionnelle",* l'auteur des *Derniers Jours du Parti socialiste* revient sur les signes de sa métamorphose dans son autre texte, où il est question d'une baleine, de grottes et de la révolution. De son écriture toujours aussi vive et libre, il s'attarde en trois mouvements, n'ayant en apparence rien à voir entre eux, sur la voie d'une politisation qui procède autant de chemins poétiques que d'une analyse concrète du monde réel. Sous forme d'un journal de bord de son année 2023, passant son temps à chercher des grottes en Mayenne (une passion transmise par son père), à ramasser les os d'une baleine échouée sur la plage de Saint-Valery-en-Caux (qu'il expose chez lui à la manière d'un plasticien), le texte dérive vers l'appel de la révolution, son dîner de gala à lui.

D'une obsession à une autre, Bellanger relie entre eux un cadavre, une cavité et la répression des insurgé·es pour traduire l'obscurité des temps présents, en laissant ouverte la possibilité qu'une tempête nous libère du sentiment d'impuissance.





Artiste, philosophe et révolutionnaire sur le tard, Aurélien Bellanger bouscule son écriture à la mesure des événements qui affectent et blessent les corps d'aujourd'hui.

Jean-Marie Durand

Grottes, baleine, révolution d'**Aurélien Bellanger** (Seuil/"Le Bar de la Sirène"), 112 p., 14 €. En librairie le 3 octobre.

Sans parler des blessé·es – Correspondance, d'**Aurélien Bellanger** et **Kaoutar Harchi** (La Déferlante Éditions), 200 p., 19 €. En librairie le 3 octobre.

Florence Brochoire pour La Déferlante

Searoad d'Ursula K. Le Guin

Dans ce texte inédit en français, l'autrice de science-fiction délaisse les univers lointains pour s'intéresser aux habitant·es d'une petite ville fictive de la côte Ouest américaine.

On ne peut qu'être surpris·e en entamant la lecture de *Searoad* d'Ursula K. Le Guin. De l'autrice américaine disparue en 2018, on connaît surtout les romans de science-fiction *(La Main gauche de la nuit…),* des textes passionnants, complexes, politiques et cérébraux, et beaucoup moins les fictions réalistes et méditatives, dont *Searoad* fait partie. Publié en 1991 aux États-Unis, ce recueil d'une dizaine de nouvelles, liées entre elles par une poignée de personnages et par la ville fictive de Klatsand, est traduit pour la première fois en français.
Sa lecture fait écho au volet plus théorique de l'œuvre de Le Guin, rendu accessible ces dernières années grâce à des autrices comme Alice Zeniter et centré autour de l'invisibilisation des personnages féminins dans l'histoire de la littérature. Dans *Searoad,* justement, Le Guin s'intéresse à des protagonistes a priori banales : une bibliothécaire,



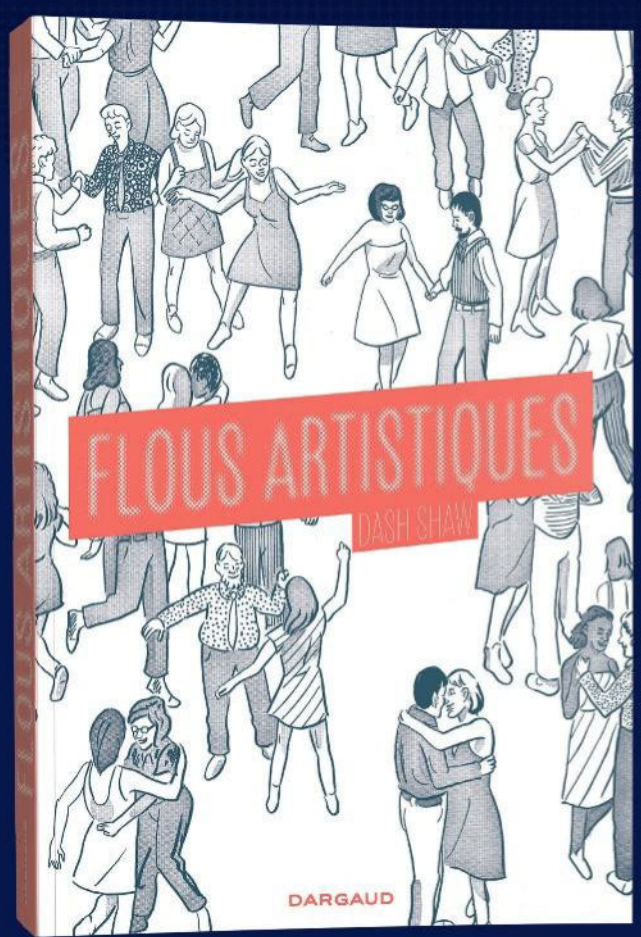
Marian Wood Kolisch

l'ancienne épouse d'un célèbre universitaire, une amante endeuillée… Elle ne s'attarde pas sur les péripéties qu'elles traversent mais étudie plutôt leur intériorité, leurs états d'âme, leur humour, jusqu'à en faire des personnages de fiction d'une grande richesse.
L'écriture de Le Guin, toujours d'une finesse remarquable, y est à son sommet, qu'elle décrive la mélancolie de la fin de l'été, les liens qui se tissent entre les êtres humains ou les paysages de la côte Ouest américaine. On retrouve aussi avec une certaine joie son ADN féministe dans le soin apporté aux personnages féminins, dans son humour *("Ces messieurs ont un bon filet de sécurité, non ? Et les mailles sont toutes des femmes")*



et dans ce désir d'émancipation qui traverse chaque nouvelle, et apporte à *Searoad* sa modernité et son souffle romanesque.
Pauline Le Gall

Searoad d'**Ursula K. Le Guin** (Rivages), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Hélène Collon**, 290 p., 23 €. En librairie le 8 octobre.



© Shaw / Dargaud (2025)

FLOUS ARTISTIQUES
DASH SHAW

Dans un magasin, un homme n'arrive pas à choisir entre deux chemises. La vendeuse, elle, s'interroge sur ses nouvelles lunettes. Un professeur de dessin se demande s'il ne ferait pas mieux de démissionner. Son modèle hésite à changer de métier et se pose des questions sur sa vie sentimentale. Une autrice à succès ne sait plus quoi écrire… Autant de destins différents qui se croisent et se recroisent au carrefour de leurs indécisions et de ces petits flous qui surgissent chez chacun d'entre nous, à un moment de nos vies…



« Après Chris Ware et Daniel Clowes, Dash Shaw semble bien être la relève du roman graphique américain. »

LES INROCKUPTIBLES

DARGAUD

AU RAYON BD

VIVRE, LIBRE d'Amandine Gay

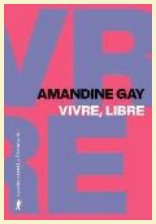
Dans un texte puissant, nourri de théories politiques et de souvenirs intimes, l'autrice analyse les effets de la suprématie blanche sur sa vie et sur la société dans son ensemble.

Il aura fallu qu'Amandine Gay attende d'avoir 40 ans pour mettre au clair des années d'humiliations liées au simple fait de grandir en tant que personne noire en France. Avec son récit *Vivre, libre,* l'autrice *(Une poupée en chocolat)* et réalisatrice *(Ouvrir la voix, Une histoire à soi)* revient sur tout ce qu'elle a traversé en analysant les effets morbides de *"la suprématie blanche"*. Ce concept de plus en plus travaillé en France a le mérite d'évacuer la dimension psychique et individuelle du racisme pour identifier un phénomène structurel et systémique. *"On peut être complices de la suprématie blanche et en profiter au quotidien sans être raciste",* souligne Amandine Gay, qui prend à partie les personnes blanches pour les pousser à mesurer leur complicité passive avec les discriminations raciales. *"L'un des plus grands freins au changement social est l'incapacité des personnes en position dominante, surtout celles convaincues d'être 'déconstruites', à faire face à la honte et à la culpabilité quand elles comprennent qu'elles font, elles aussi, partie du problème",* estime l'autrice, qui se dit enfin prête à *"prendre le risque de voir des personnes s'éloigner* [d'elle] *à cause de ce* [qu'elle dit ou écrit]*"*.



Enrico Bartolucci

Car ce qu'elle écrit, avec une énergie et une précision analytique confondantes, bouscule de fait les lecteur·rices, sidéré·es par la violence de sa vie marquée par les oppressions croisées, mais aussi par sa capacité à l'inscrire dans une réflexion politique globale, nourrie de ses lectures de bell hooks ou Audre Lorde. Sa réflexion se raccroche surtout au livre-clé du philosophe Charles W. Mills, *Le Contrat racial* (écrit en 1997, traduit en français en 2023 chez une maison d'édition canadienne, Mémoire d'encrier), qui souligne que le contrat social des Lumières représente davantage une institutionnalisation de la hiérarchie entre les races qu'une fondation philosophique de l'égalité entre les êtres humains. Dans ses allers-retours entre le privé et le politique, Amandine Gay explique comment elle a été longtemps entravée par des relations inauthentiques avec ses proches : *"*[...] *Puisque mes ami·es, mes collègues, mes amant·es, mes parents et même mon partenaire se trouvent être aussi mes oppresseur·es."*
Bouleversant de sincérité et de rage entrelacées, son texte explore les mécanismes qui ont détraqué son développement psychique et émotionnel, notamment entre 2017 et 2022, où elle a enchaîné les épisodes dépressifs. Cherchant à comprendre ce qui s'est joué durant ces années troublées, entre propension aux addictions, peur des institutions médicales, *"rage narcissique",* pulsions de destruction et de cruauté jusque dans ses pratiques sexuelles, courageusement mises à nu dans des pages frappantes de lucidité, l'autrice identifie les effets caractérisés du stress traumatique lié à la race. *"Je suis 'juste' une Noire traumatisée par la suprématie blanche",* affirme-t-elle. *Vivre, libre,* enfin, procède de cet effort de compréhension de son existence affectée, autant que de l'invitation lancée aux personnes blanches d'entendre sa colère et de combattre cette suprématie intériorisée, qui contribue à valider la reproduction du contrat racial.



Jean-Marie Durand

Vivre, libre – Exister au cœur de la suprématie blanche d'**Amandine Gay** (La Découverte/ "Cahiers libres"), 256 p., 21 €. En librairie le 17 octobre.

Talent Boutique et Le 13e Art présentent

MAISON D'EN FACE

un spectacle
de LA MARCHE BLEUE
chorégraphié
par LÉO WALK



DU 8 AU 31 OCTOBRE 2025

Le théâtre de la place d'Italie

13e art

SCULPTURE : JAN MELKA - PHOTOGRAPHIE : BORIS OVINI
INFOS & RÉSERVATIONS : LE13EMEART.COM - PAR TÉLÉPHONE 01 48 28 53 53
30 PLACE D'ITALIE 75013 PARIS

GEN AUX PIEDS NUS de Keiji Nakazawa

Chef-d'œuvre d'abord paru en dix tomes, ce manga sur Hiroshima et la reconstruction du Japon après 1945 demeure une lecture difficile mais nécessaire.

Quatre-vingts ans après les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, le nombre de survivant·es, les *hibakusha,* est estimé à 99 000. Disparu en 2012, le mangaka Keiji Nakazawa n'en fait plus partie, mais son témoignage, sublimé par le dessin, reste terrifiant et bouleversant. Âgé de 6 ans lors du drame, il perd son père, sa sœur et son petit frère. En 1972, le magazine *Weekly Shōnen Jump* donne le feu vert à ce qui sera l'œuvre de sa vie, la série mémorielle *Hadashi No Gen* qui, longtemps connue en France sous le titre *Gen d'Hiroshima,* répond désormais à celui plus fidèle de *Gen aux pieds nus*.



Gen est l'alter ego de Keiji Nakazawa, un petit garçon qui ne se départ pas de son énergie ni de son espièglerie tout en criant constamment famine. L'action du premier tome de ce manga historique débute en avril 1945, quand les Japonais se sacrifient encore pour leur armée, galvanisés par le mirage d'une hypothétique victoire prochaine. La famille de Gen se retrouve ostracisée parce que son père – inspiré de celui de Keiji Nakazawa – est accusé d'être un traître à la nation. Lui défend l'idée de la paix et condamne la guerre.
Après deux cents pages où l'on s'attache à Gen, Shinji, son petit frère, et aux autres victimes de la cruauté de leurs congénères, survient le bombardement fatal.
Le récit bascule alors dans une horreur pure qui fait passer les zombies de *The Walking Dead* pour un aimable divertissement : les corps fondent devant nous, la peau et les cheveux s'en vont, les victimes sont des morts-vivants condamnés à très court terme. Avec une force dans la narration, Keiji Nakazawa met en scène ce qu'il a vécu.



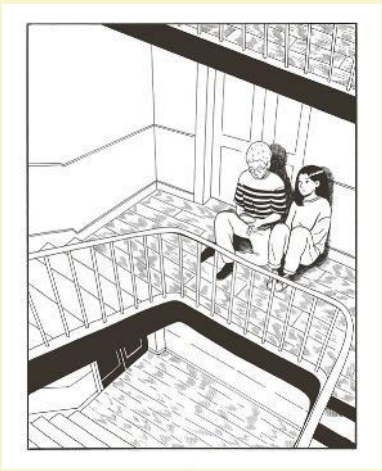


Les séquences crève-cœur s'enchaînent dans le deuxième tome où l'on suit Gen, déambulant entre les cadavres pour trouver du riz – sa petite sœur vient de naître entre les gravats –, manquant de brûler vif et rencontrant d'autres survivant·es aussi désorienté·es que lui. Ces pages de *Gen aux pieds nus* ont peu d'équivalent en bande dessinée, si ce n'est le *Maus* d'Art Spiegelman qui, cela n'est pas un hasard, loue dans la préface l'*"abrupte et totale sincérité"* dont a fait preuve l'auteur japonais. **Vincent Brunner**

Gen aux pieds nus, tomes 1 et 2 de **Keiji Nakazawa** (Le Tripode), traduit du japonais par **Vincent Zouzoulkovsky** et **Koshi Miyoshi**, 288 et 256 p., 13,90 € chacun. En librairie le 2 octobre.

DES VIES MULTIPLES de Vincent Farasse et Rosalie Stroesser

Très vivante, cette plongée dans le monde du théâtre s'empare avec réussite du jeu et de la comédie.



Il y a deux ans, la dessinatrice Rosalie Stroesser provoquait un choc avec *Shiki,* journal de voyage pas du tout classique où son trait doux et élégant racontait le traumatisme des violences sexuelles. Avec *Des vies multiples,* son deuxième livre, elle quitte le registre de l'intime pour investir avec le metteur en scène Vincent Farasse celui de la troupe et de la comédie.
Sous-titré *Carnets d'une jeune actrice,* ce premier volume d'une série chorale (que l'on espère longue) nous plonge avec naturel dans l'univers des cours de théâtre. Celle qui nous sert de guide est Jeanne, jeune fille fauchée et peu sûre d'elle qui exprime surtout son intériorité en interprétant des rôles. Avec elle, on découvre toute une galerie de personnages bien vivants, de Nadia, la professeure des première année, à Samir et aux autres apprenti·es comédien·nes.

Sans énormément d'artifices, Rosalie Stroesser parvient à ce que chaque exercice soumis aux étudiant·es nous emporte dans l'art du jeu – voir le passage extraordinaire où Jeanne imite un poisson rouge. Émaillée de références à des dramaturges tout en restant accessible, *Des vies multiples* est une fiction très plaisante, qui constitue une initiation au théâtre enthousiasmante. **Vincent Brunner**



Des vies multiples – Carnets d'une jeune actrice, vol. 1 de **Vincent Farasse** et **Rosalie Stroesser** (Actes Sud BD/Virages Graphiques), 240 p., 20 €. En librairie le 24 septembre.

Keiji Nakazawa/Le Tripode · Vincent Farasse et Rosalie Stroesser/Actes Sud BD/Virages Graphiques

STARMAN de Reinhard Kleist

Après Nick Cave, le dessinateur allemand s'attaque à un autre monstre du rock, David Bowie.

Fidel Castro, les boxeurs Harry Haft et Emile Griffith, la coureuse Samia Yusuf Omar, Johnny Cash ou Nick Cave… à tous·tes, Reinhard Kleist a consacré une biographie dessinée. S'il est devenu un spécialiste de cet exercice de style – Nick Cave considère que le *Mercy on Me* qu'il lui a consacré est plus proche de la vérité que n'importe quel autre livre –, l'auteur allemand le doit, paradoxalement, à ce qu'il y met de lui-même. *"David Bowie m'a sauvé la vie"*, écrit-il en petit à la fin de *Starman*.

Centrée sur le personnage de Ziggy Stardust, la première partie montre un garçon, comme a pu l'être Kleist, transporté par l'univers de Bowie. Les flashs de couleurs envahissent sa chambre grise et ouvrent une nouvelle porte vers un ailleurs excitant. Même discrète, cette dimension personnelle amène un supplément d'âme qui lui évite d'être académique.



Reinhard Kleist/Casterman

Avec son trait nerveux et souple, Kleist utilise ses pages comme des scènes de concert et revisite l'imagerie iconique de la rockstar tout en appuyant sur les thèmes qui lui sont chers par des détails et des symboles – la folie, la métamorphose, le feu, la science-fiction. La deuxième partie, encore plus prenante, a pour cadre Berlin, où Bowie se reconstruit pendant trois ans après l'épisode cocaïnomane de Los Angeles.



Là, Kleist le montre former un duo parfois désopilant avec Iggy Pop, avant un finale génial en guise de remake de *2001 : l'odyssée de l'espace*.

Vincent Brunner

Starman – Quand Ziggy éclipsa Bowie de **Reinhard Kleist** (Casterman), traduit de l'allemand par **Paul Derouet**, 344 p., 28 €. En librairie le 24 septembre.



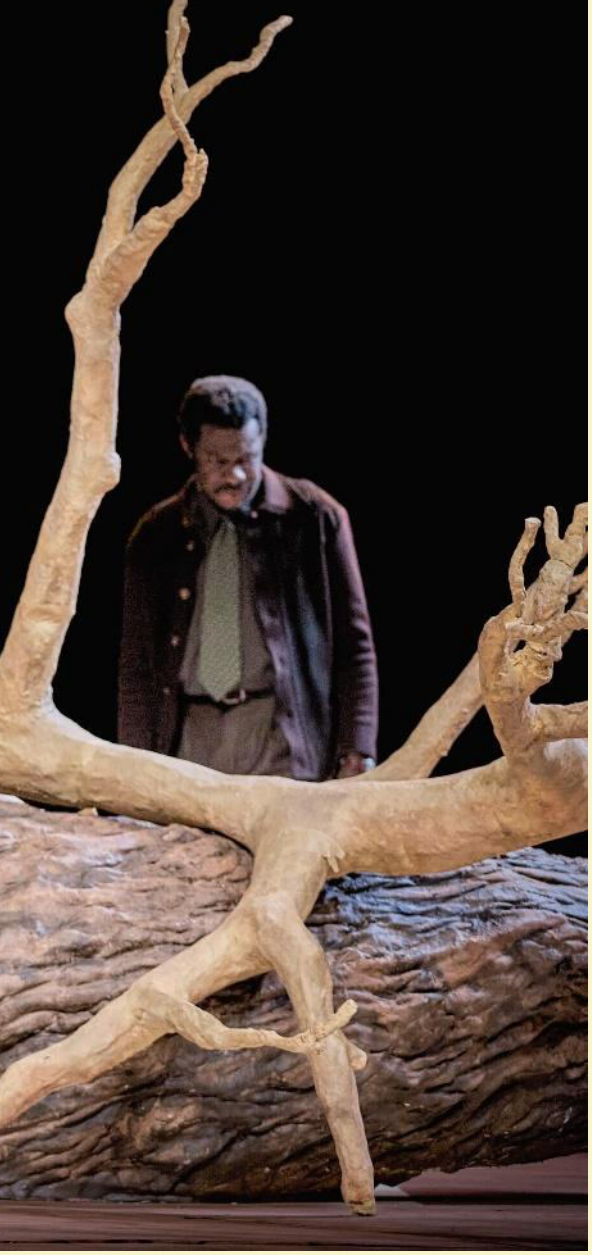


Si loin, si proche

SPECTACLE DU MOIS - SPECTACLE -

Pièce épistolaire drapée dans la SF, *La Distance* fait dialoguer une jeune femme partie sur Mars et son père resté sur Terre. Tiago Rodrigues signe l'une de ses créations les plus délicates et abouties.

Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon



L'actuel directeur du Festival d'Avignon a l'habitude des idées qui se *pitchent* bien. Parions qu'il ferait un malheur dans les bureaux d'un studio ou d'une chaîne de télé américaine, face à des producteur·rices à la recherche de contenus percutants (voire *high concept*), ce qui n'est pas commun pour un ou une auteur·rice-metteur·se en scène de théâtre contemporain (dans le public, de surcroît).
L'action se déroule en 2077. Déréglée par le climat, la Terre est en phase terminale. Des "Corpo-nations" surpuissantes (des sortes de pays Tesla ou Meta) prospèrent sur le dos des républiques au bout du rouleau (ce qu'il reste des États-nations), expédiant de jeunes colons sur Mars pour préparer l'avenir de l'humanité. L'histoire débute quand, pour la première fois, un père et une fille prennent contact, en s'envoyant des messages audio qu'il et elle ne peuvent écouter qu'en différé.

Mort d'inquiétude, miné par la colère, le premier vient de découvrir que la seconde est partie pour la Planète rouge. Froide et déterminée, la jeune femme se fait violence pour ne pas sombrer dans la nostalgie et la culpabilité. La Terre, pense-t-elle, ne sera d'ici quelques mois plus qu'un vaste cimetière, et elle a besoin de se projeter dans le futur. Mais le pire est à venir : bientôt, il va falloir qu'elle explique à son père que la Corpo-nation qui l'envoie s'apprête à lui effacer la mémoire, afin de la rendre ainsi plus performante dans sa mission colonisatrice.
Imaginez maintenant une scène de théâtre. En son centre, un disque et deux entités distinctes : d'un côté, Mars, tapissée par une poussière ocre et quelques rochers. De l'autre, la Terre, traversée par le tronc d'un arbre mort. Au fil des échanges entre ce père et cette fille qui ne se reverront jamais, ce disque va tourner de plus en plus rapidement, en phase avec l'intensité dramatique de la pièce, finissant par donner une l'un des meilleurs acteurs du moment : Adama Diop (vu dans l'*Othello* mis en scène par Jean-François Sivadier, ou le *2666* monté par Julien Gosselin). La jeune femme est campée par Alison Dechamps (25 ans au moment de la création, formée à l'école du Théâtre national de Bretagne), l'un des grands espoirs de sa génération.
Voilà qui est plutôt vendeur, non ? Malin, plutôt (ou les deux). Car malgré cette idée dans l'air du temps, adaptable sur toutes les plateformes et séduisante pour un jeune public, Tiago Rodrigues propose un théâtre à la fois dépouillé et généreux, intelligent et accessible. Derrière le genre SF, il s'agit d'abord d'un texte épistolaire dans la pure tradition tragique, dans laquelle les personnages sont soumis à des forces qui les dépassent. Après une exposition un poil laborieuse, la pièce trouve rapidement son rythme, son ton et sa justesse (découverte au Festival d'Avignon, elle pourrait être retaillée avant son départ en tournée, cet automne).

Il est ici question de mémoire, d'espoir, de liberté et d'amour filial, en dépit des désaccords politiques et philosophiques, autant d'idées articulées sans didactisme. Le charme de ce texte opère avec ce qu'il suggère mais ne dit jamais. On pense à cette figure maternelle évanescente bien qu'omniprésente. On se rappelle aussi l'effet provoqué par la chanson *Sonhos* du Brésilien Caetano Veloso, jouée pour évoquer leurs souvenirs archaïques : en rotation sur sa platine – côté Terre –, le vinyle devient une mise en abyme de ce plateau giratoire et de ces planètes qui tournent et finiront par vriller.
Le plus beau spectacle demeure celui de l'alchimie entre les deux comédien·nes : l'évidence du duo qu'il et elle forment sur scène malgré leurs sensibilités opposées, la place qu'il et elle se laissent l'un·e l'autre en dépit de leur différence de notoriété, le dosage idéal entre émotion et retenue qu'il et elle manifestent.
On aimerait les revoir, ailleurs, ensemble. Voilà un couple d'acteur·rices qui rend extraordinairement sentimental…
Quand, dans la salle, les lumières se rallument, on s'essuie les yeux, un brin gêné·e, jusqu'au moment où l'on constate que tout le public fait de même.
Igor Hansen-Løve

La Distance, texte et mise en scène **Tiago Rodrigues**, avec **Alison Dechamps**, **Adama Diop**.
Au Théâtre 71, Malakoff, du 1er et 3 octobre ; à De Singel, Anvers (Belgique), les 10 et 11 octobre ; au Maillon, Strasbourg, du 15 au 17 octobre. En tournée jusqu'en juin 2026.

I WILL SURVIVE de Jean-Christophe Meurisse

Un Chien de Navarre pouvant en cacher un autre, le metteur en scène de la compagnie officialise la nouvelle ligne éditoriale d'un label devenu mythique.

À l'instar du mojo perdu d'Austin Powers, la dernière création des Chiens de Navarre interroge… Qu'est devenu leur humour si jouissivement corrosif ? Où sont passés les cadavres exquis théâtraux conjuguant le rire et l'outrance comme seuls guides pour construire des histoires à la manière d'impayables charades surréalistes ?
Ces mystères s'éclaircissent à l'annonce des 20 ans de la compagnie, qui se double de révélations sur les changements de méthode de Jean-Christophe Meurisse, son metteur en scène historique. Cette nouvelle feuille de route assume de tourner le dos au passé, en précisant qu'ainsi, *"la compagnie ne cherchera plus un rire que certains pouvaient qualifier de provocateur ou absurde, mais plus que jamais un rire glaçant, nerveux, terrible, voire plus de rire du tout, le tout au service d'un propos plus narratif"*.
Un avertissement qui stipule également que *"dans son nouveau spectacle intitulé* I Will Survive, *Jean-Christophe Meurisse opère toutefois, sans doute, un virage dans l'histoire de la compagnie. S'il est question, comme dans chacun de ses spectacles, de poser un regard sans concession sur notre société, c'est de la justice qu'il s'agira cette fois-ci, de ce qui fait justice"*. Le tout à travers un argument réunissant deux thématiques sociétales, *"l'une traitant des violences faites aux femmes, l'autre de la liberté d'expression et des limites du rire"*. Et de conclure : *"À croire que les Chiens de Navarre, s'ils n'ont rien perdu de leur irrévérence, se laissent rattraper par la gravité de la vingtaine."*
IWill Survive croise deux destinées : la descente aux enfers d'un humoriste après une mauvaise blague sur les fameux cinq fruits et légumes à consommer chaque jour, et le portrait d'une femme qui finit par abattre son mari après des années de violences physiques et sexuelles. C'est avec un scénario digne d'une émission de grande écoute des chaînes généralistes que la troupe apprend à traverser dans les clous. Avec le choix du hit de Gloria Gaynor pour étendard, on note que Jean-Christophe Meurisse met dans la balance sa propre survie à la tête de la meute. À l'issue d'une première créée aux Nuits de Fourvière, l'ovation d'un public saluant debout la troupe de *I Will Survive* avait valeur de plébiscite s'agissant de son avenir de chef de troupe. Voilà donc les Chiens de Navarre rentrés dans le rang, sans crainte de laisser au bord de la route les fans de la première heure les plus nostalgiques.

Patrick Sourd

IWill Survive, mise en scène **Jean-Christophe Meurisse**, avec **Delphine Baril**, **Lula Hugot**, **Charlotte Laemmel**, **Anthony Paliotti**… Au TAP - Scène nationale de Grand Poitiers, du 14 au 18 octobre ; au Théâtre du Gymnase (hors les murs, la Friche la Belle de Mai), Marseille, du 19 au 29 novembre ; à la Grande Halle de La Villette, Paris, du 4 au 13 décembre. En tournée jusqu'en juin 2026.



Fabrice Robin



CROIRE AUX FAUVES par Les Arts Oseurs

Un parcours organique et mental pour perdre ses repères et imaginer un autre rapport au monde.

Le voyage dure trois heures – en comptant la navette pour quitter la ville à destination d'un ailleurs où se déploie, par la magie du théâtre, l'expérience vécue par l'anthropologue française Nastassja Martin en Russie, restituée dans son récit *Croire aux fauves* paru en 2019 : *"Ce jour-là, le 25 août 2015, l'événement n'est pas : un ours attaque une anthropologue française quelque part dans les montagnes du Kamtchatka. L'événement est : un ours et une femme se rencontrent et les frontières entre les mondes implosent."*
En nous embarquant de nuit au cœur d'une forêt, la compagnie Les Arts Oseurs nous fait perdre nos repères et brouille les frontières entre théâtre, musique et magie. Tout commence par une marche, à peine éclairée, où l'on confie ses pas au chemin de la forêt. Un dispositif propice à l'écoute de l'adaptation de ce récit inouï, interprétée par Florie Guerrero Abras, le musicien Renaud Grémillon, le magicien Étienne Saglio et une silhouette d'ours qui pérégrine avec nous. Perdre ses repères pour percevoir autrement, quitte à douter de ses sens… Une porte d'entrée pour se plonger dans les livres de Nastassja Martin qui, depuis des années, écrit *"autour des confins, de la marge, de la liminarité, de la zone frontière, de l'entre-deux-mondes"*.

Fabienne Arvers

Croire aux fauves d'après **Nastassja Martin**, mise en scène **Cyril Puertolas** en collaboration avec **Renaud Grémillon** et **Périne Faivre**, avec **Florie Guerrero Abras**… Au Périscope (hors les murs), Nîmes, le 27 septembre ; à Saint-Médard-en-Jalles (dans le cadre du FAB), du 1er au 3 octobre ; au Cratère (hors les murs), Alès, les 16 et 17 octobre.

TANDEM

Scène nationale Arras Douai


© Jean Vaïs

théâtre musique arts visuels

sauve qui peut (la révolution)
Cie Roland furieux, Laëtitia Pitz, d'après le roman de Thierry Froger

Mais qu'est-ce qui peut bien réunir dans un même spectacle Jean-Luc Godard, Danton, Isabelle Huppert, Marguerite Duras et Alain Damasio ? La Révolution française, pardi ! La compagnie Roland furieux adapte le fameux livre de Thierry Froger. En résulte une monumentale fresque musicale et visuelle. Une expérience vertigineuse et inspirante.

Douai Hippodrome (59)
8 & 9 novembre

dès 14 ans


© Frédéric Iovino

théâtre

le songe d'une nuit d'été
Arnaud Anckaert, Cie Théâtre du Prisme, de William Shakespeare

Dans cette adaptation contemporaine du *Songe d'une nuit d'été*, sept interprètes se partagent les rôles de la fable de façon aussi libre et inventive que Shakespeare lui-même qui mêle théâtre et magie dans un éloge du désir et du libre-choix.

Arras Théâtre (62)
12 - 16 novembre

dès 14 ans


© José Caldeira

danse

f*cking future
Marco da Silva Ferreira

Marco da Silva Ferreira est reconnu pour ses ballets hypnotiques où s'entremêlent danses urbaines et clubbing. Il est de retour avec un spectacle des plus musclés sur une scène quadri-frontale. Le chorégraphe portugais s'attaque à la guerre et à ses codes, à l'image de la virilité, sur fond de techno industrielle et de fanfares militaires…

Douai Hippodrome (59)
20 & 21 novembre


© Jean Louis Fernandez

théâtre

valentina
Caroline Guiela Nguyen

Acclamée pour sa capacité à transmettre les émotions dans ses mises en scène, Caroline Guiela Nguyen raconte l'histoire d'une petite fille et de sa maman, malade du cœur, pour qui l'enfant doit traduire les mots des médecins : dire le sensible, transmettre la parole, risquer de travestir la vérité en cherchant à l'établir.

Arras Théâtre (62)
25 - 27 novembre

dès 12 ans

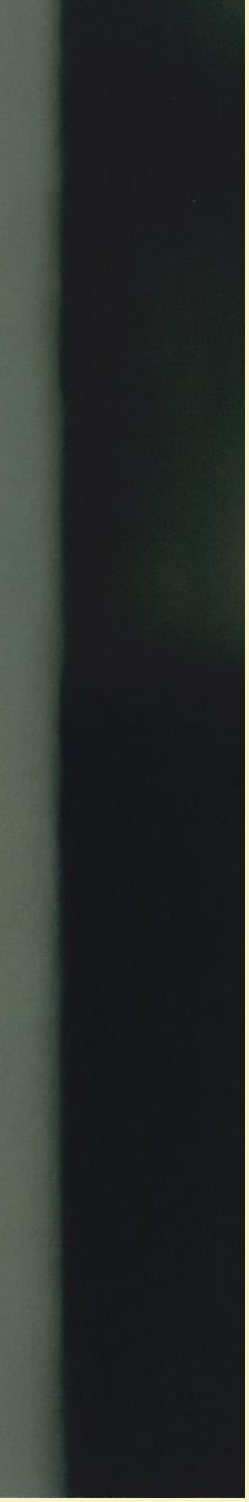
| 09 71 00 56 78 | tandem-arrasdouai.eu



Le mystère Richter

L'EXPO DU MOIS - L'EXPO DU MOIS -

En exposant l'œuvre entière de Gerhard Richter, la Fondation Louis Vuitton retrace le travail foisonnant de l'un des plus grands peintres vivants.



←
Kerze [Candle]
de Gerhard Richter
(1982).

Il a suffi à beaucoup de fans de Sonic Youth d'une bougie, irradiant la pochette de l'album *Daydream Nation,* en 1988, pour que l'œuvre du peintre Gerhard Richter se révèle à leurs yeux sauvages. Sa toile *Kerze,* peinte au début des années 1980, telle une vanité rappelant le passage du temps, l'horizon de la mort, mais aussi la douceur de la vie quand une simple bougie l'éclaire, dégageait une puissance à la mesure des sons vibrants du groupe new-yorkais de Kim Gordon. D'autres toiles – *Betty, Schädel…* – ont participé à la fin des années 1980 à consacrer Richter comme l'artiste majeur de son temps, celui de la jeunesse sonore et des vieux sages des arts plastiques. Indéfinissable, jouant de sa porosité avec la photographie dont elle se distinguait pourtant, sa peinture s'est alors imposée dans le champ de l'art comme un sommet de subtilité et de complexité formelles. Car, peints par Richter, une bougie, un crâne ou un visage de jeune fille possèdent un mystère insondable, que la beauté recouvre et absorbe.

L'exposition événement proposée par Suzanne Pagé et deux spécialistes de son œuvre, Dieter Schwarz et Nicholas Serota, questionne ce mystère, moins pour en révéler la formule hypothétique que pour donner à voir l'étendue de ses espaces d'expression, infinis et sublimes.

En rassemblant dans la totalité des espaces 270 œuvres, depuis sa première toile, peinte en 1962, jusqu'à sa dernière, réalisée en 2024, la Fondation Louis Vuitton dévoile plus de soixante ans de création à travers un panorama couvrant tous les genres auxquels l'artiste s'est livré : le portrait, la nature morte, le paysage, la peinture d'histoire, l'abstraction… Organisé de manière chronologique, en six moments couvrant chacun une décennie, le parcours met en scène une suite de ruptures et de continuités dans une œuvre démarrée avec la photographie comme source d'imagerie, puis élargie au début des années 1970 à une remise en question de la représentation (avec ses *48 Portraits* peints pour la Biennale de Venise de 1972), prolongée dans une exploration de l'abstraction dans les années 1980, puis dans une attention à l'histoire politique (sa série sur l'affaire Baader-Meinhof), avant d'accomplir dans les années 2000 des séries majeures comme *4900 Colors* et *Cage,* en hommage au compositeur.

Selon Dieter Schwarz et Nicholas Serota, cette exposition est ainsi *"une occasion unique de retracer son parcours pictural depuis le tableau qu'il considère être le premier jusqu'à celui qu'il a déclaré être le dernier, apportant un sentiment inhabituel de conclusion à un corpus pensé et achevé"*. Car Richter dit en avoir fini avec la peinture, dans une sorte de retour lucide sur lui-même et sur une œuvre au bout de laquelle il estime être arrivé. Arrivé où ? Le lieu d'un tel accomplissement reste difficile à décrire précisément, sinon qu'il est l'endroit où une œuvre entière se regarde comme n'ayant cessé d'être aspirée *"par le sujet et par le langage même de la peinture",* selon les commissaires. C'est dans cette exploration du langage de la peinture, menée de multiples manières, que l'œuvre de Richter a sa cohérence à offrir aux visiteur·ses d'aujourd'hui.

Dans une confidence étrange, l'artiste a avoué que ses toiles étaient en elles-mêmes des *"images de rien"*. On pourrait deviner dans ce rien un "tout", qui s'incarnerait par exemple dans des images de famille au bord de la mer, d'un oncle nazi *(Rudi),* d'une femme nue dans un escalier, d'une autre lisant, de paysages de mers et de ciels *(Marines),* de formes abstraites, d'un attentat à New York *(September)* et même d'un camp d'extermination, *Birkenau* (2014) – quatre huiles sur toile inspirées par quatre photographies prises pendant l'été 1944 près du crématoire d'Auschwitz-Birkenau par les membres du Sonderkommando, que l'artiste a décidé de retravailler *"par honte, pitié ou sentiment religieux"*.

De l'accessoire au tragique, du banal à l'accident, de récits familiaux au passé tourmenté de son pays, Richter peint moins des "sujets" que des objets d'affection. Comme si, sous une couche d'opacité, l'artiste se racontait lui-même, immergé dans la peinture qui le recouvre et le dévoile dans le même mouvement. Contrairement à ce que son patronyme indique, Richter ("juge" en allemand) juge moins frontalement son monde qu'il puise simplement en lui des images, des nappes du passé qui seraient comme des traces de ce qui anime ce monde impossible.

"Faiseur d'images", c'est ainsi qu'il aime se définir. Des images qui n'ont jamais rien de remarquable, pensées et peintes à partir de photographies, prélevées dans des journaux, magazines ou albums de famille, filtrées par d'autres médiums à partir desquels une forme autonome s'invente. Si rien n'est peint sur le vif, si tout est déjà là sous forme de reproduction, ses peintures sèment une confusion à travers la reproduction trouble de la reproduction. *"Les peintures d'après les photos sont très neutres,* insistent les commissaires, *on ne voit pas bien ce qu'elles représentent ; on y perçoit une sorte de tristesse et de mélancolie, et une forme de neutralité. Tout dans l'œuvre de Richter prête à ambiguïté."*

Le faiseur d'images ferait-il fi du monde ? Ce n'est pas si simple. Suzanne Pagé a raison de souligner que dans l'œuvre de Richter, *"l'abstraction intègre l'image au moment où elle l'abolit"*. De sorte que la séparation fondatrice entre figuration et abstraction vole en éclats dans ses toiles, dont on ne sait jamais ce qu'elles doivent à l'une ou à l'autre, comme si elles se confondaient dans le geste même de la peinture qui procède d'un détournement autant que d'une fixation, d'une déconstruction autant que d'un enregistrement du réel. Une toile de Richter invite le·la spectateur·rice à contempler un monde un peu fou et flou, dont les éclats colorés et les lignes fracassées forment les traces d'un souvenir brouillé. L'énigme de sa peinture ne trouve sa résolution que dans le sentiment de plénitude qu'elle convoque, dans le désir irrépressible de lui faire face pour comprendre, ou oublier de comprendre, qu'une image agit comme un miroir à travers lequel on se devine et on se perd à la fois. **Jean-Marie Durand**

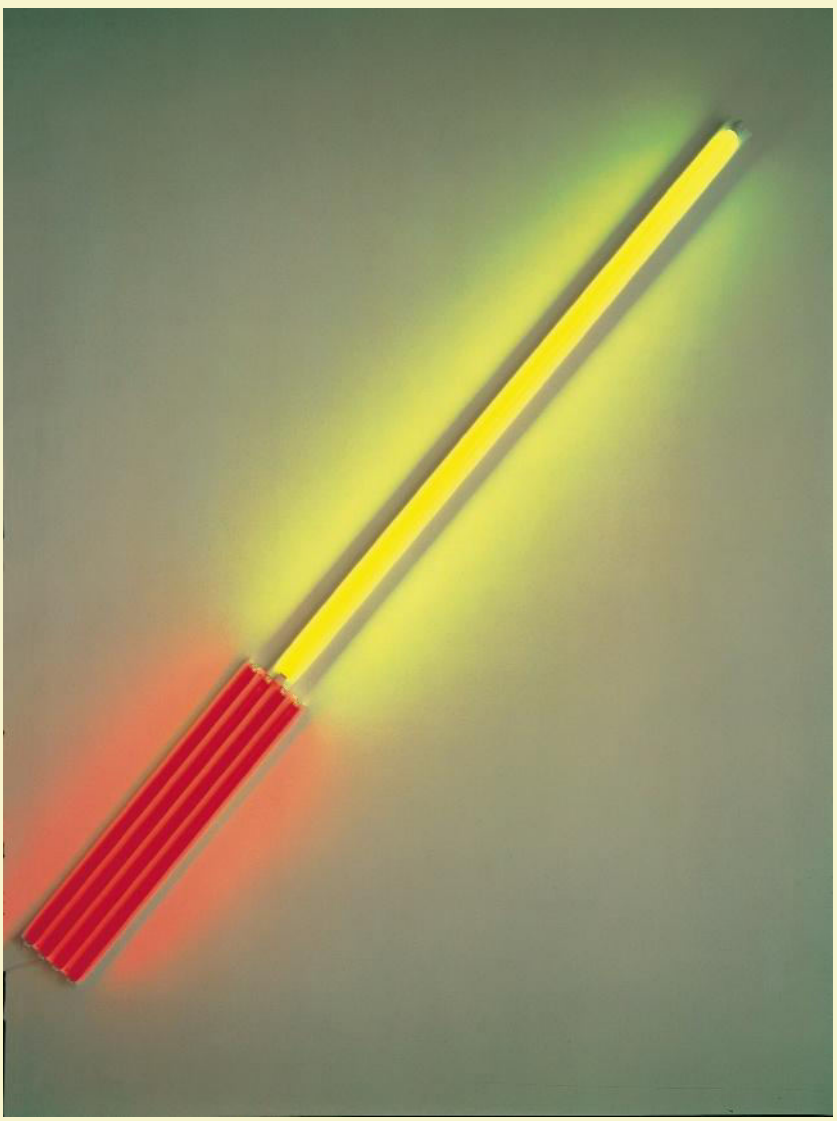
Gerhard Richter à la Fondation Louis Vuitton, Paris, du 17 octobre au 2 mars 2026.

Gerhard Richter

MINIMAL à la Bourse de Commerce, Paris

Sur trois décennies, une série d'œuvres du monde entier qui dialoguent avec leur environnement et encouragent un autre regard.

Si le concept de minimalisme se comprend aujourd'hui de multiples manières, faisant autant référence à des modes d'existence qu'à des formes esthétiques, à une philosophie proche de la sobriété qu'à un refus du superflu et de la profusion, la notion d'art minimal s'ajuste, elle, à une période précise de l'histoire, et plus généralement à une certaine approche de la création qui, même sans ce rattacher à ce mouvement, défend le même désir d'un minimalisme des formes. Né au début des années 1960, à rebours du pop art et de l'expressionnisme abstrait alors dominants aux États-Unis, ce mouvement a *"radicalement reconsidéré le statut de l'œuvre d'art"*, estime Jessica Morgan, commissaire de l'exposition *Minimal* à la Bourse de Commerce.
En rassemblant des œuvres issues de la Collection Pinault, mises en dialogue avec celles de collections prestigieuses, la directrice de la Dia Art Foundation à New York et à Beacon retrace la diversité de ce mouvement des années 1960 aux années 1990.
Si les œuvres sélectionnées traversent environ trois décennies, les artistes représenté·es ici ont surtout été actif·ves entre le milieu des années 1960 et le début des années 1980 en Amérique du Nord, ainsi qu'en Amérique du Sud, en Asie et en Europe.
Toute une génération d'artistes – Donald Judd, Robert Ryman, François Morellet, Sol LeWitt, On Kawara, Agnes Martin… – s'est alors définie par *"une économie de moyens, une esthétique épurée et une reconsidération de l'emplacement de l'œuvre par rapport au spectateur"*.
Les sculptures sur un socle ou contre un mur font place à des pièces qui entretiennent un lien direct avec la personne qui regarde, au cœur d'un espace partagé, sans qu'elles cherchent à imiter, raconter ou symboliser quoi que ce soit. Leur forme seule suggère un récit. Le tableau devient un objet dont la fonction est de révéler l'espace environnant, ce que Donald Judd appellera un *"objet spécifique"*, concept central de l'art minimal.
Jessica Morgan a organisé le parcours en sept sections thématiques – *"Lumière"*, *"Mono-ha"*, *"Équilibre"*, *"Surface"*, *"Grille"*, *"Monochrome"*, *"Matérialisme"* –, afin d'embrasser la totalité formelle, géographique et historique du mouvement, en s'attachant à ses dimensions nord-américaines (Agnes Martin, Dan Flavin, Robert Ryman…), sud-américaines (Lygia Pape), asiatiques (Lee Ufan, Nobuo Sekine, Kishio Suga, Rasheed Araeen...) et européennes (Gunther Uecker, François Morellet…). *"J'ai regroupé les œuvres selon des préoccupations formelles, matérielles et processuelles"*, précise la commissaire.
Accueilli·e dans la Rotonde par une installation de Meg Webster, pensée comme un jardin intérieur au cœur du musée et composée de cinq œuvres sculpturales réalisées avec de la terre, des brindilles, du sel, de l'argile et de la cire, le·la visiteur·se traverse autant des paysages d'objets indéterminés que des ensembles accomplis de gestes précis. De galerie en galerie, on découvre les œuvres délicates de Felix Gonzalez-Torres et On Kawara, les pièces du mouvement japonais Mono-ha ("l'école des choses"), une dizaine de dessins, peintures et sculptures d'Agnes Martin qui s'articulent autour de la ligne et de la grille, dispositifs questionnant l'espace de l'œuvre par excellence, au cœur aussi des pièces de Robert Ryman ou François Morellet…
La traversée minimaliste s'achève avec l'exploration des surfaces et des lumières, dont celles de Dan Flavin qui, avec ses appliques et ses tubes fluorescents, reste l'une des stars du mouvement. Au cours de ce long parcours, la puissance maximale de l'art minimal se sera déployée jusque dans la délicatesse des pièces géométriques de la sculptrice allemande Charlotte Posenenske. Il suffit de peu de choses pour susciter le vertige ; héritier du modernisme *("less is more")*, l'art minimal aura fait le maximum pour activer ce vertige délesté de tout ornement. **Jean-Marie Durand**



↑
Alternate Diagonals of March 2, 1964 (to Don Judd) de Dan Flavin (1964).

Minimal à la Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, du 8 octobre au 18 janvier 2026.

Dan Flavin/Adagp



Floryan Varennes

←
Éternel (détail) de Floryan Varennes (2022).

GOTHIQUES au Louvre-Lens

La noirceur de l'époque invite à se replonger dans un courant esthétique profus, qui nourrit l'imagination et la culture populaire.

Au début des années 1980, les cours des lycées abritaient de curieux·ses adolescent·es habillé·es tout en noir, les cheveux en pétard, portant avec gravité sur l'épaule leur sac US Army recouvert des noms de The Cure, Siouxsie and the Banshees, Bauhaus ou Edgar Allan Poe… On les appelait les "gothiques". En assumant d'afficher à ciel ouvert leur romantisme noir, leur spleen postpunk et leur idée d'un monde apocalyptique, ils et elles imposaient une forme de respect à leurs camarades encore hésitant·es sur leur vision du monde et leur style vestimentaire.
Si les cours de lycée ont ensuite accueilli des adolescent·es débraillé·es, aspiré·es par le grunge, plus cool en apparence mais aussi désespéré sur le fond, le gothique n'a cessé d'infuser l'imaginaire adolescent. Jusqu'à inspirer aujourd'hui encore une grande part de l'univers de la fantasy, du jeu vidéo, de la mode, de l'architecture, de la littérature, du cinéma, de la musique, et plus généralement de la culture populaire.
Mais d'où vient le mot "gothique"? Que recouvre-t-il dans l'histoire des arts? À quelles formes et quelles significations se rattache-t-il? *Gothiques,* l'exposition du Louvre-Lens pensée par sa directrice Annabelle Ténèze, assistée de Florian Meunier, se propose d'y répondre à travers un long parcours, qui, des racines fondatrices du Moyen Âge jusqu'aux figures de sa réactivation depuis le début des années 2020 (Mercredi Addams…), explore les multiples couches et visages d'un modèle esthétique cohérent en dépit des variations dont il fut l'objet à travers le temps. Premier grand mouvement artistique à se diffuser dans toute l'Europe dès le XII[e] siècle, au temps des cathédrales, le gothique s'est progressivement élargi à tous les genres créatifs – sculptures, peintures, vitraux, dessins, photographies, films…
Deux cent cinquante œuvres ici exposées en portent la trace.
Se distinguant de l'art roman dès ses origines grâce aux recherches sur l'ornementation spectaculaire des moines de Cluny, de Saint-Denis et de la vallée de la Meuse, l'art gothique s'impose à l'époque de Saint Louis (1226-1270) comme la nouvelle référence esthétique en Europe.
L'architecture gothique se caractérise par une recherche permanente de hauteur, comme dans la Sainte-Chapelle ou le transept de Notre-Dame…
Au XIV[e] siècle, l'architecture allemande et l'architecture anglaise jouent à leur tour sur des formes expressives appuyées et une surenchère décorative.
Dès le XVIII[e] siècle, les ruines gothiques deviennent le lieu d'un espace romanesque que le romantisme du XIX[e] exploite à l'envi (comme Victor Hugo, qui fait de Notre-Dame un décor fantasmé).
Des gargouilles célébrées par Hugo à l'apparition du style "néogothique", de son impact sur la verticalité des premiers gratte-ciel américains aux recherches plastiques de Gaudí à Barcelone, de la littérature romantique et fantastique de Poe ou Baudelaire aux images de l'expressionnisme allemand de Murnau et Wiene, jusqu'au réinvestissement récent du macabre et du monstrueux médiéval dans les arts visuels, le gothique *"fournit aux artistes un imaginaire sans limites et une manière de répondre aux sentiments fondamentaux de la vie, de traiter les tourments parfois sombres de la psyché humaine",* souligne Annabelle Ténèze.
Reprenant le plan d'une cathédrale, avec sa nef et ses bas-côtés, la scénographie s'ajuste à l'évolution des motifs gothiques en proposant des espaces thématiques (musique, danse, couleurs…) et des *"period rooms",* capsules temporelles en forme d'espaces intérieurs saturés de tous les signes de cette noirceur stylisée, dont l'obscurité des temps présents réactive le désir diffus. **Jean-Marie Durand**

Gothiques au Louvre-Lens, du 24 septembre au 26 janvier 2026.

ÉLOGE DE LA PHOTOGRAPHIE ANONYME par Marion et Philippe Jacquier

Un recueil de photos unique en son genre, sans signature mais pas sans génie, qui questionne la légitimité du regard.

Une photographie a-t-elle un·e auteur·rice ? N'échappe-t-elle pas justement à son auteur·rice, au contrôle total ? N'y a-t-il pas de photographie qu'accidentelle, et toute photographie n'est-elle donc pas, fondamentalement, anonyme ? La question agite les esprits depuis plus d'un siècle, avec l'idée qu'aucune photo autour d'un même sujet, d'un même instant ne sera la même selon qui tient l'appareil. La photographie commence avec l'œil du ou de la photographe – un œil éduqué, formé à un sens de la composition, pur produit de sa propre culture et de notions aussi peu neutres que la perspective ou le centrement du sujet.

Je crains que cette chronique, malgré sa bonne volonté, ne réussisse à épuiser ce vieux débat en deux feuillets, mais il nous est revenu cet été plus que jamais. Pourquoi ? Sans doute parce que, au moment même où les livres de photos accusent une crise d'inspiration après l'euphorie géniale des années 2010, on s'aperçoit que parmi la centaine de livres publiés cet été à l'occasion des Rencontres d'Arles, c'est précisément un *Éloge de la photographie anonyme* qui a attiré toutes les curiosités.

L'ouvrage accompagnait l'exposition offerte en guise d'adieu à la galerie Lumière des Roses, à Montreuil, où, pendant vingt ans, Marion et Philippe Jacquier, deux chineur·ses de génie, ont présenté des images trouvées aux puces, dans des vide-greniers, dans le caniveau, des images sans auteur·rice mais non sans génie. La galerie ferme ses portes cette année ; leur fonds s'en va rejoindre les collections du musée de Grenoble, confirmant le statut singulier et artistique de ce corpus de petits chefs-d'œuvre unique en son genre.

Les raisons de leur anonymat ne nous sont pas connues ; on comprend que les photos qui touchent à la nudité relèvent d'une pratique masquée. Les autres ne sont sans doute rien d'autre que des accidents lumineux, des images "miraculées". Donc, oui, la photographie anonyme est un pan entier de la photographie. Elle est à l'image fixe ce que le film de famille est au cinéma. Sa part humaine, humble. Sa part joliment égoïste, aussi. Une photo que l'on fait pour soi, ou pour quelqu'un que l'on aime. Et qui, avec le temps, s'est retrouvée là, entre nos mains. Erreur sublime de destinataire.

La vraie question reste celle d'un tel regain d'intérêt pour l'anonymat, en 2025. Le statut des photographes est plus menacé que jamais, les agences se piquant d'avoir de plus en plus recours à l'I.A., cette arnaque qui substitue au regard du ou de la photographe un monde qui s'accorde aux désirs des rédacteur·rices en chef. Et puis, l'appareil photo intégré à nos téléphones portables fait de chacun·e de nous des photographes potentiel·les. On prend tout ce qui bouge, on retouche en deux secondes, on oublie une minute après. Si bien que ce n'est pas seulement l'économie des photographes professionnel·les qui est remise en question, mais sa définition même. Qu'est-ce qui fait leur particularité ?

Le paradoxe de ce livre, c'est qu'il ne faut en rien l'entendre comme un clou supplémentaire dans le cercueil du métier de photographe, mais, au contraire, le voir comme un signe d'attachement profond. Le ou la photographe anonyme n'a d'yeux que pour les grand·es photographes. Car si réussir une image est désormais de l'ordre du possible pour chacun·e, être capable de réussir d'autres images, chaque jour et en toutes circonstances, voilà une autre paire de manches.

Philippe Azoury



Lumière des roses – Éloge de la photographie anonyme par **Marion** et **Philippe Jacquier** (Atelier EXB), 236 p., 55 €. En librairie.



→
États-Unis, vers 1860.
Ambrotype avec altération.

PLANCHES CONTACT FESTIVAL

Deauville Photographie



ÉDITION #16
18 OCTOBRE 2025
4 JANVIER 2026

26 EXPOSITIONS
3 WORSHOPS
6 RENCONTRES
2 PERFORMANCES

18 ARTISTES INVITÉS
1 CABARET
1 CONCOURS PHOTO

© LIN ZHIPENG AKA No. 223

LES FRANCISCAINES DEAUVILLE

DEAUVILLE

Partenaires institutionnels

Partenaires officiels

Partenaires de compétence

Partenaires presse spécialisée

Partenaires médias

Planches Contact Festival est membre du réseau Lux

LUX



↘ La rappeuse belge Shay.

L'HEURE DU RAP de Mehdi Maïzi

Un podcast érudit mais accessible aux néophytes, qui aborde en profondeur l'œuvre de neuf grand·es rappeur·ses francophones de notre époque.

Si, dans notre précédent numéro, nous vous recommandions l'excellente série estivale de France Inter sur l'histoire de la French Touch, nous passions sous silence leur autre série musicale de l'été : *L'Heure du rap,* que nous avons depuis rattrapée et qui mérite toute notre attention. Menée par le journaliste, spécialiste de rap et chroniqueur musical Mehdi Maïzi, ce podcast érudit est constitué de neuf épisodes d'une heure et aborde de façon chronologique l'œuvre de grand·es rappeur·ses francophones de notre époque : Hamza, Damso, SCH, Shay (la seule femme), Nekfeu, Laylow, Ninho, Jul et enfin PNL.

Naviguant entre la vulgarisation et la proposition d'initié·es, nourri d'extraits musicaux, pétri d'anecdotes et bénéficiant d'une analyse pointue des textes et des prods, *L'Heure du rap* s'adresse aux fans du genre comme à celles et ceux qui seraient curieux·ses de comprendre les enjeux de la scène rap contemporaine. On adore en particulier le dernier épisode centré sur le duo PNL. Si Louisa Yousfi avait déjà écrit, dans son excellent essai *Rester barbare* (La fabrique éditions, 2022), une brillante analyse de la portée politique des paroles de Tarik et Nabil Andrieu (alias Ademo et N.O.S), Mehdi Maïzi choisit un angle plus intime, se focalisant sur les traces autobiographiques qu'auraient laissées les deux frères (qui n'ont par ailleurs jamais donné un seul entretien à la presse) dans leurs textes.

Alors qu'il décortique les paroles de *Déconnecté* et de *La misère est si belle,* quinzième et seizième titres de leur dernier album, *Deux Frères,* Mehdi Maïzi imagine les deux rappeurs tirer leur révérence en s'envolant dans l'espace. Impossible alors de ne pas penser aux Daft Punk qui, sur *Random Access Memories,* laissaient entendre qu'ils s'envolaient pour s'extraire de l'attraction terrestre. Plus qu'une forme de génie s'exprimant en duo, les deux groupes représentent la référence ultime dans leurs domaines (l'electro mondiale *vs.* le rap français), et partagent aussi une façon de cultiver le mystère (visages masqués *vs.* lèvres scellées) et une discographie aussi restreinte que vertigineusement cohérente, tendue vers la conquête d'une sensibilité à fleur de peau. Ils ont enfin chacun mis en scène leur retrait du monde de la musique dans un album final synonyme de dernier chef-d'œuvre. **Bruno Deruisseau**

L'Heure du rap de **Mehdi Maïzi**, réalisé par **Jérôme Chelius** et **Raphaël Da Cruz**. Sur France Inter.

Les 5 autres pistes du mois

→ *Les Sentiers du vertige* sur France Culture
L'artiste, performeuse et photographe Romy Alizée nous emmène en randonnée dans la montagne et se confronte à sa peur du vide, dans un podcast aussi ludique que profond.

→ *Anne-Sophie et le Loup* sur Louie Media
Dans la série *Émotions,* ce podcast sur la santé mentale raconte la quête d'une femme prête à tout pour aller mieux et comprendre l'origine de son mal-être.

→ *Comment faire peur aux riches (pour de vrai)* sur Audion
Le nouveau podcast de Victoire Tuaillon, *Renverser la table,* s'intéresse le temps de deux épisodes à pourquoi et comment gripper la machine capitaliste en crise dans laquelle nous vivons.

→ *Beatmakers : dans la fabrique des tubes* sur Arte Radio
Retour de ce podcast-culte qui nous dévoile cette fois les secrets de fabrication de titres d'Aya Nakamura ou de Zaho de Sagazan.

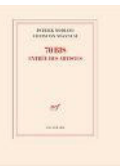
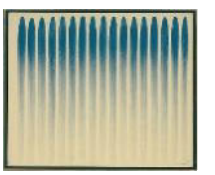
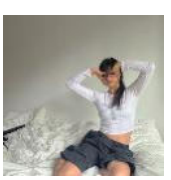
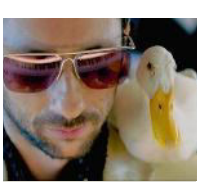
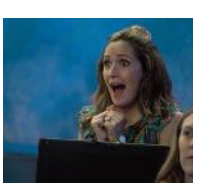
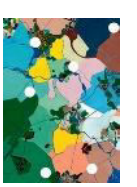
→ *La Route du bled* sur Arte Radio
Constitué de trois épisodes diffusés dans la série *À suivre,* ce podcast nostalgique revient sur ce que représentait ce road trip estival dans les années 1980-1990 pour la diaspora marocaine.

Shay/Instagram


maga
zine
cnd.fr

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *Le Disque bleu* de Benjamin Biolay	 *Sirāt* d'Óliver Laxe	 *Alien: Earth* de Noah Hawley (Disney+)	 *70 bis, entrée des artistes* de Patrick Modiano et Christian Mazzalai (Gallimard/"Blanche")	 *Le Sommet* de Christoph Marthaler, MC93, Bobigny, du 3 au 9 octobre	 *Gerhard Richter,* Fondation Louis Vuitton, Paris, du 17 octobre au 2 mars 2026
2	 *Una lunghissima ombra* d'Andrea Laszlo De Simone	 *Évanouis* de Zach Cregger	 *Too Much* de Lena Dunham (Netflix)	 *Notes à John* de Joan Didion (Grasset)	 *Honda romance* de Vimala Pons, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 14 au 26 octobre	 *Minimal,* Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, du 8 octobre au 18 janvier 2026
3	 *Some Like It Hot* de Bar Italia	 *Left-Handed Girl* de Shih-Ching Tsou	 *Women Wearing Shoulder Pads* de Gonzalo Cordova (Max)	 *Lézardes* d'Hélène Frédérick (Gallimard/"Verticales")	 *La Distance* de Tiago Rodrigues, Maillon, Théâtre de Strasbourg, du 15 au 17 octobre	 *Philip Guston. L'Ironie de l'histoire,* musée Picasso, Paris, du 14 octobre au 1er mars 2026
4	 *Industry Plant* de Miki	 *Nino* de Pauline Loquès	 *Poker Face* saison 2 de Rian Johnson (TF1+)	 *Grottes, baleine, révolution* d'Aurélien Bellanger (Seuil)	 *Hamlet* par Kirill Serebrennikov, Théâtre du Châtelet, Paris, du 7 au 19 octobre	 *Art Émergence,* Réserves du Frac Île-de-France & Chaufferie de la Fondation Fiminco, avec Artagon, Romainville, jusqu'au 2 novembre
5	 *All Systems Are Lying* de Soulwax	 *Oui* de Nadav Lapid	 *Platonic* saison 2 de Nick Stoller et Francesca Delbanco (Apple TV+)	 *Searoad* d'Ursula K. Le Guin (Rivages/"littérature étrangère")	 *Ulysse* de Josette Baïz et Jean-Claude Gallotta, Théâtre du Rond-Point, Paris, du 9 au 12 octobre	 *Otobong Nkanga. I Dreamt of You in Colours,* musée d'Art moderne de Paris, du 10 octobre au 22 février 2026

Patrick Brown/FX · Ana Blumenkron/Netflix · Warner Bros · Mrc II Distribution Company · Apple TV + · Matthias Horn · Christophe Raynaud de Lage · Thomas Amouroux · Gerhard Richter · Lee Ufan · GF · Sabrina Da Silva Medeiros · Otobong Nkanga

THE DIVINE COMEDY

EN TOURNÉE EN FRANCE



02 MARS COMPLET	PARIS	SALLE PLEYEL
03 MARS	PARIS	SALLE PLEYEL
04 MARS	TOULOUSE	LE BIKINI
11 MARS	BORDEAUX	LE ROCHER DE PALMER
12 MARS	NANTES	STEREOLUX
13 MARS	RENNES	LE MEM
25 MARS	LILLE	L'AÉRONEF

BILLETS DISPONIBLES SUR CORIDA.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS

Nouvel album "Rainy Sunday Afternoon" disponible

Les Inrockuptibles

CORIDA

L'ABÉCÉDAIRE DE SALOMÉ LAHOCHE

B

COMME "BARCELONE"

EN CE MOMENT JE SUIS UN PEU EN CRISE EXISTENTIELLE, ALORS JE FONCTIONNE ESSENTIELLEMENT SUR DEUX MODES :

1 ÉCOUTER SUFJAN STEVENS EN REGARDANT DANS LE VIDE.

♫ WHITE NOISE, WHAT AN AWFUL SOUND ♫
♫ FUMBLING BY ROGUE RIVER ♫

2 EFFECTUER DES ACTIONS ALÉATOIRES AFIN DE RESSENTIR UN VAGUE FRISSON PENDANT CINQ MINUTES D'AFFILÉE.

YOUPIIII

AUSSI, JE N'ALLAIS PAS BOUDER UNE SI BELLE OCCASION DE PRENDRE UNE DÉCISION IMPULSIVE LORSQUE, LE SOIR DE MON ANNIVERSAIRE, J'AI REÇU LE TEXTO SUIVANT :

TU VEUX VENIR À BARCELONE?
GENRE DEMAIN?

MES AMIS M'ONT DIT :

VAS-Y!
ÇA VA ÊTRE SUPER!
ÇA TE CHANGERA LES IDÉES!
YOLOOO

EN RÉALITÉ, LE BON CONSEIL AURAIT PLUTÔT ÉTÉ :

ALIMENTER LE SURTOURISME NE VA PAS RÉGLER TES PROBLÈMES
CAR TU NE PEUX PAS FUIR TON CHAGRIN
TU PEUX SEULEMENT L'EMMENER FAIRE UN PETIT TOUR À LA PLAGE.

ET EN EFFET, CRISE EXISTENTIELLE PENDANT SIX HEURES DE TRAIN :

CRISE EXISTENTIELLE À LA PLAGE :

CRISE EXISTENTIELLE SUR LA RAMBLA :

CRISE EXISTENTIELLE À L'AQUARIUM :

CRISE EXISTENTIELLE EN COUCHANT AVEC UN MEC RANDOM :

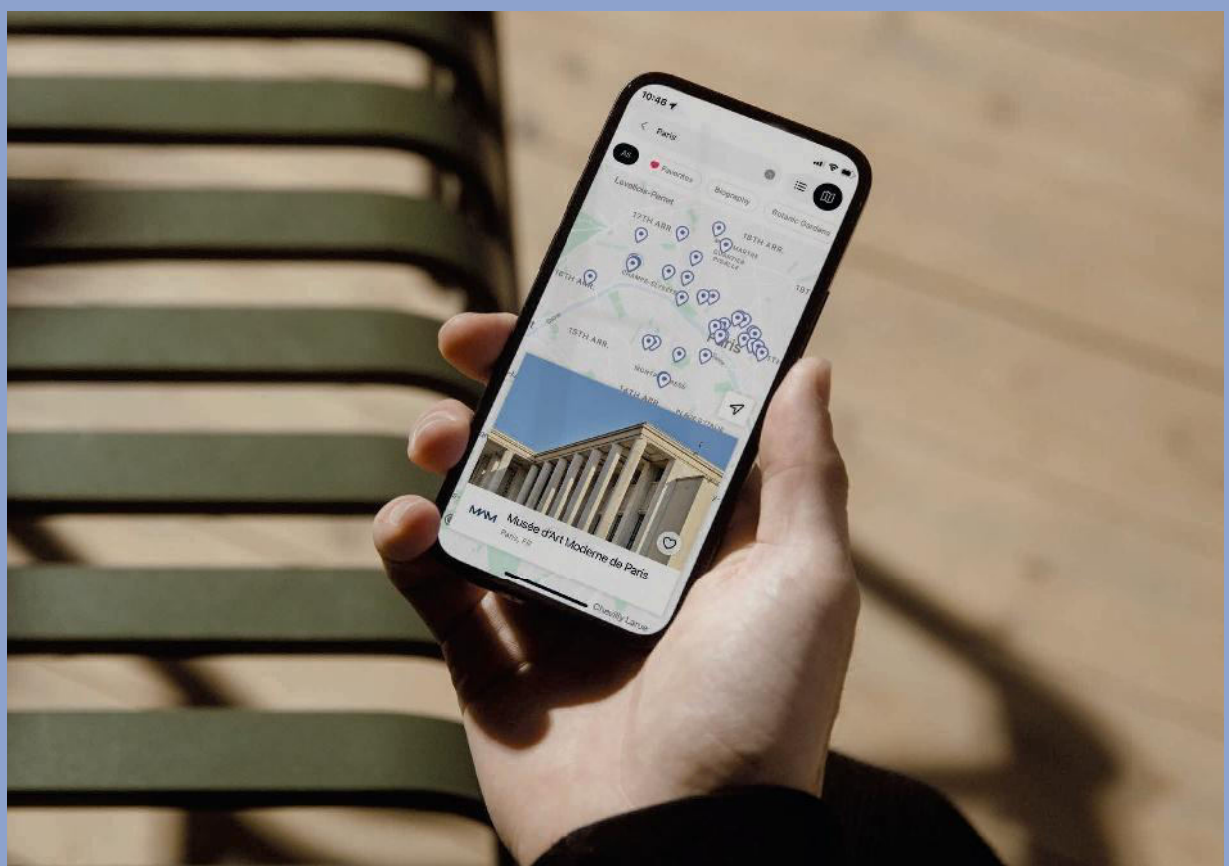
PUIS RETOUR À LA MAISON.

ON SE METTRAIT PAS UN PETIT SUFJAN STEVENS?

I ♥ BARÇA

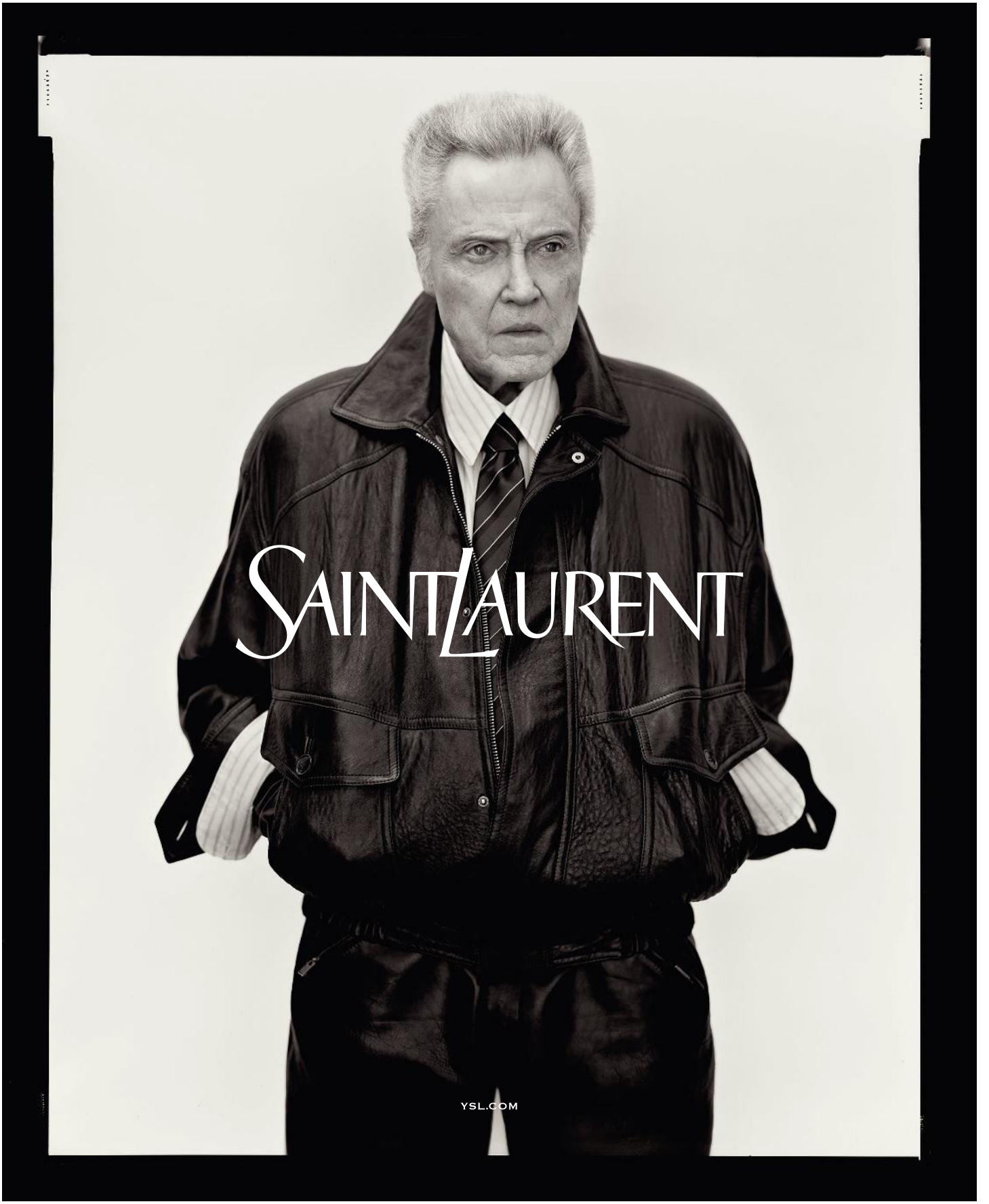
Bloomberg Connects

Connectez-vous à l’art dans Paris



Explorez plus de 1000 sites culturels dans le monde.

Téléchargez l’application


SAINT LAURENT
YSL.COM